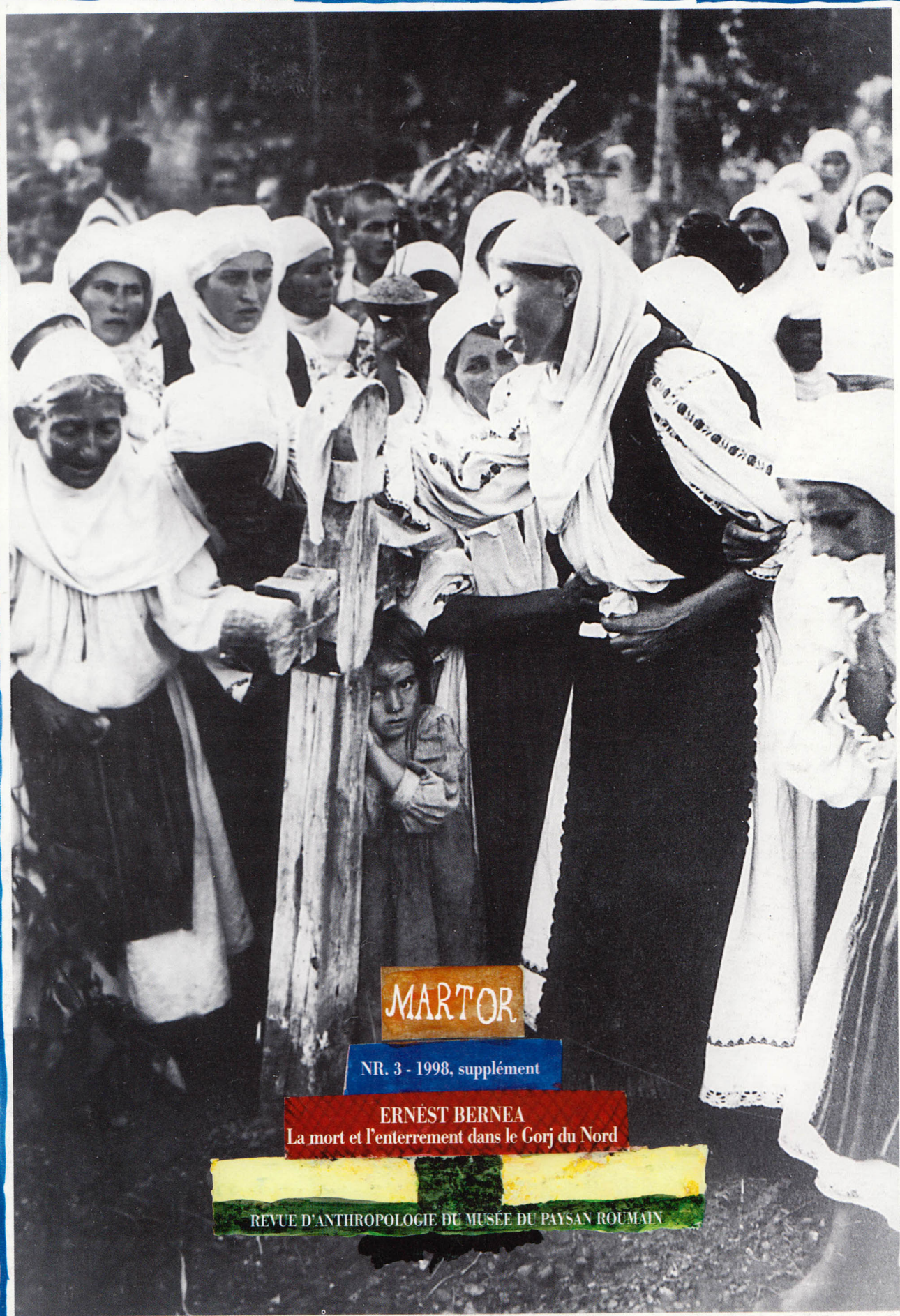


MARTOR

NR. 3 - 1998, supplément

ERNEST BERNEA
La mort et l'enterrement dans le Gorj du Nord

REVUE D'ANTHROPOLOGIE DU MUSÉE DU PAYSAN ROUMAIN

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

MARTOR

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

ERNEST BERNEA

La mort et l'enterrement dans le Gorj du Nord

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Directeur : Horia Bernea

Comité de rédaction: Ioan Ilișiu, Anca Manolescu, Irina Nicolau,
Ioana Popescu, Speranța Rădulescu

Rédacteur responsable: Anca Manolescu
Rédacteur adjoint: Adina Brădeanu

Adresse de la Rédaction: Muzeul Țăranului Român,
șos. Kiseleff nr. 3, sector 1, București, România,
Tel: 650.53.60, Fax: 312.98.75

Mise en page: Service technique de *Academia Cațavencu*

Impression: EDIMPRESS Camro-SRL

Couverture: photo Iosif Berman (lamentations autour de la croix;
enterrement à Runcu – Gorj, 1930)

Conception graphique: Horia Bernea

Dessins: Horia Bernea

Texte traduit par Laurențiu Zoicaș (première partie) et Vasile Covaci (seconde partie).

Le troisième numéro de la revue apparaît grâce au concours financier de la **Fondation pour une société ouverte** et du **Ministère de la Culture**. Nous leur exprimons ici notre gratitude.

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Membres de l'École Sociologique autour d'un repas funéraire à Runcu – Gorj (1930):
Prof. D. Gusti au bout de la table; en premier plan, à gauche: Ernest Bernea et H. H. Stahl
Photo: Iosif Berman

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Ernest Bernea et sa femme
Photo: archives personnelles de l'auteur

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Table

Préface 9

Introduction 11
Problématique, méthode et plan de l'ouvrage

Première partie

La mort et la toilette du mort 14

1. Les présages de mort. – 2. L'acte de la mort; le pardon. – 3. La toilette du mort. – 4. Le deuil. – 5. La première veillée et le chant de l'aube. – 6. La mise en bière.

Les préparatifs de l'enterrement 26

7. La visite au mort. – 8. La deuxième veillée. – 9. Le rituel du sapin – 10. La troisième veillée. – 11. Derniers préparatifs.

L'enterrement 31

12. Beaucoup de monde se réunit; le chant funèbre. – 13. Célébration de l'office à la maison du défunt. – 14. Le chemin jusqu'au cimetière; le cortège – 15. À la tombe. – 16. Le repas funéraire *(pomana)*; la commémoration.

L'âme après la mort 38

17. Le voyage de l'âme. – 18. La représentation des revenants *(moroï)*. – 19. Quarante jours après la mort: l'assise de l'âme. – 20. La libération de l'eau. – 21. La libération des survivants et le jeu.

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Deuxième partie

Représentation de la mort et actes ordonnateurs 48

1. La mort en tant que phénomène de déséquilibre. – 2. La séparation d'avec la mort. – 3. La nature de la mort et son caractère contagieux. – 4. Le rétablissement de l'ordre spirituel et social.

Personnes et conditions des actes 51

5. Les agents officiels de l'église. – 6. Le rôle des parrains. – 7. Les parents; les jeunes hommes et les jeunes filles. – 8. La condition de l'espace. – 9. La condition du temps.

Objets rituels 55

10. Le cercueil *(tron)*. – 11. La croix. – 12. Le cierge et „la taille". – 13. „Le bâton". – 14. Objets de deuil. – 15. Plantes rituelles purificatrices.

Le rituel du sapin 59

16. Le sapin dans le rituel de l'enterrement; aires et formes. – 17. La signification spirituelle du sapin. – 18. Notes pour une hypothèse.

Aspects sociologiques 66

19. Types d'enterrement. – 20. La mort et l'enterrement comme phénomènes sociaux. – 21. Les coutumes, actes ordonnateurs.

Annexes 71

1. Le chant de l'aube et le chant du sapin: variantes littéraires. – 2. Chants funèbres (variantes – textes complets) – 3. Fiches de terrain. – 4. Liste des informateurs.

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Préface

Le présent ouvrage est le fruit de recherches sur le terrain entreprises au cours des années 1930 et 1934 dans la zone nord du département de Gorj. La première recherche, à savoir l'observation directe du phénomène, laquelle a eu pour résultat les matériaux les plus importants, a été menée dans le cadre de l'activité de l'Institut de recherches sociales „Prof. Dimitrie Gusti" à Runcu, en 1930. La seconde est une recherche personnelle qui vient compléter la première, à la suite d'une enquête que nous avons nous-même menée à Runcu et dans deux autres villages voisins, Arcani et Dobrița. Le centre de la recherche et la source des matériaux recueillis demeure le village de Runcu, où nous avons assisté à deux enterrements que nous avons pu observer dans leurs moindres détails: celui d'un petit enfant, le fils de Maria I. Lepăduș, et celui d'un jeune homme (vierge), le fils de Constantin I. Sârbu.

Notre étude a été rédigée en deux étapes. La première partie comprend la reconstitution de la recherche sur le terrain entreprise en 1934 et qui a eu pour résultat la publication de l'étude sur „Le sapin aux enterrements" (1938). La deuxième partie, c'est-à-dire l'interprétation et la troisième partie, les annexes, ont été rédigées beaucoup plus tard, plus précisément en 1975. Ce qui en fait la différence n'est pas seulement le temps, mais aussi la démarche scientifique.

L'enterrement dans le Gorj du Nord, tel que nous l'avons étudié sur les lieux 45 ans auparavant, est un phénomène unique parmi ceux de son genre, spécifiques du village d'autrefois, tant par la richesse des événements exprimés sous des formes très variées, que par son caractère complexe et ancestral – l'ancienneté de certains de ces événements se mesure en des millénaires. La cérémonie de l'enterrement, banale par sa fréquence, comprend des moments et des scènes qui passent du pittoresque au sinistre, d'une façon presque inouïe.

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Le premier chapitre, c'est-à-dire l'introduction, renseigne le lecteur sur la manière dont l'ouvrage fut composé, sur sa problématique, sur la démarche suivie et sur le plan général.

Comme nous l'avons déjà fait dans d'autres ouvrages, les chiffres entre parenthèses placés après les pièces de littérature rituelle et après les explications des actes représentent le numéro d'ordre de l'informateur figurant dans la liste donnée dans les annexes. Si ce numéro manque – ce qui est plus fréquent dans les annexes – c'est que les données ont été recueillies par observation directe des faits.

Les documents ayant servi de base au présent ouvrage font partie des archives personnelles de l'auteur; on y a ajouté quelques fiches éparses et signées par Ștefania Cristescu-Golopenția, D. C. Amzăr et surtout Ion Ionică. Certaines variantes du chant de l'aube et du sapin ont été recueillies par Mihai Pop.

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Introduction
Problématique, méthode et plan de l'ouvrage

Notre ouvrage, qui repose sur des documents réunis à la suite de recherches sur le terrain, se veut un examen ethnographique et sociologique sur „la mort et l'enterrement dans le Gorj du Nord", phénomène propre au village roumain d'autrefois, plutôt insolite aujourd'hui.

Il convient de préciser d'emblée le champ de notre recherche, d'en marquer les limites et de spécifier les aspects du phénomène que nous avons choisis de suivre de près. Sans être simplement une étude sur l'enterrement, c'est-à-dire sur la cérémonie complexe qui accompagne la mort d'un individu, cet ouvrage se propose d'expliquer et de faire comprendre l'acte de l'enterrement dans le cadre plus vaste de la *représentation de la mort*, au sein du système des croyances qui engendre une si riche et diverse gamme d'actes significatifs à l'intérieur et au-delà de la cérémonie de l'enterrement.

Le champ de la recherche, avec nombre de problèmes à résoudre, s'avère naturellement bien large; c'est ce qui explique d'ailleurs l'étendue dans l'espace et dans le temps de notre recherche. L'investigation concrète, de même que l'interprétation à laquelle nous avons soumis les matériaux recueillis, commence par les présages de mort, continue par la cérémonie proprement dite et s'achève au-delà de celle-ci, dans les représentations et les actes qui s'accomplissent jusqu'à „l'assise de l'âme", c'est-à-dire pendant les quarante jours qui suivent l'enterrement.

Par rapport à d'autres manifestations liées au cycle de la vie – et à la différence du mariage, qui concerne plutôt la famille et le système de relations –, l'enterrement est principalement spirituel; car, processus et translation de la condition naturelle et surnaturelle de l'homme, il concerne le grand passage et établit le lien entre les deux sphères de l'existence.

L'acte de la mort et l'enterrement, bien qu'appartenant organiquement au groupe de manifestations du cycle de la vie, sont liés en premier lieu à l'acte de la naissance qui, tel qu'il apparaît dans le système des croyances populaires, est un phénomène qui sort du cadre du biologique (l'existence corporelle), avec des conséquences et des engagements existentiels doubles, semblable à l'acte de la mort. C'est le commencement et le terminus qui finissent par se rejoindre.

Dans la première partie de l'ouvrage, nous avons procédé à une reconstitution du phénomène à partir des données immédiates, élémentaires et concrètes, fournies par l'observation directe, tandis que dans la deuxième partie nous avons essayé d'en dégager les traits fondamentaux et d'aboutir, naturellement, à des généralisations et à des jugements de synthèse. Si la première partie a donc un caractère ethnographique plutôt descriptif, la deuxième partie, fondée sur la première, a un caractère sociologique et explicatif.

Expliquons-nous. La première partie pourrait sembler une simple évocation de faits, une simple description.

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Il nous faut rappeler ici que la description, comme nous l'avons déjà montré[1], peut revêtir plusieurs formes dont deux principales: l'énumération et la présentation organique. Laquelle avons-nous choisie pour notre étude? Certes, la seconde, qui n'est autre que la description phénoménologique. Dans la reconstitution du phénomène, nous n'avons pas eu recours à des explications directes et abstraites, mais à la relation des faits et des rapports qui s'établissent entre ceux-ci, c'est-à-dire à la présentation et à la description d'autres faits, parfois cachés, parties composantes de la structure et des conditions qui font que le phénomène soit tel et non pas tel autre.

Cette démarche nous évite deux glissements non scientifiques: la généralisation précoce et l'attachement à un niveau trop empirique par la simple énumération de faits non révélateurs. Notre approche nous a permis d'anticiper dans la première partie, de manière concrète, l'interprétation généralisante et parfois abstraite de la deuxième partie.

Les matériaux recueillis et classifiés dans la première partie de l'ouvrage nous aideront à cerner le phénomène et à dégager le sens des pratiques observées. Cela suppose la découverte des sources et la détermination du contexte où ces pratiques se produisent et évoluent efficacement; elles constituent en fait l'expression de la façon dont on se représentait la mort et dont on réagissait face à la mort dans le village roumain d'autrefois – à savoir dans des villages du Gorj du Nord.

De même que le mariage, l'enterrement est une manifestation complexe, à laquelle participe toute la communauté; c'est un enchevêtrement organique d'éléments et de formes spirituels, religieux et magiques, esthétiques, juridiques et économiques, traduisant dans leur manifestation concrète un phénomène fondé sur des traditions et des coutumes sociales et entraînant la participation de tous les gens du village. La description et l'explication du phénomène porteront sur toutes ces formes de manifestation, sur la façon dont elles s'organisent à travers les fonctions spécifiques et générales qu'elles remplissent.

Le phénomène de la mort et de l'enterrement est composé de plusieurs grandes séquences et de moments successifs qui ne sont que des groupes organiques de faits imposés par la réalité et ayant des formes et des fonctions particulières et précises dans la grande unité du phénomène.

Jugé dans ses moments importants, le phénomène est composé de quatre grandes séquences:

a) la mort et la toilette du mort;

b) les préparatifs de l'enterrement;

c) l'enterrement et le cortège funèbre;

d) l'âme après la mort; représentations et actes.

À l'intérieur de ces moments principaux de la cérémonie complexe de l'enterrement, l'observation sur le terrain a révélé vingt et un autres moments qui sont autant de groupes de faits concrets et organiques, de composantes du phénomène lors de son étude sur les lieux. On les retrouvera mentionnés dans le sommaire et au début de chaque chapitre traitant d'une des quatre séquences, ce qui nous épargne de les énumérer ici.

La deuxième partie de l'ouvrage se propose une interprétation scientifique du phénomène; on abandonne l'ordre des faits imposé par le champ d'observation et on tente d'élucider plusieurs problèmes de nature ethnographique et sociologique. Cette partie ne vise plus à décrire les faits, ni à les insérer, du point de vue de la forme et du sens, dans l'ensemble de la cérémonie, mais à mettre en discussion la représentation de la mort et de ses actes dans leur succession, les agents et les conditions des actes, les objets rituels (le sapin), les types d'enterrement dégagés des données enregistrées sur le terrain et les questions sociologiques que soulève le phénomène de la mort et de l'enterrement dans le Gorj du Nord.

Quelques précisions enfin sur les annexes – cette fois-ci, plus riches. Tout d'abord, le lecteur pourra y trouver plusieurs variantes du chant de l'aube et du sapin. Il y a ensuite la version intégrale de plusieurs chants funèbres *(bocete)* dont nous avons donné seulement des fragments apparaissant comme des actes rituels dans l'ensem-

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

ble de la cérémonie, mais qui, en tant que pièces de littérature populaire, sont très précieux. Après le chapitre consacré à la poésie suivent des sélections de documents bruts classifiés, certaines fiches étant le fruit de l'enquête, certaines autres, des bribes de dialogues surpris lors de l'observation directe, et faisant partie de mes archives personnelles. Il s'agit de matériaux qui n'ont pas pu être utilisés dans la reconstitution mais qui ont une immense valeur documentaire. Une liste des informateurs interrogés vient clore les annexes.

Les annexes mettent ainsi à la disposition des lecteurs des matériaux nécessaires à la compréhension du phénomène étudié, qu'elles complètent avec des données que nous n'avons pu présenter que partiellement dans les deux parties de l'ouvrage.

Pareillement à des ouvrages antérieurs, depuis „Le calendrier dans le village de Cornova" (1932), jusqu'au „Mariage dans le Pays de l'Olt" (1967), le présent ouvrage à été élaboré selon la méthode utilisée par l'École roumaine de sociologie de Dimitrie Gusti dont nous avons fait partie, méthode que nous avons essayé de renouveler du point de vue théorique et expérimental[2].

Nous ne devons jamais oublier que les recherches ethnographiques et sociologiques de chez nous – qu'on a parfois abusivement qualifiées de folkloriques – ont atteint un haut niveau scientifique que nous sommes obligés, sinon de dépasser, au moins de respecter. Les recherches de Ion Ionică, Traian Herseni ou H. H. Stahl sont de véritables modèles à suivre.

La définition d'un thème, si modeste qu'il soit, le contact direct avec la réalité et l'emploi d'une méthode rigoureuse mènent à des résultats beaucoup plus sûrs que les plus somptueux efforts livresques à prétention de synthèse scientifique. La recherche ethnographique et sociologique roumaine nécessite encore un travail de laboratoire de longue durée. Deux enterrements dans la région du Gorj du Nord ont suffi à nous fournir des matériaux extrêmement riches, difficiles à ordonner et à exploiter de façon scientifique.

Dans nos recherches, nous avons utilisé la méthode déductive et expérimentale parce que nous pensons que c'est la méthode la plus conforme au stade actuel de nos recherches, et, en plus, nous considérons que c'est la voie que l'ethnographie et la sociologie devraient emprunter pour se réaliser en tant que sciences. Cette méthode peut enrichir nos archives nationales de documents authentiques de grande valeur, précieux pour la science universelle, et oblige le chercheur à contrôler ses affirmations et à en être responsable.

Les travaux de compilation, qui abondent dans notre littérature de spécialité, ne valent plus rien aujourd'hui; entrepris avec ou sans talent, ils demeurent stériles par la méthode employée et nuisibles par leur manque de déontologie.

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Première partie

I. La mort et la toilette du mort

1. Les présages de mort. – 2. L'acte de la mort; le pardon. – 3. La toilette du mort. – 4. Le deuil. – 5. La première veillée et le chant de l'aube. – 6. La mise en bière.

1. Selon les croyances populaires, la mort n'arrive jamais à l'improviste. Il y a des signes qui l'annonce et que l'homme n'ignore pas. Parmi ces signes, certains ont un caractère général et une aire de diffusion très large. D'autres ont un caractère particulier (et local), de sorte que chacune de leurs manifestations revêt une forme à part.

Dans les villages de Gorj où nous avons entrepris nos recherches, quelques-uns des signes de la première catégorie se font percevoir à l'intérieur de la maison habitée; le craquement des poutres, la chute de l'icône qui se décroche du mur, la chute du miroir, l'arrêt de l'horloge après minuit (entre minuit et quatre heures du matin) sont des plus fréquents et des plus intéressants par leur impact.

Le craquement des poutres laisse présager que quelqu'un de la maison va mourir prochainement et les gens en sont inquiets.

„Quand la poutre craque, c'est mauvais signe; c'est que le mal est entré dans la maison; c'est un signe de mort" (8).

La chute du miroir ou de l'icône est, également, mauvais signe, annonciateur de mort; bien que moins fréquent que d'autres signes appartenant au même groupe, la chute du miroir ou de l'icône – surtout celle de l'icône – a une profonde influence sur l'état d'âme des membres de la famille. Le fonds émotionnel est stimulé par certaines croyances et représentations de la mort, qui préfigurent la mort réelle.

„Lorsque le miroir ou l'icône se décrochent du mur d'eux-mêmes et tombent, que l'on sache que la mort rôde dans les parages. Le miroir renvoie l'image de l'homme, mais l'icône est l'image de notre Seigneur et, voyez-vous, si elle se casse, c'est mauvais signe" (10).

Un autre signe qui présage la mort est l'arrêt de l'horloge après minuit, entre minuit et quatre heures du matin. L'explication pourrait en résider dans la croyance selon laquelle durant cet intervalle le diable rôde et fait sentir sa présence par divers moyens.

„Si l'horloge s'arrête après minuit, c'est mauvais signe; quelqu'un aura vécu sa vie et il est temps qu'il s'en aille. Les pauvres gens ne savent même pas que faire, car cela ne vient pas de Dieu, mais du malin" (10).

Deux autres signes annonciateurs de mort se manifestent non plus à l'intérieur de la maison,

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

mais au-dehors, dans la cour: les chiens se mettent à hurler et les poules chantent à la manière des coqs. Lorsque le chien hurle, c'est signe que quelque chose de mauvais peut advenir et qu'il y a lieu de croire que quelqu'un de la famille, l'un des maîtres, est en danger. On croit que cet animal est doué d'un flair particulier quant aux présages de mort, aussi son hurlement suscite-t-il un grand effroi. Le chien est alors traqué et, assez souvent, tué, s'il ne cesse de hurler.

„Si le chien hurle, c'est mauvais signe, c'est signe de mort parmi les gens de la maison; il hurle plutôt pendant la nuit, à tel point qu'il jette l'épouvante dans les cœurs – ces hurlements ressemblent à ceux des loups en hiver. Il est rare qu'il hurle sans que rien de mauvais arrive" (2).

Un autre signe assez fréquent c'est que les poules chantent à la manière des coqs, manifestation qui fait horreur aux villageois parmi lesquels nous avons entrepris nos recherches. Tout comme pour le hurlement des chiens, il s'agit d'une manifestation anormale, d'un phénomène contraire à la nature. Les poules „frappées de pépie" sont, d'abord, plongées dans de l'eau froide, mais, si elles continuent de chanter à la manière des coqs, on leur coupe le cou. Parfois, on en fait don à quelque parent ou aux voisins, à moins qu'on ne les jette.

„Lorsque la poule chante comme les coqs, c'est toujours mauvais signe car, voyez-vous, cela ne lui est pas propre; qu'est-ce qui lui prend à chanter comme les coqs? Qu'est-ce qu'elle a pu attraper dans son gosier? Ça doit être vilaine chose; en effet, le malheur frappe toujours à l'improviste. On dit que c'est un présage d'épidémie et de mort. Les gens coupe le cou des poules et les donnent aux voisins ou les jettent."

„Lorsque les poules chantent comme les coqs, c'est signe de mort; si une poule n'arrête pas de le faire, on lui coupe le cou et on la mange ou on la jette. Il y en a qui la vouent au renard: fasse Dieu que le renard t'emporte! Et c'est vraiment ce qui arrive" (26).

Aux environs de la maison ou dans la rue apparaissent d'autres signes annonciateurs de mort; il s'agit du cri de la chouette et du chant du coucou. À la différence de ce qui se passe dans d'autres endroits, le chant du coucou occupe, dans la zone des villages étudiés, une place importante parmi les croyances populaires. Voici, à ce sujet, deux témoignages recueillis à l'occasion d'un enterrement:

„Lorsque le coucou passe le matin, il souille ceux qui n'auront pas encore déjeuné. Mais s'il passe le soir, c'est encore pire; c'est signe de mort pour ceux qui n'auront pas encore mangé.

Mon mari (décédé) s'est fait souiller par le coucou et, trois ans après, il est mort. Il en est allé de même pour mon garçon. Si on se fait souiller par le coucou, il n'y a plus d'espoir" (39).

„Il n'y a pas longtemps que nous avons entendu le coucou près de chez nous. On pensait que c'était pour le vieux. Le pauvre homme ne cessait d'ailleurs de nous dire: écoutez, c'est pour moi que chante le coucou; ma mort approche. Seulement, le coucou chantait pour mon fils; c'est lui qui est mort, et le vieux est resté en vie.

Un soir, lorsqu'il est rentré à la maison, le garçon m'a dit: ah! maman, je suis sorti et le coucou est passé par-dessus ma tête et il a fait: coucou! coucou! et puis il s'est tu. Je m'en suis inquiétée, mais je ne croyais pas qu'il allait mourir. Et voilà..." (39)

À part ces signes à caractère généralisant et extérieur, il y en a beaucoup d'autres qui sont tout à fait particuliers et intérieurs, tels les rêves et certaines représentations individuelles. La perte des dents, l'éboulement d'une berge ou d'un fossé, le fait de regarder au fond d'un puits d'eau sont, si on en rêve, autant de signes de mort.

„Lorsqu'on rêve qu'on perd ses dents ou qu'une berge s'éboule, ou lorsqu'on rêve qu'on regarde au fond d'un puits, c'est signe de mort. Il arrive cependant que la mort emporte non pas celui qui a fait de tels rêves, mais un autre membre de la famille, un parent plus ou moins proche" (26).

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Voici maintenant un témoignage relatif à un signe tout particulier, interprété toujours comme un présage de mort. Une mère qui a perdu son fils raconte comment la mort s'est présentée à ce dernier sous les traits d'un oiseau noir.

„Il y a trois ou quatre semaines, (le jeune homme décédé) est sorti faucher l'herbe car, disait-il, il était déjà devenu homme. Mais, depuis quelques années, il était bien maigriot. Ce jour-là, il a fauché aux côtés de son grand-père, un peu plus loin d'ici, dans un verger; il a durement travaillé ce jour-là, et ne voulait pas s'interrompre, bien que son grand-père lui répétât toujours: arrête, mon petit, tu as assez fauché. Mais le garçon s'est écarté un peu et a continué de faucher.

Seulement, vers le soir, le voilà qui rentre en courant et qui me dit: oh, maman, qu'il disait, tu sais ce que j'ai vu? J'ai vu un grand oiseau noir qui est passé au-dessus de ma tête. Il volait si bas qu'il a failli me toucher; il avait un long cou, des pattes longues et noires, une gorge énorme, et il hurlait comme une auto. Ah, maman, qu'est-ce que ça pourrait être? Ah, maman, comme j'ai peur!

C'est sans nul doute la mort qu'il avait vue. Et ç'a été bien un signe, un présage, car, quelques jours plus tard, il est tombé malade. La mort s'est montrée et j'ai perdu mon fils. Il s'en est allé et je l'ai perdu. Personne ne sait ce qu'est la mort, mais elle est si laide! Ça m'afflige de l'avoir perdu, car il était à la fleur de l'âge!" (39).

2. Dans le village d'autrefois, le moment de la mort ne passait pas inaperçu; il était, au contraire, accompagné d'une série de coutumes et de pratiques qui définissent l'acte de la mort selon la façon dont les gens se représentent cet acte. Il y a des coutumes communes à plusieurs endroits et des coutumes locales. Dans cette étude, nous allons présenter les faits tels qu'ils se sont passés en réalité, qu'il s'agisse du résultat de l'observation directe ou de celui de l'enquête.

La peine de l'homme qui tire à sa fin s'explique par la séparation de l'âme et du corps; l'âme, selon une expression locale, „a du mal à s'en aller":

„Lorsqu'un homme meurt, l'âme s'échappe et tout ce qui reste, c'est le misérable corps. Lorsqu'il agonise, l'homme se tourmente; c'est pourquoi on dit des prières et que l'on fait parfois venir le prêtre. Rien n'est plus difficile que de renoncer à la vie. La mort est bien laide, mais personne ne lui échappe. Quand quelqu'un meurt, on fait des prières pour qu'il passe plus facilement de vie à trépas" (3).

Personne ne sait à quoi ressemble l'âme, mais on l'imagine semblable à une vapeur et difficilement séparable de la cage qu'est le corps humain. Lorsqu'il meurt, l'homme rend l'âme qui „s'échappe par la bouche" et, à ce moment-là, il cesse d'être homme.

„L'âme ressemble à une vapeur; j'ai vu des hommes mourir, mais je n'ai rien vu s'échapper de leurs corps; en revanche, j'ai vu combien les moribonds respirent difficilement: leur poitrine se gonfle et leurs pieds refroidissent; l'âme monte, monte toujours jusqu'à ce qu'elle gagne la gorge, et alors l'homme meurt" (19).

Les tourments de la mort ont aussi une autre explication: ils sont en rapport avec la vie que l'homme a vécue, avec sa condition morale, avec sa conscience et ses actes. De ce point de vue, il y a beaucoup d'actes, échelonnés selon la qualité morale de la personne:

„Lorsque l'homme meurt, il a la vision de sa conduite pendant la vie. Celui qui voit de belles choses, ferme les yeux et s'endort tranquillement; mais celui qui voit de mauvaises choses, s'effraie de ses actes; sa propre vie se présente devant les yeux du mourant telle qu'elle a été" (3).

La mort d'un enfant est facile, parfois accompagnée de visions paradisiaques; les témoignages à ce sujet sont assez nombreux. Les personnes âgées, parmi lesquelles il y en a qui considèrent la mort des enfants comme un grand bien – la Vierge les appelle auprès d'elle – pensent que ces enfants vont au Paradis:

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

„La mort se présente à l'homme sous diverses formes; aux enfants elle se présente sereine, sous de belles apparences. Par exemple, grand-mère nous racontait que, lorsqu'un frère cadet de ma mère tirait à sa fin, il regardait toujours vers le haut du mur. Quand on lui a demandé ce qu'il y voyait, l'enfant a dit: mais regarde, maman, c'est une belle colombe blanche et un jardin fleuri. Grand-mère n'y voyait rien, mais l'enfant, lui, il y voyait vraiment ces choses-là. On dit qu'il voyait sa mort, et qu'il la voyait sous de belles formes, car il n'avait pas péché.

Mais la mort ne revêt pas toujours de si belles apparences" (45).

La plupart des personnes âgées passent difficilement le moment de la mort. Les représentations en sont diverses, la plus fréquente étant celle de la „coupe de la mort". Quand il arrive à quelqu'un de boire quelque chose d'amer, on dit que c'est tout aussi amer que la coupe de la mort.

„Quand quelqu'un se meurt, il fait toutes sortes de grimaces – parfois, il verse aussi des larmes. Quand elle vient, la mort lui donne à boire une coupe et l'homme doit la boire jusqu'à la lie, car il n'y peut rien" (48).

Un autre fait significatif qui peut rendre le moment de la mort encore plus pénible, c'est l'appel du moribond par ses proches parents. Si sa femme ou l'un des enfants lui dit: hélas! à qui nous abandonnes-tu? ou quelque chose de pareil, l'homme retourne et ne pourra pas rendre l'âme, parfois pendant deux ou trois autres jours. C'est pourquoi on éloigne du mourant les membres de la famille les plus proches.

Mais l'acte le plus important à l'occasion de la mort, et qui peut empêcher l'homme de rendre l'âme, c'est *le pardon*. Si, durant sa vie, l'homme a commis quelque méfait qu'il n'a pas avoué, son tourment au moment de la mort sera grand et, à moins qu'il ne l'avoue, il ne pourra pas trépasser. Un combat est supposé avoir lieu à ce moment-là entre le diable qui aiguillonne l'homme à taire tout le mal qu'il aura fait, et les bons anges qui l'incitent à tout avouer, pour se soulager ainsi du fardeau du péché. S'il arrive que le diable en sort vainqueur, l'homme ira en enfer.

Il y a bien sûr une hiérarchie des faits commis, selon leur nature et leur gravité. L'adultère, le mensonge ou le vol, bien que blâmables, sont toutefois moins graves que le meurtre, l'incendie ou la bestialité, qui se révèlent à l'heure de la mort. Alors que les premiers sont plus facilement pardonnables – il suffit d'avouer ses faiblesses –, pour ceux de la seconde catégorie le pardon est plus difficile à obtenir, étant donné la gravité des faits. En voici quelques témoignages:

„Vous avez volé quelque chose à quelqu'un, mais la victime ne sait pas qui est l'auteur du vol; c'est, sans aucun doute, un péché. Mais si vous mettez le feu à une maison, c'est un péché bien plus grave. L'homme qui tire à sa fin n'en dit rien, mais comme il n'arrive pas à rendre l'âme, il fait appeler celui à qui il a fait tort, pour avouer sa faute; il faut qu'il obtienne son pardon, sinon il ne pourra pas mourir" (14).

„On n'arrive pas à rendre l'âme si l'on a mis le feu ou si l'on a tué quelqu'un. L'adultère, l'escroquerie, le vol sont plus faciles à pardonner. On se confesse au prêtre et le bon Dieu vous pardonne, de sorte qu'on peut mourir en paix. Mais si l'on a mis le feu ou si l'on a tué quelqu'un, c'est un très grave péché. Si l'homme veut mourir sans l'avouer, Dieu ne le lui permettra pas, car le péché est grave et pèse lourdement" (11).

La bestialité s'inscrit dans la même catégorie des méfaits qui ont de graves conséquences sur la destinée spirituelle de l'homme et qui se font révéler au moment de la mort. La bestialité se manifeste surtout chez les bergers qui vivent longtemps dans l'isolement, coupés de la vie communautaire du village. Selon certains témoignages, ce péché est reconnu encore plus difficilement que ne l'est le meurtre; selon l'opinion commune, commettre un tel acte c'est déchoir de la condition d'homme:

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

„Il y eut dans notre village un vieil homme honnête et laborieux; mais, lorsque son heure vint, il ne put pas rendre l'âme, bien qu'il eût quatre-vingts ans environ. Comme c'était pitié de le voir se tourmenter ainsi, certains de ses parents insistèrent pour qu'il dise ce qu'il avait sur le cœur; finalement, il avoua. Pendant sa jeunesse, il avait longtemps été berger et avait séjourné à la montagne – personne ne s'en souvenait plus – et, à cette époque-là, il s'était adonné a des abominations avec son ânesse. Mon Dieu, tous ceux qui y étaient présents en furent bien navrés, car c'était quelqu'un de très respecté; néanmoins, ce n'est qu'après avoir tout avoué qu'il put mourir" (3).

D'autres faits significatifs sont également liés à l'acte de la mort. Il s'agit, tout d'abord, d'habiller les moribonds et d'allumer le cierge. Il ne faut pas que l'homme meure déshabillé: c'est une honte et un péché. La confirmation se trouve dans le témoignage suivant:

„Que de coutumes liées à la mort! On regrette beaucoup que quelqu'un soit mort avant qu'on l'habille, car on croit que c'est comme ça qu'il se tiendra dans l'autre monde. Quand ils s'aperçoivent que l'homme va mourir, ils s'empressent de l'habiller, de crainte qu'il ne reste dévêtu dans l'autre monde – et puis, comment pourrait-il se présenter tout nu devant Dieu?" (8 et 39).

Allumer le cierge est l'un des devoirs les plus importants envers celui qui vit sa dernière heure. Cela a trait aussi à la condition de l'homme dans l'autre monde. Selon les croyances populaires, laisser quelqu'un mourir sans lumière est un très grave péché qu'il est très difficile de racheter par des messes:

„Lorsque quelqu'un est près de mourir, on allume un cierge au moment où il rend l'âme. S'il meurt sans lumière, il restera dans le noir pour l'éternité.

Qu'est-ce qui peut valoir la lumière? C'est un péché que de laisser quelqu'un mourir sans lumière; on sait combien il est désagréable de rester dans le noir ne fût-ce que pour une heure, mais alors, pour l'éternité!... Si l'on a manqué a ce devoir, il faut demander au prêtre de célébrer des offices pour le défunt, mais, même dans ce cas-là, celui-ci ne trouvera toujours pas son repos" (2).

„Celui qui meurt avec, à son chevet, un cierge allumé, jouira de lumière dans l'autre monde, mais celui qui meurt sans cierge à son chevet n'aura, dans l'autre monde, que la lumière qu'on lui aura donnée lors de son baptême. J'ai entendu dire que celui qui meurt sans lumière restera dans le noir dans l'autre monde. C'est un péché, car, le pauvre homme, ce n'est pas de sa faute qu'il souffrira" (48).

Un autre devoir qui incombe à ceux qui veillent un mourant est de garder un silence absolu au moment de la mort. S'ils ont quelque chose à se dire, ils se font signe et se retirent dans une autre pièce ou sortent dans la cour. La mort est un événement solennel que les gens respectent.

„Lorsque quelqu'un tire à sa fin, il ne faut pas parler haut dans la maison; il convient, tout au plus, de s'entendre par des signes, afin de permettre au mourant de rendre l'âme en paix; c'est déjà un terrible tourment pour lui!" (2).

Une fois que l'homme a rendu l'âme, on ferme ses yeux avec deux pièces de monnaie toutes neuves, on fait le signe de la croix au-dessus de lui et l'assistance dit: Que Dieu lui pardonne!

„Quand quelqu'un meurt, on ferme ses yeux avec deux pièces de monnaie toutes neuves; on ne saurait le laisser les yeux ouverts, car ça ferait grotesque; et puis, la mort arrive comme un long sommeil. Après lui avoir fermé les yeux, on fait le signe de la croix au-dessus de lui" (2).

À ce moment ce produisent deux actes rituels: il s'agit du premier chant funèbre, psal-

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

modié par un proche parent du défunt – dans le cas que nous avons observé, par la mère du jeune homme décédé:

„Oh, mon petit, mon petit,
Où est-tu parti?
Je ne te reverrai plus,
Mon cœur est fendu" (34).

Ce premier chant funèbre est aussi le signal de la mort, qui fait accourir les femmes et les enfants du voisinage.

Pendant ce temps, une femme – la grand-mère du défunt – va prendre, dans la pièce d'à côté, une chemise blanche appartenant au défunt et l'accroche au poteau de la maison situé vers l'est; la chemise y restera accrochée pendant six semaines.

„J'ai accroché un chiffon blanc à l'angle de la maison pour que son âme puisse s'y reposer tant qu'elle est encore avec nous" (41).

„On dit que le mort erre encore pour quelque temps dans ce bas monde, et qu'il va dans des endroits qu'il fréquentait de son vivant; il reste pendant quelque temps sur la chemise et puis il s'en va" (42).

Commence, dès lors, une nouvelle étape, celle concernant la toilette du mort avant son voyage dans l'autre monde. Une autre série de représentations et d'actes rituels entrent en scène, que nous allons décrire dans ce qui suit.

3. Immédiatement après que l'homme a rendu l'âme, avant que le corps ne se raidisse, on procède au bain du mort. La personne qui s'en occupe est désignée d'avance, parfois par le défunt lui-même. On apporte un baquet, de l'eau chaude, du savon, un peigne et une serviette; parfois, surtout s'il s'agit d'enfants, on met dans l'eau des plantes aromatiques:

„On le baigne pour qu'il soit propre et pour que son corps se déraidisse et qu'on puisse lui joindre les mains sur la poitrine; c'est bien le dernier soin qu'on lui donne" (2).

Après le bain, on verse l'eau dans un trou creusé exprès sous le lit où le défunt a été couché. Le baquet et la casserole où l'on a fait bouillir l'eau du bain sont placés, retournés, sous le même lit et on les couvre de cailloux; ils y resteront pendant trois jours et, juste après l'enterrement, on les en retire; c'est toujours un acte de prophylaxie:

„On verse l'eau sous le lit – où l'on a creusé un trou –, parce qu'elle est impure; personne ne doit passer au-dessus de cette eau pendant trois jours; celui qui le ferait risque de mourir" (11).

Entre-temps, une femme plus âgée – d'habitude, une parente pas si proche que la mère ou la sœur du défunt – broie et mélange dans une écuelle de la poudre à canon, de l'ail et de l'encens; avec cette mixture, elle oint le cadavre, en dessinant le signe de la croix, au nez, sur la poitrine et sur les plantes des pieds, au bien au nez, sur le ventre et aux aisselles. Ces pratiques sont liées à la représentation des revenants *(moroï)*; dans la zone étudiée, la peur des revenants marquait beaucoup de secteurs de la vie et de l'activité humaines:

„On le oint ainsi afin qu'il ne se fasse pas méchant, afin qu'il ne se voue pas au malin; il ne manquerait plus que ça. On en a vu dans ce monde" (41).

Après le bain, on procède à l'habillement du mort; il n'est pas permis de l'habiller des vêtements qu'il portait pendant son agonie, car il doit „commencer une vie nouvelle". Il faut habiller le mort de ses vêtements les plus neufs – s'il n'en a pas, on en achète –, pour qu'il passe dans l'autre monde avec tout ce qu'il a de meilleur en matière de vêtements. Après l'avoir vêtu, on lui croise les mains sur la poitrine – la main droite toujours au-dessus de la gauche – comme s'il priait, et on l'étend sur le lit, sur des draps neufs, ou sur une table, au milieu de la pièce. D'habitude, le mort est placé la tête vers les

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

icônes et les pieds vers la porte, „pour montrer qu'il quittera la maison".

Lorsque nous avons demandé pourquoi le mort n'avait pas été mis directement dans le cercueil *(tron)*, on nous a répondu:

„Ce n'est pas permis avant que le prêtre, qui vient le lendemain, n'ait consacré le cercueil; il faut que tout soit propre" (11).

„On ne peut pas mettre le mort dans la bière avant que le prêtre n'ait prononcé l'absoute; le cercueil est la maison du mort, donc il doit être propre. Le prêtre consacrera aussi le linceul, pour que le malin ne puisse pas s'en approcher" (22).

Une fois que le mort a été déposé sur le lit ou sur la table, on allume quatre cierges aux quatre coins de la table et un cinquième, qu'on appelle „cierge de taille" et qu'on met entre le doigts du mort, avec un chiffon blanc, brodé de fleurs si le mort est jeune. En voici l'explication:

„Le cierge de taille est roulé comme une pelote, mais sa longueur est égale à la taille du mort. À la différence d'autres objets qu'on enterre avec le mort, ce cierge ne va pas dans la tombe avec lui; il sera allumé pendant quarante jours, à chaque fois qu'on encensera la tombe. Le chiffon, par contre, on le lui laisse pour qu'il ait de quoi s'essuyer dans l'autre monde" (19).

Le moment est venu pour une ample manifestation de chants funèbres. Il est remarquable que seuls les proches parents se produisent; comme les enterrements que nous avons directement observés étaient des enterrements d'enfants, c'étaient surtout les mères qui pleuraient et, si elle vivaient encore, les grands-mères. Voici plusieurs fragments des lamentations d'Ana Sârbu (veuve), à la mort de son fils Constantin Sârbu, âgé de seize ans.

„Gică, Gică, mon petit,
Je t'ai perdu à jamais!
Pardonne-moi, mon enfant,
Ne m'en veux pas, mon chéri,
De n'avoir pu t'arracher à la mort!" (39).

Après une courte pause – une sorte de respiration dans la douleur –, le chant funèbre improvisé continue:

„Ah! mon petit, mon petit!
Qu'est-ce que je vais devenir,
Car ton père est mort aussi,
Et maintenant tu es parti!
Ah! mon petit, mon petit!
Je n'en peux plus,
À quoi bon continuer à vivre?" (39)

Après s'être retirée, la mère du défunt commence à raconter toutes sortes d'histoires de la vie de son fils, et surtout elle se souvient de certains présages de mort qu'elle affirme n'avoir compris que maintenant. Étant donné la fréquence avec laquelle il apparaît dans les cas observés, ce moment, avec son contenu de croyances et de sentiments, ne semble pas du tout isolé.

4. Mais les pratiques qui apparaissent dans ce moment de la mort ne concernent pas seulement le décédé, mais aussi les survivants. La présence de la mort impose aux proches du défunt certaines obligations, dont l'une des plus importantes est celle de *porter le deuil*. Apparemment, les femmes sont plus assujetties à cette obligation que les hommes, du point de vue tant de la forme que de la durée; d'ailleurs, les femmes sont les plus fidèles conservatrices des coutumes familiales et communautaires. Dans les villages du Gorj du Nord, le deuil revêt des formes précises, en tant qu'expression d'une même façon de se représenter la mort.

À part les changements vestimentaires (les vêtements noirs pour les femmes et certains signes extérieurs pour les hommes), le deuil impose toute une série de restrictions (d'interdits) par rapport à la vie courante. Tant qu'elles portent le deuil, les femmes ne doivent pas coucher avec leurs maris, et tant que le mort est encore

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

dans la maison, elles ne doivent pas se peigner, faire la lessive et manier des objets „souillés".

Les témoignages suivants en donnent l'explication:

„Tant qu'elles sont en deuil, les femmes ne couchent pas avec leurs maris; ce serait un péché, ce serait faire l'amour sur l'âme du mort" (2).

„Tant que le mort est encore dans la maison, les femmes ne doivent pas se peigner car, dit-on, elles attraperaient la mort; ce n'est pas bien" (19).

„Pendant trois jours, les femmes ne doivent pas faire la lessive, car les eaux sales iraient sur l'âme du mort" (19).

Chez les hommes, les interdits sont plus divers; en voici quelques-uns: il leur est interdit de coucher avec leurs femmes, de se raser et de se faire couper les cheveux pendant six semaines, de se couvrir la tête tant que le mort est encore dans la maison, d'entrer dans des estaminets ou de prononcer des gros mots.

Pendant le deuil, les hommes et les femmes n'ont pas le droit de chanter, de danser ou de participer à des fêtes. Le système de croyances justifie et impose ces mesures restrictives:

„Tant que l'on porte le deuil, on ne peut ni chanter, ni danser, car ce serait faire injure au mort, ce serait danser sur la bouche du mort" (11).

„Voyez-vous, on ne peut pas faire à sa tête; il faut toujours respecter la coutume; celui qui ne la respecte pas n'est pas un homme et l'âme du mort ne trouvera pas le repos" (11).

La durée du deuil n'est pas la même pour tous les membres de la famille du défunt. En général, les parents et les époux portent le deuil pendant un an, les enfants – six semaines, et les parents plus éloignés – trois jours.

5. Un autre moment important est *la veillée*. Cela se fait pendant la nuit. Il y a autant de veillées qu'il y a de nuits que le mort reste dans la maison; d'habitude, on veille un adulte pendant trois nuits, et un enfant pendant deux nuits, ou même une seule nuit, s'il s'agit d'un bébé – car „on ne pleure pas trop" à la mort d'un bébé.

Pour ce qui est de l'atmosphère et du rituel, la veillée – surtout la première – met en évidence une riche gamme d'états d'âme et d'actes. Les chants funèbres, de même que toutes les autres manifestations, acquièrent maintenant une ampleur exceptionnelle, étant donné la participation de personnes autres que les membres de la famille du défunt, à savoir de voisins et de parents éloignés.

Pour tous ceux qui y participent – quel que soit leur sexe, leur âge ou leur condition sociale –, la veillée a la même signification; elle appartient à la catégorie d'actes liés à la garde du mort. Même pendant le jour, le mort ne doit pas être laissé seul, parce que des dangers le guettent – une sorte d'infection due à l'esprit malin:

„Le corps du mort doit être surveillé; il ne faut pas le laisser seul dans la maison. Il se peut qu'un chien ou un chat passe au-dessous de lui et ce n'est pas bien, parce que ce sont des animaux impurs. Le diable s'incarne dans des chiens ou des chats" (50).

La veillée devient ainsi obligatoire, d'autant que, pendant la nuit, elle se transforme en jeu:

„Vous savez, pendant la nuit il y a toutes sortes d'esprits impurs qui rôdent et il ne faut pas laisser le mort seul; et puis, ce sont les derniers moments qu'on peut encore passer avec lui; on ne saurait le laisser seul en cette triste heure. La veillée est peut-être la plus grande charité qu'on puisse faire" (19).

„Des hommes et des femmes, des parents et des voisins se réunissent; ils causent et les plus jeunes jouent. Parfois, les parent pleurent le mort. Au petit jour, trois femmes chantent le chant de l'aube, le visage tourné vers l'est" (20).

Voici quelques aspects de cette première veillée, tels que nous les avons enregistrés à l'enter-

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

rement du jeune Constantin Sârbu.

A la tombée du soir, les gens commencent à venir pour la veillée, surtout des jeunes; il y a plus de femmes que d'hommes. Ils entrent dans la grande pièce où se trouve le mort, ils se découvrent depuis la porte et disent „Que Dieu lui pardonne".

Tous ceux qui entrent dans la maison, dans la pièce où se trouve le mort, se signent et baisent l'icône placée sur sa poitrine; ensuite, ils allument des cierges et déposent des fleurs au chevet du mort. Chacun prend place sur une chaise ou sur une bancelle et raconte ou écoute des histoires vécues par le défunt; le plus souvent, on fait des éloges à sa beauté et à son caractère.

Cette atmosphère triste, mais calme, est troublée par l'apparition de la mère du défunt; depuis la porte, celle-ci se met à pleurer et à se lamenter avec des accents de désespoir:

„Mon petit chéri, mon enfant,
Où te retrouverai-je?
Le malheur m'a frappée
Et mon cœur saigne" (39).

Une autre femme l'entraîne un peu plus loin du mort, en lui disant: „Ça suffit, tu as assez pleuré, tu es épuisée", mais une autre femme intervient qui dit: „Laisse-la pleurer, la pauvre, c'est tout ce qu'elle avait dans ce monde".

Assise sur une chaise, la mère du garçon mort parle, comme pour elle-même, des présages qu'elles a eus et auxquels elle n'a pas prêté attention; c'est une façon de se faire des remontrances à soi-même. Elle achève sa litanie sur: „Oh, mon Dieu, pourquoi me l'as-tu pris, car il était si jeune et si beau!" À ce moment, la grand-mère du défunt et d'autres vieilles femmes se mettent à pleurer ensemble:

„Ton père est mort
Mais il n'a pas pensé
Que Dieu déciderait
De t'emmener toi aussi,
De te faire venir à lui,
Mon petit, mon chéri.
Il a dû voir, mon trésor,
Qu'on te faisait travailler,
Il se serait fâché
Et, voilà, il t'a emmené" (41).

Quand les pleurs de la mère et les lamentations ont cessé, les jeunes gens venus à la veillée ont essayé de dissiper cette atmosphère triste et d'introduire un peu de gaieté – chose très courante dans la tradition du village roumain. À tour de rôle, chacun dit quelque chose, une anecdote ou une plaisanterie; ils parlent aussi de leur travail et d'autres événements du village. Survient alors quelque chose de nouveau.

Un autre groupe de jeunes entre dans la maison. Certains d'entre eux regardent le mort d'un air incrédule, certains autres semblent ne pas s'apercevoir de la douleur de la famille. La grand-mère du défunt apporte une petite table et un sac de farine de maïs; elle pose la table au milieu de la pièce et verse le sac au milieu de la table:

„Allons, mettez-vous à la besogne... nous verrons bien qui aura le dessus..." (41).

Cette fois-ci, il ne s'agit plus de lamentations, mais d'un jeu. L'un des jeunes sort de sa poche une belle bague et un autre sort un fichu serré en plusieurs nœuds. Les jeunes se disposent autour de la petite table et répandent la farine de maïs sur toute la surface de celle-ci. L'un d'entre eux essaie la solidité du fichu sur la paume d'un voisin: tout est en ordre.

Deux d'entre eux entrent dans le jeu et commence une comptine; l'un va garder le fichu à nœuds, l'autre aura les yeux bandés; un troisième cachera la bague dans la farine de maïs. Celui qui a les yeux bandés se met à chercher la bague à l'aide du nez. Lorsqu'il la trouve, il la prend entre les dents et marmonne le nom d'un des joueurs – de celui qu'il soupçonne d'avoir caché la bague. S'il n'a pas deviné, il recevra un certain nombre de coups de fichu sur la paume et se remettra à chercher la bague, de la façon que nous venons de décrire.

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Le jeu reprend jusqu'à ce que le jeune homme devine qui a caché la bague; ce sera maintenant le tour de quelqu'un d'autre; ceux qui ne trouvent pas sont la risée de l'assistance et encaissent des coups de fichu sur la paume: „Hé! les gars! faites attention, sinon celui-là avalera toute la farine de maïs!" dit un vieillard qui se tenait un peu à l'écart. Le jeune homme, presque suffoqué, hausse la tête et respire un bon coup tout en crachant de la farine de maïs; tout le monde s'amuse. „Mais ce que tu peux être glouton, mon fils, ajoute la grand-mère du mort; n'oublie pas que je suis une femme pauvre et que je n'ai plus de farine de maïs..."

Quand on a fini de jouer à ce jeu, d'autres jeux suivent, plus bruyants et plus drôles encore, au point qu'on en vient à faire entrer dans le jeu le mort lui-même, en butte maintenant aux plaisanteries des jeunes gens.

Avec tous ces jeux, le temps a passé plus vite, dans un climat de gaieté. Même ceux de la maison ont oublié, pour un moment, leur désolation. Les jeunes ont réussi à „chasser le chagrin", comme l'avait dit une vieille femme venue à la veillée.

Minuit sonné, beaucoup de gens rentrent chez eux, surtout ceux qui étaient venus avec leurs bébés. Peu à peu, ils partent tous et, vers l'aube, il ne reste plus que les membres de la famille – dans le cas observé, la mère, la grand-mère et deux parentes âgées.

Quelque temps passe en silence, puis l'une des femmes dit: „Le jour va se lever". En effet, peu après, l'autre femme entre dans la maison et dit: „Allons, le soleil à rougi l'horizon" (47).

La mère du défunt reste veiller le mort tandis que les trois autres femmes[3] vont à la porte de la cour – ou, si elle est orientée vers l'est, sur la terrasse *(cerdac)*. Tournées vers la lumière qui commence à poindre à l'est, elles se mettent à chanter le „chant de l'aube". Dans le silence profond et dans la fraîcheur du petit jour, le chant s'élève comme un véritable hymne à la lumière:

„Aube, aube du matin,
Ne te presse pas de venir
Avant que notre Costăin
Ne se soit préparé.
Voile de soie,
Voile de laine,
Cierges de cire
Qui éclairent son chemin,
Et qu'ils soient pour lui
Four à pain,
Farine de maïs,
Choucroute et potage,
Baril d'eau-de-vie,
Baril de vin.
On enverra aussi
À toute la famille
Des messages
Sur du papier aux coins brûlés,
Afin que tout le monde
Vienne voir notre malheur" (27, 41, 47).

Après avoir chanté dehors, les trois femmes rentrent dans la maison et, se tournant vers l'est, continuent le chant de l'aube:

„Lève-toi, Costăin, lève-toi,
Lève-toi et remercie
Ceux qui sont venus te voir.
Que Dieu les remercie
Car moi, je ne peux pas;
Hier, ou avant-hier,
J'ai vu un grand oiseau noir
Au plumage rayé de blanc;
Il est venu à tire-d'aile
Et il m'a frappé.
Il m'a privé de l'usage de la parole,
Il m'a jeté comme un voile sur les yeux.
Lève-toi, Costăin, lève-toi,
Lève-toi et remercie-les.
Que Dieu les remercie,
Car moi, je ne peux pas"[4].

Après avoir fini de chanter, les femmes se recueillent pendant un moment, comme après une prière. L'une d'elle rompt le silence: „S'il est mort, le pauvre garçon, j'ai tenu à lui chanter le chant de l'aube, car c'est une ancienne et belle coutume".

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

6. La mise en bière *(tron)* est un autre moment important dans le déroulement de la cérémonie de l'enterrement. Les nombreuses coutumes liées à cet événement constituent l'actualisation d'un ensemble de croyances appartenant, elles aussi, à la représentation de la mort.

Puisque, comme nous l'avons vu, „le cercueil est la maison du mort", quelques précautions sont à prendre. Tout d'abord, le prêtre doit célébrer un office, sans quoi le mort ne peut pas être mis en bière. À part cet acte religieux, d'autres actes préventifs, de nature magique, sont accomplis. De nouveau on broie et on mélange de l'encens, de l'ail et de la poudre et on en oint le cercueil quatre fois, en croix, sur les côtés et deux fois, en diagonale, sur le fond, d'un coin à l'autre. On prend ensuite une filasse de chanvre, que l'on sépare en deux et qu'on met en croix sur le fond du cercueil, d'habitude à l'endroit que l'on aura enduit du mélange décrit ci-dessus; on soupoudre de poudre la filasse, on y met le feu et on la laisse se consumer. Voici l'explication de cette coutume:

„Maintenant, le cercueil est pur et on pourra l'y mettre, sans crainte qu'il ne se fasse méchant; on le fait pour que l'homme puisse avoir du repos, pour qu'il aille en paix dans l'autre monde et pour qu'il ne se fasse pas revenant *(moroï)*" (2).

Ce n'est qu'après tous ces préparatifs que l'on commence à apprêter le cercueil. On y étend d'abord, comme un matelas moelleux, une couche d'étoupe de chanvre ou, assez souvent, de laine pure. On y met ensuite un oreiller au chevet et un chiffon blanc, consacrés, tous les deux, par le prêtre.

On y dépose enfin le mort, dont on a ceint la taille d'un ruban d'écorce d'orme, toujours afin qu'il ne devienne pas revenant.

Mais les préparatifs du voyage du défunt sont loin d'être finis; il s'agit de le munir d'un certain nombre d'objets et de nourriture. On introduit dans la taie d'oreiller un peigne, un petit miroir et un éclat de faïence; au chevet du mort on place neuf cailloux. On y met aussi, enveloppés dans un chiffon, une aiguille, du fil à coudre et une paire de ciseaux, et, fourrés dans une petite bourse, un œuf dur – il y en a qui le fourrent sous la chemise du mort –, trois gimblettes et neuf noix (ou cinq noix, s'il s'agit d'un enfant). On met tout cela dans le cercueil sans savoir exactement à quoi cela peut servir. Une explication plutôt vague dit que le mort „doit avoir sur lui tout ce dont il aura besoin dans l'autre monde, car il n'aura pas à qui emprunter ou demander telle ou telle chose".

Le témoignage ci-dessous contient une explication plus précise:

„On ceint le mort d'un ruban d'écorce d'orme pour qu'il ne se transforme pas en revenant. On lui met aussi une bague au doigt pour qu'il s'en tire à bon compte à la douane; on lui posera des questions à propos de sa bague et on oubliera de l'interroger sur ses péchés. On met aussi au chevet du mort neuf cailloux; voici ce qu'on en raconte dans le pays: quand il arrivera aux douanes – il y en a vingt-quatre –, il jettera les cailloux dans l'eau et il lui sera plus facile de les traverser, car les douanes, c'est des cours d'eau.

On met aussi, dans une bourse, neuf noix – cinq, pour les enfants –, un petit pain et deux œufs durs, après quoi on fourre la bourse dans la manche du mort afin que, s'il rencontre des parents, il leur en donne" (3, 19).

Après la mise en bière et l'accomplissement des coutumes relatives à la vie du défunt dans l'autre monde, on donne une poule à un enfant, en la lui passant par-dessous le cercueil; on donne également de l'eau et des aliments, comme si la vie devait continuer dans l'autre monde:

„On passe cette poule par-dessous le cercueil et on la donne à la mémoire du défunt; on lui donne aussi une cruche d'eau, du maïs, du pain, on lui en donne pour qu'il ait de quoi se nourrir. La poule, on la lave pour qu'il (le défunt) ait sa poule à lui dans l'autre monde, et sa nourriture à lui et tout ce dont il aurait besoin.

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

On passe la poule par-dessous le cercueil et on la donne à un enfant en mémoire du mort; quand on met la table pour le repas funéraire, on la passe trois fois autour de la table et on la donne à nouveau au même enfant. On le fait pour assurer au mort, dans l'autre monde, le nécessaire dont il a joui dans ce bas monde" (39, 48).

Si le mort est un jeune célibataire ou une vierge, on lui passe une bague au doigt; s'il s'agit d'un jeune homme on accroche aussi une fleur artificielle, cousue de fil d'argent, au revers de la veste et une autre fleur au chapeau; dans la poche de la veste, on met un mouchoir neuf, d'habitude coloré. Il s'agit d'un rituel spécial, appelé „la toilette du mort", destinée seulement aux morts célibataires:

„Si le mort est un jeune homme, on accroche à son chapeau une belle fleur artificielle, pareille à celles que portent à leurs noces les jeunes mariés; on attache aussi du fil d'argent et, pour les jeunes qui meurent avant de s'être mariés, un mouchoir de marié. On fait comme si c'était un jeune marié en train de s'unir à sa compagne (le sapin). Tout découle comme si on célébrait un mariage" (40).

Les pieds du mort sont liés avec des fils tressés de laine noire – „parce qu'il ne marchera plus, ou parce que, sinon, ce serait disgracieux, ou qui sait, peut-être pour une autre raison" (11).

Toujours à partir de fils tressés, cette fois-ci de trois fils, dont l'un blanc et deux noirs, on fabrique la „garde" du mort; on dispose cette tresse sur le mort, en croix, ou plutôt en sautoir, et on la colle avec de la cire aux bords du cercueil.

Une fois accomplis ces actes liés à la mise en bière, vient le moment solennel où l'on allume les cierges; tout d'abord le cierge de taille, qu'on place sur la poitrine du mort, ensuite un autre, plus grand, noué dans un mouchoir brodé de fleurs ou dans un chiffon blanc, et qu'on met entre les doigts du mort; enfin, deux autres cierges, plus petits, placés de part et d'autre au chevet du mort. À cette même occasion on fourre dans la chemise du défunt plusieurs pièces de monnaie neuves.

C'est, disions-nous, un moment solennel; toute l'assistance garde le silence et prie. C'est maintenant qu'un homme apporte un objet rituel qu'on appelle le „bâton" et qu'il a lui-même fabriqué. Il s'agit d'un gros bâton, orné de fleurs, de pommes, et de tresses de laine et de chanvre. On le donne soit à quelqu'un qui soit du même sexe et du même âge que le défunt, soit, le plus souvent, à un enfant, après la messe. Le „bâton" est placé sur le lit, au chevet du mort.

Tous ceux qui viennent voir le mort apportent des fleurs et allument des cierges. Les jeunes apportent aussi des ornements pour le sapin. C'est l'occasion pour des commentaires comme:

„Qu'y a-t-il de plus beau que la lumière et les fleurs? Si l'ennui s'est emparé de quelqu'un et qu'il l'ait enlevé de notre monde, mieux vaut l'aider selon ses possibilités: d'une lumière, d'une fleur" (22).

Quand nous avons voulu savoir pourquoi il y avait tant de coutumes liées à la mise en bière, les réponses que nous avons reçues ont été très nettes; en voici deux, dont la première est plutôt négative et polémique, alors que la seconde est positive et explicative:

„Pourquoi tant de coutumes? Comme si c'étaient des inventions, et non pas des coutumes que nous ont léguées nos aïeux. Quel mal cela pourrait-il lui faire? Au contraire, cela lui fait du bien, car on ne saurait enterrer un homme n'importe comment, comme on enterre une bête."

„Quand on prépare un mort pour son voyage, il faut le munir de tout ce dont il pourrait avoir besoin. Il se peut que le voyage soit long et qui sait de quoi il aura besoin; mieux vaut qu'il ait sur lui de tout.

Quand l'homme meurt, il en a encore; c'est une fin, mais aussi un commencement; il faut donc l'y préparer."

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

II. Les préparatifs de l'enterrement

7. La visite au mort. – 8. La deuxième veillée. – 9. Le rituel du sapin – 10. La troisième veillée. – 11. Derniers préparatifs.

7. Le lendemain, les préparatifs de l'enterrement continuent; les femmes s'occupent surtout de la préparation du grand repas funéraire que l'on offrira au retour du cimetière, tandis que les hommes se chargent de la fabrication de la croix, et d'autres besoins de l'enterrement. S'il s'agit de l'enterrement d'un jeune homme – enterrement „à sapin" –, une femme plus âgée s'occupera d'orner le sapin, aidée de plusieurs jeunes hommes et jeunes filles.

Mais ce jour-là – le deuxième – est important aussi pour ce que l'on appelle „la visite au mort". Jusque-là, c'est surtout les parents et les voisins qui ont pris part à l'événement; au soir du deuxième jour, les autres villageois se rendent à la maison du défunt, où se forme ainsi une grande assemblée.

Ce moment a une double signification, spirituelle et sociale; les gens viennent voir le mort pour lui porter un dernier hommage, ils allument des cierges et se signent devant la bière, mais ils viennent aussi pour réconforter un peu la famille frappée de deuil. Ils arrivent un à un ou en groupe, se signent et baisent la petite icône posée sur la poitrine du mort, après quoi ils allument des cierges. D'habitude, quelqu'un de la famille, la personne la plus âgée, remercie ceux qui sont venus voir le défunt.

Devant cette assemblée, une femme, une proche parente du mort, commence la plus importante séquence de lamentations *(bocete)*. En voici quelques fragments, enregistrés à l'enterrement de Constantin Sârbu, de Runcu, le 30 juillet 1930:

„Ah! mon petit, mon petit,
Lève-toi, mon chéri,
Car du monde est venu
Te voir, mon enfant!
On est venu, par ce jour ensoleillé,
T'apporter des fleurs..." (39)

Après la mère du défunt, ce fut le tour d'autres femmes qui, dans leurs chants funèbres, évoquèrent ceux qui étaient morts:

„Costăin, Costăin,
Pourquoi t'en es-tu allé
Sans nous en avertir?
Car j'aurais voulu que tu portes de ma part
Une lettre à ceux qui sont partis
Et qui m'ont laissée
Errer, toute seule, à travers le village..."

À la fin, c'est la grand-mère du défunt qui intervient, se lamentant sur sa vieillesse et évoquant des épisodes de la vie de son petit-fils; toute l'assistance pleure alors aux côtés de la vieille femme:

„Ah! mon petit, je te prie
D'aller chercher ton papa
Et de lui demander doucement
De guider tes pas,
Car tu es timide, mon petit,
Et c'est difficile pour un enfant
De se débrouiller seul, parmi des étrangers.
Mais tu ne dois pas avoir peur,
Comme tu avais peur à l'hôpital,
Car ton père sera là avec toi;
Et il te montrera le chemin de retour,
Pour que tu retournes à la maison
M'emmener là-bas, moi aussi.
Car pourquoi continuerais-je à vivre?
Je n'ai plus de forces.
Qu'est-ce que je deviendrai quand,
De retour de l'église,
Je me trouverai seule?
Qu'est-ce que je deviendrai sans toi,
Que j'aurais laissé dans la tombe noire,
Pourrir dans la terre?
À quoi bon rentrer à la maison?" (41)
.....
Ah! mon pauvre petit,
Mon petit souffrant,
N'es-tu pas triste
En voyant les filles et les garçons

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Rentrer, tout gais, de l'école?
Ah! mon petit, mon petit,
Moi seule, je n'aurai plus
Qui attendre.
Ah! mon petit, mon enfant chéri,
Mon jouvenceau!
Le dimanche, tu te lavais,
Tu mettais tes beaux vêtements,
Et cela t'allait si bien
Que j'en étais toute fière,
Ah! mon petit, mon petit!" (39)
.....
Seigneur, donne-leur de la santé,
À tous les enfants,
Aux pauvres,
Aux malheureux,
Aux Tziganes,
Car ils sont tous des hommes,
Ah! mon petit, mon petit!" (39)

Après que ces lamentations ont cessé, les gens se calment et commencent à s'entretenir avec les hôtes de la vie du défunt, de l'enterrement et des coutumes locales. À l'une des cérémonies que nous avons observées directement, on s'est entretenu des ornements du sapin et des formes que revêt le deuil chez les femmes et les hommes, selon leur degré de parenté au défunt.

8. À la tombée de la nuit, ceux qui sont venus „rendre visite au mort" rentrent chez eux; il ne reste que ceux qu'on aura choisis pour *la deuxième veillée*. Les membres de la famille s'appliquent à tout „régler", de sorte que pendant la nuit „rien ne vienne troubler la paix du mort".

À cette deuxième veillée participent moins de personnes qu'à la première, notamment des parents et des voisins. Les jeunes manquent et, avec eux, les jeux amusants.

La conversation porte surtout sur des questions d'ordre pratique, notamment sur la façon dont la cérémonie funèbre doit se dérouler pour qu'elle soit une réussite; la préoccupation est d'autant plus grande que le défunt est jeune et qu'il faudra accomplir le rituel du sapin.

Les personnes qui participent à la deuxième veillée se relaient; certains restent depuis le soir jusqu'à minuit, d'autres depuis minuit jusqu'à l'aube, „pour ne pas laisser les hôtes seuls". Dans la mentalité du village, veiller un mort est un devoir; selon certaines personnes, c'est aussi une belle action car c'est aussi l'occasion pour les gens de se montrer solidaires avec ceux que le malheur a frappés.

Au petit jour, les mêmes femmes chantent de nouveau le chant de l'aube, qu'on répète chaque matin tant que le mort est encore dans la maison.

9. Dans la zone ethnographique du Gorj du Nord, à la mort de jeunes célibataires des deux sexes *on pare le sapin*, coutume largement répandue dans une région qui s'étend au-delà des montagnes et dont la Vallée du Jiu est l'axe.

Tout sapin n'est pas bon pour l'enterrement et ne peut pas être apporté et utilisé n'importe comment dans la cérémonie. Un rituel spécial est consacré au choix et au transport du sapin pour l'enterrement.

À l'aube du lendemain de la mort, deux ou plusieurs jeunes célibataires – d'habitude, des parents ou des amis du défunt –, parfois même un jeune homme marié, vont dans la forêt apporter le sapin. Ils vont dans des endroits plus isolés, car le sapin à abattre ne doit pas se trouver sur les terres appartenant au village, mais dans un endroit „vierge" de la montagne.

Le sapin choisi doit être jeune, haut et parfaitement droit; il doit être beau en tout. Ce n'est qu'après l'avoir bien étudié et après s'être convaincus de sa beauté que les jeunes gens abattent le sapin à coups de hache.

Le choix du sapin est extrêmement important, car ses caractéristiques doivent rappeler celles de la jeunesse et du défunt: „il faut que le sapin soit vert et beau et majestueux, comme il (le jeune mort) l'était". Au moment où les jeunes partaient chercher le sapin, les femmes leur demandèrent d'apporter le sapin „le plus beau", un sapin „à son image".

L'endroit d'où l'on a apporté le sapin et les caractéristiques de l'arbre symbolisent la beauté

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

physique et morale (intérieure) du défunt (11).

Le transport du sapin se fait selon un rituel; les jeunes gens le portent sur leurs épaules (en se relayant) et „la cime en avant". On ne saurait le transporter comme on le fait des autres arbres, mais la cime en avant, comme le chant le dit:

„La cime toujours vers la vallée,
En signe de deuil..."

Transporter le sapin autrement serait quelque chose d'inhabituel et d'intolérable. Pourtant, la signification exacte de la disposition du sapin pendant le transport de la forêt au village n'a pu être trouvée; l'explication en serait que, si l'on ne respectait pas cette coutume, cette faute pourrait avoir des conséquences néfastes sur l'efficacité du rituel du sapin dans son ensemble (11).

Signalons encore un fait lié au transport du sapin; bien que moins fréquent, même à l'époque de notre recherche (1930 et 1934), son importance n'en est pas pour autant diminuée. Il s'agit de l'accueil que font aux gens qui portent le sapin – lorsqu'ils traversent un village étranger – des groupes de jeunes filles vierges, qui les accompagnent en chantant le chant du sapin jusqu'à la sortie du village.

De retour dans leur propre village, les jeunes qui portent le sapin y sont accueillis par une foule nombreuses; à la maison du mort, le sapin, que l'on porte en chantant, est appuyé contre la porte, la cime orientée vers la rue. On offre à boire et manger à ceux qui l'ont porté, en récompense de leur effort. Des femmes examinent le sapin pour voir s'il n'est pas „blessé", c'est-à-dire pour connaître le sort du défunt. Certaines disent qu'il n'est pas blessé, d'autres sont de l'avis contraire. Dans le cas de Constantin Sârbu, elles sont tombées d'accord qu'il manquait deux petites branches près de la cime du sapin, ce qui signifiait que „le garçon avait été destiné à la mort". À la vue du sapin, la mère du défunt s'est penchée sur lui et a commencé à se lamenter en disant, entre autres:

„Ah! mon Dieu, mon Dieu,
Quelle mariée on a amenée
Ah! mon garçon,
Pourquoi ne suis-je pas morte à sa place!" (39)

Après cette scène, on commence à décorer le sapin. C'est une proche parente, aidée de jeunes hommes et de jeunes filles, qui s'en occupe. Les ornements et leur disposition font l'objet d'une attention particulière. On attache à la cime un „fichu" dans lequel on a noué une pièce de monnaie toute neuve. C'est un geste courant dans le rituel de l'enterrement, même si le sapin manque; c'est qu'il n'a pas trait à la jeunesse, mais au sort de l'âme en général. Sous quelque forme qu'il apparaisse, cet acte présente une particularité lorsqu'il s'inscrit dans le rituel du sapin: il s'agit de la qualité du fichu qui, dans ce cas, doit être très large et très beau; quelquefois, le sapin est orné avec d'autres chiffons encore, dont certains décorés de motifs floraux.

Au tronc du sapin on attache deux longues serviettes de soie grège ou deux longs voiles de gaze, l'un plus en haut et l'autre plus en bas, qui pendent comme deux paires d'ailes. On pare ensuite le sapin de fleurs blanches et rouges – dont la plupart rouges. L'ornement spécifique du rituel du sapin est le fil d'argent et la fleur de citronnelle; on en fait des bouquets que l'on accroche aux bouts des branches, où, parfois, on accroche aussi des bagues.

La décoration du sapin dans les villages du Gorj du Nord que nous avons étudiés contribue à compenser la détresse de la mort par des éléments festifs qui apportent un peu de soulagement et de beauté. Les gens du pays prêtent une attention toute particulière au sapin et à sa décoration. Cette coutume en l'honneur de ceux qui meurent jeunes fait de ce genre d'enterrement une cérémonie à part.

Après la décoration suit le chant du sapin, qui est un acte important du rituel et qui éclaire pas mal de choses.

Plusieurs femmes, d'habitude parmi les parentes ou les voisines, se placent auprès du sa-

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

pin, se tournant vers l'est; d'autres s'installent derrière elles et, au milieu de cette nombreuse assemblée, les femmes psalmodient un chant rituel de deuil pour le jeune mort; c'est le „chant du sapin", que nous reproduisons ci-dessous:

„– Sapin, ô sapin,
Qui est-ce qui t'a demandé
De descendre
Du haut des rochers
Dans cette vallée?
– C'est un jeune gaillard
Du nom de (le prénom du défunt)
Qui me l'a demandé
Et qui a envoyé
Deux autres jeunes gars
La tête ceinte,
Les mouchoirs trempés
Et mouillés de larmes.
Et ils sont partis
Dès le chant du coq
Dès l'aube
Et ils ont marché
Par monts et par vaux,
Parmi des sapins nains,
À travers les monts,
Parmi des petits sapins,
De crête en crête,
Parmi des sapins plus hauts,
Jusqu'à ce qu'ils m'aient trouvé,
Moi, le sapin laid.
Après s'être reposés,
Ils se sont levés
Et m'ont abattu
Et m'ont émondé.
Ensuite, ils m'ont saisi,
Ils m'ont soulevé,
La cime en avant
En signe de deuil.
Ils m'ont dit
Qu'ils me planteraient
En guise de fée, près d'une fontaine;
Des voyageurs viendraient:
Ils s'y reposeraient
Et s'y rafraîchiraient
Et me remercieraient.
Ils m'ont planté
Au milieu d'un champ,
Au chevet d'un jeune homme;
Les pluies tomberont
Mes branches mouilleront,
Le vent sifflera
Et emportera mes feuilles.
Et moi, j'entendais
Les coqs chanter,
Le prêtre prier;
Et on m'a paré
De bouquets de fleurs
Et de basilic
Afin que j'apaise leur chagrin
Et leur douleur.

– Petit brin de feuille,
Pourquoi ne fleuris-tu pas
Comme les autres fleurs?
– Je ne veux pas m'ouvrir
Comme les autres fleurs
Avant que je n'ai séparé
Le fils d'avec sa mère,
D'avec son père
Et d'avec tout le monde,
D'avec ses frères et sœurs,
D'avec son jardin en fleurs" (7, 27, 28, 41, 47).

On chante le chant du sapin à plusieurs reprises: le soir, lorsqu'on apporte le sapin de la forêt; le lendemain matin après le chant de l'aube et le même jour, à midi. En plus, on le chante encore deux fois pendant l'enterrement proprement-dit, sur le chemin du cimetière et au moment où l'on plante l'arbre au chevet du mort.

10. Après le premier chant du sapin, celui du soir, l'assistance se disperse et ne restent que ceux qui participeront à la *troisième veillée* du mort.

Du point de vue rituel, il ne se passe rien de spécial pendant cette troisième nuit, sauf que le nombre des participants est beaucoup plus grand; on allume des cierges et on dépose des fleurs; certaines femmes pleurent leurs morts. À

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

l'enterrement de Constantin Sârbu, c'est toujours la mère du défunt qui a commencé:

„Hélas, hélas, mon petit,
Hélas, hélas, mon chéri,
Je t'ai marié si jeune
Et je t'ai fait épouser une sourde-muette" (39).

Une tante du défunt prend la relève:

„Je t'en supplie, mon petit neveu,
Dis à ma petite Ioana,
Quand tu la rencontreras,
Que je ne cesse de la pleurer;
Vous étiez bons amis
Et vous avez grandi ensemble dans le malheur;
Parle-lui doucement,
Ne la blesse pas.
Depuis qu'elle est partie
Je n'ai plus aucun espoir" (14).

Après que les chants funèbres cessent, les femmes et les filles s'entretiennent du sapin et de la parure du mort; les louanges à l'adresse de la mère du mort ne manquent pas; bien que pauvre, celle-ci a respecté le rituel dans ses moindres détails et s'est donné la peine d'organiser de belles obsèques à son fils. De tous les objets employés au cours de la cérémonie, seul un harmonica déposé dans le cercueil, près du mort, intriguait l'assistance; c'était quelque chose d'inhabituel:

„Pourquoi aurait-on mis cet harmonica près de lui? Je n'ai jamais vu chose pareille.

– Comment pourquoi? On met dans le cercueil tout ce que le mort aura aimé. Quand il était tout petit, il avait demandé à sa mère de lui acheter un harmonica, mais la pauvre femme n'a pas pu lui en acheter, faute d'argent. Maintenant qu'il est mort, elle s'en est souvenue et elle s'est débrouillée pour lui acheter un harmonica pour satisfaire son désir" (40).

Après minuit, la plupart des personnes réunies rentrent chez elles; restent quelques personnes âgées, dont les femmes qui chantent de nouveau les chants rituels „de l'aube" et „du sapin".

Au point du jour, on entend pour la troisième fois le chant de l'aube; un peu plus tard, lorsque la foule s'est de nouveau réunie, on chante, toujours pour la troisième fois, le chant du sapin; ils sont chantés par les mêmes femmes et de la même façon; il n'y a que de petites variations dans le texte.

11. L'enterrement a lieu, d'habitude, le troisième jour, juste après midi. C'est le moment où la famille, les parents et les voisins du défunt commencent à s'affairer, surtout s'il s'agit des obsèques de quelqu'un de jeune. On fait appeler le prêtre, les musiciens *(lăutarii)*, on fixe l'ordre du cortège funéraire, on renouvelle la parure de fleurs du sapin, on lave la poule qu'on passe par-dessous le cercueil, on prépare les plats pour le repas funéraire *(pomana)* et on décide de la disposition des convives à table.

Vers midi, le même groupe de femmes chante encore une fois le chant du sapin; la mélodie et les vers en sont les mêmes.

Pendant ce temps, beaucoup de monde se réunit; des hommes et des femmes, des jeunes et des enfants viennent apporter des cierges et des fleurs „car ils ont tous quelque mort dans leurs familles".

Après le chant du sapin, on reprend dans la maison les chants funèbres; c'est le dernier moment que le mort passe dans la maison; les proches parents doivent „lui chanter" devant la communauté du village, présente à cet événement:

„Que n'ai-je pas su, mon petit,
Que tu étais fiancé à la mort, mon chéri?
Je n'ai vu aucune étoile
À sa place, dans le ciel,
Car ton épouse est venue
Et t'a emmené avec elle;
Elle était très fâchée
De ce qu'elle n'était pas encore mariée,
Elle était en colère,
Car, étant du haut de la montagne,

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Elle est très orgueilleuse;
Elle t'a emmené
Sans daigner nous parler,
Sans rester à causer avec nous" (39).

Les femmes, parentes ou voisines, se rangent auprès du cercueil et „chantent" le mort; il arrive que des pièces d'une grande beauté littéraire soient improvisées, comme celle-ci:

„Ah! mon petit, mon rejeton,
Mon enfant si sage et si beau,
Ma joie, mon bonheur,
Mon trésor, mon cœur,
Je suis vieille, mon enfant,
Et je n'ai plus sur qui compter,
Je n'ai plus à qui parler,
Plus personne avec qui partager mon repas.
Que deviendrai-je seule, abandonnée,
Maintenant, à mi-été?
Mon enfant, mon petit,
Que ferai-je désormais?" (14)

Suivent les derniers préparatifs de l'enterrement. Les gens de la maison s'occupent à préparer la cérémonie et le cortège. Ceux qui ne font pas partie de la famille se tiennent à part, rassemblés par petits groupes.

III. L'enterrement

12. Beaucoup de monde se réunit; le chant funèbre. – 13. Célébration de l'office à la maison du défunt. – 14. Le chemin jusqu'au cimetière; le cortège – 15. À la tombe. – 16. Le repas funéraire *(pomana)*; la commémoration.

12. D'ordinaire, l'enterrement a lieu dans les premières heures de l'après-midi. À ceux qui sont déjà venus voir le mort et écouter le chant du sapin s'ajoutent ceux qui viennent se joindre au cortège funèbre; on vient de tous les coins du village, en habit de cérémonie. Il convient de remarquer que les hommes sont plus nombreux que les femmes, celles-ci étant occupées à préparer l'enterrement selon la coutume, y compris à chanter les „chants".

Certains de ceux qui sont venus participer à la cérémonie de l'enterrement – surtout des parents du défunt – entrent dans la maison; d'autres, plus nombreux, attendent dans la cour. Sur la terrasse, contre le mur, s'alignent la croix, le couvercle du cercueil, un pot de fleurs et une tasse à l'anse de laquelle on a noué un chiffon blanc et dans laquelle brûle un cierge.

L'assistance dans la cour se regroupe par degrés de parenté, par relations de voisinage et par âge. La conversation tourne autour de ce qui va se passer, de la façon dont la cérémonie se déroulera, surtout qu'il s'agit de l'enterrement d'un garçon; parfois, on discute des coutumes et des divers objets nécessaires au cours du rituel.

Dans la maison, on commence à psalmodier les „chants" – d'ordinaire, des chants d'adieu. Parfois, des chants particuliers se font entendre, comme ce fut le cas à l'enterrement de Constantin Sârbu, où les mêmes femmes qui avaient chanté le chant du sapin ont chanté, disposées en ligne devant le cercueil, une „complainte":

„Costăin chéri,
Fais attention
Au chemin que tu vas prendre;
En chemin, tu trouveras
Du colza en fleurs;
Sache que ce n'est pas du colza,
Mais la Vierge Marie
Qui enchantera ton âme.
Tu te mettras à genoux
Et tu baiseras son vêtement.

Cher Costăin,
Prends garde au chemin,
Tu iras toujours à droite,
Car la voie y est plus sûre,
Elle est semée de blé
Et labourée avec des bœufs,
Tu y trouveras
Des tables dressées,

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Des flambeaux allumés;
Fais attention
Où tu iras:
Car la voie à gauche
Est tortueuse,
Semée de ronces,
Labourée avec des buffles,
Tu y trouverais
Les tables ôtées
Et les flambeaux éteints" (7, 27, 28, 41, 47)[5].

Après cette complainte, certaines parentes chantent à la mémoire de leurs défunts; ensuite, une tante du décédé pleure la perte, récente, d'une enfant:

„O Costăin, Costăin,
Tu a quitté ta maman
Tout comme ta cousine,
Qui m'a quittée, moi!
Mon petit neveu, tu iras ce soir
Chercher ma Mărioara
Et ton petit papa!
Ils se réjouiront
D'apprendre des nouvelles.
Comme c'est malheureux
D'avoir eu des enfants
Et de ne les avoir plus.
Qu'est-ce que je vais devenir?
J'ai perdu tout ce que j'aimais" (14).

Chante, à la fin, une jeune fille, venue d'un autre village, une cousine du défunt; elle développe le motif de la mort vue comme noce, sur le modèle de la ballade *Miorița:*

„Costăin, mon cher cousin,
Mon chéri, mon petit cousin,
Lève-toi, veux-tu,
Avant que ne sonne le glas.
Mon cher, mon petit cousin,
Je ne pourrai plus te parler;
Pourquoi t'es-tu fâché
Au point de nous fuir?
Lève-toi, mon petit cousin,
Car voilà, les violoneux arrivent
Pour ta noce,
Pour que tout le monde festoie,
Et que notre festin
Soit sans égal.
Allons, mon cousin,
Lève-toi, mon tout beau!" (49)

Peu après viennent les porte-bannières, les porteurs de chandeliers, et les fossoyeurs avec la civière sur laquelle on transporte le mort jusqu'au cimetière. Le prêtre arrive en dernier.

13. Le prêtre et les deux chantres entrent et prononcent la formule usuelle: „Que Dieu lui pardonne"; l'assistance répond en chœur. Le prêtre s'adresse aux membres de la famille du défunt et leur demande si les préparatifs sont prêts; sur leur réponse affirmative, il commence à célébrer l'office. L'un des chantres déplie l'étole, alors que l'autre allume l'encensoir et la chandelle placée sur la poitrine du mort. Une femme donne au prêtre et aux deux chantres des serviettes dans lesquelles on a noué une pièce de monnaie et qu'ils tiendront dans la main gauche.

Le prêtre commence à réciter l'office:

„Auprès des âmes des justes qui sont morts, donne, Sauveur, le repos à l'âme de ton serviteur Constantin..."

Les chantres répondent en psalmodiant des chants funèbres. Après l'office, le prêtre et les chantres sortent dans la cour, et les deux fossoyeurs entrent dans la maison pour emporter le cercueil. Au moment où la bière se trouve sur le pas de la porte, une femme passe à un jeune garçon, par-dessous le cercueil, une poule.

„Cette poule, elle la donne à un garçon pour le repos de l'âme du mort; ensuite, au moment du repas funéraire, elle la fait tourner trois fois sous la table et la donne de nouveau, au même garçon" (48).

À ce moment-là, ceux qui ont été dans la maison avec le mort boivent une gorgée d'eau fraî-

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

che, „afin que la mort de les approche pas". En même temps, une femme balaie la pièce avec un balai de genêt, et jette des tiges de basilic sur le lit et sur les bancelles:

„C'est bon pour la santé et ça chasse la mort de l'endroit d'où elle vient d'enlever quelqu'un; vous savez, elle se fourre partout, dans les gens, dans les objets."

Une fois qu'on a sorti le mort, une femme donne à la marraine une manche de toile et une chandelle, „pour s'être occupée de lui".

Les deux fossoyeurs déposent le corps sur un brancard – appartenant à l'église – et les personnes présentes se disposent tout autour, suivant une ordonnance préétablie. Des deux côtés se tiennent les porteurs de bannière d'église, les chantres avec les chandeliers et le porte-croix; aux pieds du cercueil se tiennent le prêtre et la famille du défunt; les parents et les voisins se mettent en cercle, tout autour, et les autres attendent dans la rue.

Le prêtre récite des prières, l'assistance se signe et la famille psalmodie des chants funèbres:

„Costăin, chéri,
Où est-tu parti?
Pourquoi est-ce que tu te tais,
Pourquoi ne réponds-tu pas,
Pourquoi ne m'entends-tu pas?
Qu'est-ce que je vais devenir
Sans toi, mon fils, mon fils chéri?" (39)

Quand les fossoyeurs hissent le cercueil et le chargent sur leurs épaules, les lamentations se font plus intenses encore:

„Costăin, lève-toi,
Car on est venu t'emmener!
Où vas-tu, petit,
Chéri, mon tout beau,
Où vas-tu, mon petit-fils,
Où vas-tu, mon enfant,
Pourquoi nous quittes-tu?" (28)

14. La porte cochère s'ouvre et, dans la rue, se forme le cortège qui se met en marche en direction de l'église. À l'enterrement d'un jeune homme (enterrement *à sapin)*, comme celui que nous avons examiné, le cortège s'est formé de la façon suivante:

1) le porte-croix;
2) les porte-bannières;
3) le porteur du couvercle du cercueil;
4) le sapin, orné, que portent deux hommes[6];
5) des deux côtés du sapin vont, en file, les femmes qui chantent le chant du sapin; elles portent des voiles de soie, des blouses blanches et des tabliers noirs[7];
6) les deux chantres tiennent, dans la main droite, un chandelier et, dans la main gauche, des cierges auxquels on a noué des serviettes blanches; en marchant, ils chantent des kyrie;
7) le prêtre, dans ses vêtements sacerdotaux;
8) les fossoyeurs qui portent le mort;
9) les proches parents du défunt;
10) des deux côtés, des parents, deux femmes: l'une tient le gâteau de blé et de noix *(coliva)*, l'autre, une carafe de vin dans la main droite et, dans la main gauche, des gimblettes *(colaci)* et des serviettes blanches;
11) une ligne de jeunes hommes en costumes de dimanche;
12) les musiciens *(lăutarii)* qui jouent de la musique de noce;
13) l'assistance; des gens du village – des hommes, des femmes, des enfants.

Le cortège fait halte trois fois en cours de route, pour la lecture des trois évangiles. À chaque halte, une femme donne *une gimblette, un cierge* et *une serviette blanche;* d'autres fois, à l'enterrement d'un enfant, on ne donne qu'une gimblette et une pièce de monnaie. Ces actions ont trait aux douanes que doit franchir le mort:

„Si près du cimetière que soit située la maison du défunt, il faut que le cortège fasse trois haltes; cela correspond aux trois douanes et, à chaque halte, on donne, à un membre de la

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

famille, une gimblette et, à un enfant, une pièce de monnaie."

Sur le passage du mort, on prend certaines précautions et on exécute certains actes significatifs, liés à la représentation de la mort: on ne fera pas coucher les bébés avant le passage du cortège et on jettera de l'eau derrière le mort:

„Je ne ferai pas coucher mon bébé avant que le mort ne soit passé, sinon mon enfant mourra, dit-on, au bout d'un an" (2).

„Après le passage du mort, les gens – surtout les femmes – sortent et jettent derrière lui un seau d'eau; c'est une espèce de purification de la place" (2).

Au moment du passage du mort, un autre fait intéressant peut se produire: en croisant un cortège funèbre, un homme qui conduisait un attelage de bœufs s'est arrêté et a dételé l'un des bœufs; c'est ainsi qu'il a attendu que le cortège passe:

„On dit que, si on ne les dételle pas, les bœufs perdront leur force; il arrive même qu'ils en meurent" (48).

Il en est de même pour les hommes qui croisent un cortège funèbre: ils s'arrêtent, posent par terre leurs fardeaux, se découvrent et se signent; après le passage du mort, ils reprennent leur chemin.

„Quand on croise un mort, mieux vaut rester sur place; si on porte un fardeau, on doit le poser. Voyez-vous, la mort a des pouvoirs et il ne faut pas se laisser emporter" (50).

Quand le cortège approche de l'église, on sonne le glas. *Dans l'église* entrent seulement les parents du défunt et ceux qui on un rôle défini dans la cérémonie de l'enterrement. Les gens se placent autour du cercueil et le prêtre célèbre l'office funèbre. Les deux femmes – celle qui a porté la *coliva* et celle qui a porté les cierges, la serviette et la carafe de vin – distribuent des cierges allumés à toute l'assistance.

Après avoir célébré l'office, le prêtre prie pour consacrer la *coliva* et la carafe de vin, placées sur un tabouret auprès du cercueil. L'un des chantres coupe quelque petits morceaux du cierge de taille et en fait une petite croix sur laquelle il colle une pièce de monnaie; il se signe et met la petite croix dans la main du mort.

Dans l'église, les gens se signent et pleurent. Après l'office funèbre, on sort le mort de l'église et le cortège se reforme pour aller au cimetière.

15. Au cimetière, les fossoyeurs déposent le cercueil sur le bord de la fosse; suivent les préparatifs pour l'enterrement. Les proches parents se lamentent:

„O Gicou, désormais
Qu'est-ce que je deviendrai?
Lève-toi, Gicou, mon petit,
Mon enfant chéri,
Mon trésor, mon gentil,
Lève-toi, Gicou, lève-toi,
Car voilà qu'ils te descendent
Dans la tombe ouverte,
Gicou, mon Gicou!" (39)

La grand-mère du défunt invoque le père du jeune homme (son fils) et le lui confie pour le voyage dans l'autre monde:

„Je t'en supplie, mon fils,
Ne le laisse pas seul,
Donne-lui à manger.
Neculae, prends soin de lui,
Neculae, mon chéri,
Car tu sait bien que lui,
Quand il était tout petit,
Il m'était si attaché,
Et c'est à moi qu'il demandait
Ce dont il avait besoin.
Et moi, je lui donnais
Tout ce qu'il me demandait,
Car je l'aimais bien,
Il était si beau,
Si sage et si aimable.

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Chants funèbres et lamentations autour de la croix (Runcu, 1930)
Photo: Iosif Berman

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Je t'en supplie, mon fils,
Prends soin de lui,
Car il risque de s'égarer,
Il ne connaît pas son chemin.
Va avec lui, mon chéri,
Car il est tout petit,
Et il ne sait pas, le cher enfant,
Quelle route prendre" (41).

La mère intervient:

„Mon petit Gicou, mon petit,
Pourquoi n'ai-je pas pu
Empêcher que la mort t'enlève?
Ah! mon petit, j'en suis punie,
Car me voici toute seule.
Je t'en supplie, mon petit,
Emmène-moi, ne me laisse plus vivre" (39).

Au cimetière on entend des chants funèbres et des lamentations, surtout auprès des tombes récentes; les femmes mettent des fleurs sur les tombes et pleurent leurs morts. Le prêtre prie pour la dernière fois devant la tombe. Il prend la carafe de vin consacré, en arrose le mort en décrivant une croix et finit par dire „Que Dieu lui pardonne". Les fossoyeurs clouent le couvercle du cercueil, alors que la mère du défunt essaie de leur arracher la bière „parce qu'elle ne veut pas se séparer de son fils".

À l'aide de cordes, les fossoyeurs descendent le cercueil dans la fosse. Auprès du cercueil ils placent un long bâton – la „taille" du mort, „qu'il ne faut pas laisser dehors". Avec la pelle, le prêtre amène, de quatre côtés, en croix, un peu de terre, après quoi il verse les cendres de l'encensoir. Les fossoyeurs remplissent la fosse et font un monticule sur la tombe.

Après avoir rempli la fosse et arrangé la terre „en forme d'auge renversée", les fossoyeurs brisent le manche d'une pelle ayant servi à creuser la fosse. On place ensuite la croix au chevet du mort, on allume des chandelles et on les colle sur la croix; au sommet de la croix, une femme accroche un chiffon blanc. Les parents du défunt viennent, à tout de rôle, et se signent; certains psalmodient des chants funèbres et s'agenouillent devant la croix.

Un jeune homme noue un chiffon blanc à l'extrémité du sapin et, aidé de ceux qui l'ont porté, le fige dans la terre, à côté de la croix. Chacun des deux hommes qui ont coupé le sapin dans la forêt et l'ont porté jusqu'à la tombe reçoit un voile de soie et une serviette blanche.

Maintenant, la foule se disperse. Le prêtre, les chantres, les fossoyeurs et les parents iront au repas funéraire *(pomană)* offert dans la maison du défunt. À la porte du cimetière, la femme qui s'est occupé de la *coliva* en distribue aux enfants, à qui elle donne aussi un bonbon. La femme qui a porté la carafe de vin consacré apporte, dans la même carafe, de l'eau fraîche et en verse aux fossoyeurs, qui se lavent les mains „afin qu'elles ne s'engourdissent pas".

Chaque fossoyeur reçoit une cuiller, un chiffon et une serviette dans laquelle on a noué une pièce de monnaie; ils les reçoivent avec un cierge allumé.

16. Dans la maison du défunt, après l'enterrement, on offre un repas *(pomană)* en mémoire du décédé. Comme il y a beaucoup d'invités, on met la table dans la cour; la table est faite de deux longues planches accolées et fixées sur des pieux enfoncés dans le sol. Les bancs sur lesquels on s'assoit sont construits de la même façon, sauf qu'ils sont plus bas et moins larges. La table est recouverte de nappes de toile blanche.

Une femme verse de l'eau fraîche, pour qu'ils se lavent les mains, à tous les convives qui viennent d'assister à l'enterrement. C'est pour la même raison: „afin que leurs mains ne s'engourdissent pas".

À l'extrémité de la table, sur une tablette à part, recouverte d'une nappe de toile blanche, on met les objets et les aliments nécessaires à l'absoute, à savoir deux assiettes avec les deux plats préparés pour le repas funéraire – du potage et des boulettes de choux farcies *(sarmale)* –, une assiette avec la *coliva*, une carafe de vin et une cuiller. Près de la tablette il y a un tabouret et le „bâton" – un rameau de pommier orné

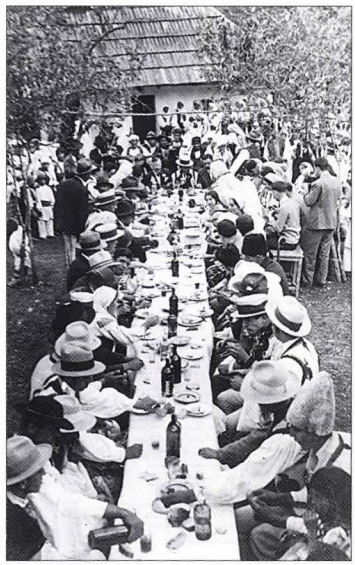
http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Repas funéraire à Runcu (1930)
Photo: Iosif Berman

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

de fruits, d'un épi de maïs, de tresses de laine et de chanvre et de fleurs.

Le prêtre, accompagné par un chantre, officie l'absoute *(molitva)*, et bénit les dons et les aliments; suivi de plusieurs femmes de la famille du défunt, il tourne trois fois autour de la tablette; il tourne également autour de la poule qu'on a passée sous le cercueil au moment où la bière a été sortie de la maison; tout ceci, on en fait don à un jeune homme – d'habitude, précisé d'avance. L'assistance se signe et répète avec le prêtre „Que Dieu lui pardonne".



Repas funéraire à Runcu (1930)
Photo: Iosif Berman

Après l'office du repas funéraire et l'exécution des actes qui y ont trait, on s'assoit à table selon un ordre non imposé, mais consenti, en fonction de certaines qualités, situations et relations que tout le monde connaît et respecte[8]. Le service est assuré par des femmes – surtout de la famille du défunt – et le repas se passe dans une atmosphère calme et bienveillante.

Si la table n'est pas assez grande pour qu'on puisse y inviter tout le monde, on distribue les invités par séries. D'habitude, les convives s'entretiennent d'événements de la vie du défunt, de l'enterrement et des coutumes à respecter.

À la fin, tard dans la soirée, après que tous les invités ont fini de manger, à un bout de la table s'assoient et mangent les membres de la famille et ceux qui les ont aidés dans cette circonstance; c'est un repas plus intime, à l'occasion duquel on parle aussi de certaines carences apparues au cours de la cérémonie. À l'enterrement de Constantin Sârbu, la mère et la grand-mère du défunt ont remercié tout le monde pour l'aide reçue, après quoi elles se sont retirées chacune chez soi.

Pour la première fois depuis „trois jours et trois nuits", le silence s'est fait sur la maison où „Constantin, fils d'Ana Sârbu" était mort.

IV. L'âme après la mort

17. Le voyage de l'âme. – 18. La représentation des revenants *(moroï)*. – 19. Quarante jours après la mort: l'assise de l'âme. – 20. La libération de l'eau. – 21. La libération des survivants et le jeu.

17. Au lendemain de l'enterrement, dès le matin, un parent du défunt se rend au cimetière avec des cierges, une boîte d'encens et une tasse d'eau; il va allumer une „lumière" et encenser la tombe.

Cette coutume se répète quotidiennement, pendant quarante jours, jusqu'au festin commémoratif *(parastas)* à l'occasion duquel on célèbre un office suivi d'un grand repas funéraire et de dons d'objets ayant appartenu au défunt, pour la „fixation" de l'âme de celui-ci. Avant le festin commémoratif marquant quarante jour depuis la mort, on célèbre de „petits offices" commémoratifs, trois jours et neuf jours après la mort, à l'occasion desquels la famille offre surtout des aliments.

Ces coutumes dépendent, naturellement, de la façon dont les gens se représentent l'état de l'âme après la mort; en voici une explication simple:

„J'ai tout fait selon la coutume, car je ne pouvais pas négliger mes devoirs envers mon fils décédé; ce serait un péché et l'âme ne trouverait pas son repos" (3).

Pendant quarante jours après la mort, l'âme n'a pas un état stable; elle voyage partout où elle a vécu. Il y a cependant, quant à cette période, des différences d'opinion sur la condition de l'âme:

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

„On croit chez nous que, tant que le mort est encore dans la maison, son âme va dans les endroits qu'il fréquentait de son vivant. J'ai lu, moi, dans un livre, le livre de saint Macaire, qu'un ange vient donner la main à l'âme et qu'il lui montre les endroits qu'elle a vus pendant la vie; et on y décrit les choses par le détail, telles qu'elles se passent" (42).

Bien que, le plus souvent, on croie que, pendant quarante jours depuis le moment de la mort, l'âme erre, sans que l'on fasse la distinction ci-dessus, au sujet des jours durant lesquels le mort reste dans la maison apparaissent aussi d'autres témoignages, selon lesquels, après l'enterrement, l'âme cesse d'errer pour se fixer dans la chemise blanche, accroché à l'angle de la maison:

„On dit que, pendant les six premières semaines, l'âme vient se reposer sur la chemise accrochée à l'angle est de la maison. Si elle n'a pas sur quoi reposer, elle s'en va, navrée; c'est une coutume qui nous vient de nos ancêtres, c'est ce qu'on nous a appris" (40).

Une précision, liée à la qualité morale de l'homme, vient cependant nuancer cette croyance:

„L'âme ne restera à l'angle de la maison que si le défunt a été un homme bon; s'il a été méchant, son âme s'en ira au loin et finira par disparaître, personne ne sait où".

Une question controversée, qui s'appuie parfois sur des témoignages contradictoires, concerne le sort de l'individu (de l'âme) six semaines après la mort. Certains informateurs croient que c'est à ce moment-là que l'âme vient s'asseoir sur le chiffon accroché à la croix, au cimetière; d'autres le nient et soutiennent que l'âme se fixe dans l'autre monde:

„Oui, c'est vrai qu'on accroche un bout de chiffon au sommet de la croix, mais ce n'est pas pour que l'âme s'y asseye; le chiffon est un signe d'enterrement, c'est le suaire de N. S. Jésus-Christ. L'âme va au paradis ou en enfer; on dit que c'est six semaines après la mort que (Dieu) voit les péchés du défunt et envoie celui-ci là où il mérite d'être envoyé, selon ses faits" (32).

Il est très difficile d'obtenir des informations précises quant au sort de l'individu après la mort, même lorsque des circonstances particulières leur permettraient d'apparaître. Souvent, on invoque l'ignorance en la matière – „mais est-on jamais allé dans l'autre monde, pour savoir comment les choses se passent?"; parfois, c'est une occasion d'ironiser les femmes – „les femmes en parlent, mais est-on jamais allé dans l'autre monde et en est-on jamais revenu? Personne ne sait de quoi il s'agit!"

18. Il se passe, au sein de ce phénomène complexe qu'est la mort et l'enterrement, des choses qui s'éloignent, pour ainsi dire, du schéma général et qui semblent déranger le bon ordre sur lequel on compte lorsque les actes sont accomplis comme il se doit.

Dans le système de croyances lié à la mort et à l'enterrement apparaît une représentation grosse de conséquences tant en ce qui concerne le rituel, que pour la psychologie collective; il s'agit de la représentation des revenants *(moroï* ou, dans d'autres régions, *strigoï).* Ceci concerne l'état de l'âme après la mort. D'après nos enquêtes, le mort devient revenant pour trois raisons:

1) s'il est possédé par le malin (à savoir par le diable) par voie héréditaire;

2) si le prêtre célèbre incomplètement l'office;

3) si, par exemple, il s'est pendu, autrement dit, s'il s'est suicidé.

Les revenants „héréditaires" se reconnaissent à leur aspect, à certains signes physiques:

„Le revenant inné se reconnaît à son aspect: il est plus gros, plus poilu et, parfois, il a une queue (prolongement de vertèbres).

Mais il se tient à l'écart" (35).

„Si l'homme a été méchant, suppôt de Satan,

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

il se transformera en revenant et dévorera la moitié du village" (2).

Dans le deuxième cas, le défunt devient revenant si, après sa mort, on néglige de respecter toutes les coutumes, ou bien si le prêtre a récité incomplètement l'office et les prières:

„Si le mort n'est pas réglé, il deviendra revenant; même chose si le prêtre n'a pas assez prié pour lui, surtout s'il a été, de son vivant, un homme méchant" (3).

La troisième cause concerne les suicidés, dont naissent les revenants les plus méchants. Être privé d'office funèbre et des autres coutumes liées à l'enterrement, c'est être voué à un sort très cruel; l'explication est à chercher dans la croyance selon laquelle le suicide est un grave péché, contraire à la nature et à Dieu.

„Lorsque quelqu'un se suicide, le prêtre ne vient pas célébrer l'office, et les gens ne l'enterrent pas selon les coutumes; on ne le sort pas de la maison comme cela se passe normalement, mais on creuse un grand trou sous le seuil, et c'est par là qu'on le sort. Cela se passe ainsi même de nos jours (1930) en cas de suicide; l'homme n'a pas le droit de se suicider, car sa vie, c'est de Dieu qu'il la tient.

On dit que le suicidé se transforme en revenant, et des plus redoutables" (6).

À part ces trois causes qui donnent naissance au revenant, il y en a d'autres, moins précises. On dit, parfois, – mais on en fait peu de cas – que le mort se transforme en revenant s'il n'a pas avoué de graves crimes (homicide, inceste, etc.). On attache, plus rarement, une certaine importance au caractère dont aura fait preuve le défunt de son vivant: s'il a été „replié sur lui-même, hostile", il risque de se transformer en revenant après la mort. Il y a aussi des cas, très intéressants, où l'individu, quoique bon, n'avoue pas son chagrin et garde tout en lui-même, comme s'il concentrait dans son âme toute la méchanceté du monde et de la vie; là encore, il court le risque de se transformer en revenant après mort. Voici, à ce sujet, deux témoignages:

„Le revenant naît aussi d'un homme maussade et hostile. Comme il est chagrin, à sa mort, il devient revenant. On le porte au tombeau et on l'enterre, et le mal entre dans son cœur et cela le fait se retourner dans sa tombe..." (48).

„Est-il possible que l'homme le plus doux se transforme en revenant? – Eh bien, voilà: il a accumulé tout le mal dans son cœur; il en aura voulu à quelqu'un, mais n'en aura jamais soufflé mot à personne; il aura tout gardé en lui.

Or, ce n'est pas bien... Mieux vaut tout dire plutôt que garder le mal en son cœur. Lorsqu'on se confesse à quelqu'un, l'estomac s'en calme" (32).

On croit, en général, que les humains se transforment en revenants après la mort, et que ce processus de transformation se produit dans la tombe. C'est de la tombe qu'ils sortent, sous diverses apparences:

„L'homme se transforme en revenant, il devient méchant dans sa tombe; Satan vient se loger dans son corps, et les ongles lui poussent, les cheveux lui poussent, parfois même une partie de son corps pousse, car il ne pourrit pas. Lorsqu'il sort de sa tombe, il ne sort pas sous forme corporelle" (11, 42).

Bien que la plupart des personnes interrogées affirment que „personne ne peut voir le revenant", certains témoignages viennent confirmer que le revenant peut revêtir une forme précise, qu'il a un aspect particulier:

„Il sort de nuit, à minuit, dans les rues; il se transforme en un monstre énorme, avec une tête humaine."

Parfois on le décrit comme apparaissant sous les traits d'un homme difforme, avec des manifestations diaboliques:

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

„Personne n'a vu le revenant, mais on dit qu'il ressemble à un homme, sauf qu'il est plus gros et plus poilu; on dit aussi qu'il est tout rouge, du sang qu'il a sucé. Quand il marche, il semble avoir un côté paralysé, Dieu nous en garde!"

Les revenants agissent entre minuit et l'aube, au plus fort de l'obscurité; c'est „le temps du malin":

„Depuis minuit et jusqu'au premier chant du coq, les gens évitent de sortir de chez eux de peur des revenants" (2).

„Une nuit, il y en a eu qui sont venus chez nous. J'ai d'abord entendu la porte s'ouvrir et quelqu'un monter l'escalier – vous savez, notre maison a une petite terrasse. J'accours réveiller l'enfant, c'est tout ce que j'ai de plus cher au monde. Je la secoue: Maria, Maria, réveille-toi, ma fille! J'étais épouvantée.

Heureusement, elle ne s'est pas réveillée, sinon elle serait morte sur-le-champ; car les revenants rôdèrent toute la nuit dans la cour et sur la terrasse, et, en plus, ils secouaient la porte que voilà.

Je ne savais plus que faire; j'étais pétrifiée. Heureusement, cette nuit-là, le coq chanta plus tôt que d'habitude, et ils disparurent; vous savez, après le chant du coq ils s'enfuient sans tarder; sinon, je crois que je serais morte dans mon lit. Dieu me préserve, si j'étais allée les voir, je serais tombée raide morte" (32).

Il y a des personnes qui ont des relations avec les revenants et peuvent les inciter à agir. Il s'agit des femmes „qui ont un commerce avec Satan", c'est-à-dire des sorcières, des femmes qui, selon les croyances populaires, „savent envoyer les revenants":

„Il y a dans notre village (à Runc) deux femmes: Marina la femme de Cioranu et Marina la femme de David Popescu, qui vont à la mare et balbutient des paroles pour envoyer des revenants; elles les envoient contre ceux à qui elles en veulent de quelque chose.

Il se trouve parfois des femmes qui viennent leur payer pour qu'elles aillent à la mare et en envoient un ou deux contre quelqu'un qu'elles détestent. Ça m'étonne vraiment qu'elles n'en aient pas peur" (33).

Voyons maintenant comment apparaissent les actions des revenants dans les croyances populaires, dans quels domaines et sous quelle forme elles se produisent. Leur rayon d'action est très grand; on constate que la plupart des calamités, telles que les épidémies (surtout la dysenterie chez les enfants), les incendies de maisons ou de fenils, la sécheresse, voire les pluies abondantes, accompagnées d'inondations, sont le résultat de l'action néfaste des revenants.

La plus redoutable semble être, par sa fréquence, l'„épidémie chez les enfants" ou le „mal d'estomac".

„Si dans un village beaucoup d'enfants meurent, c'est qu'il y a un revenant dans les parages.

Les revenants hantent les enfants; ils les tourmentent à mort; il y a des femmes négligentes, à cause desquelles des maux arrivent, et les pauvres petits n'ont plus aucune chance de guérir.

Il ne faut pas que l'enfant pleure pendant la nuit, sinon le revenant l'entend, vient et le mange en lui suçant son sang. Aussi doit-on veiller pendant la nuit de peur que l'enfant ne pleure. Et si l'enfant sursaute dans son sommeil, c'est un signe que le revenant s'approche de lui; alors il faut dire: Mon Dieu, aide-nous et garde l'enfant contre tout mal".

„Lorsque le mort se transforme en revenant, il s'en prend d'abord aux enfants, et les petits meurent de la dysenterie" (2).

On raconte des histoires de revenants à propos d'incendies; plus le malheur est grand, plus la volonté de l'homme est abolie. Il arrive parfois que cette volonté intervient indirectement, par l'intermédiaire d'une sorcière. On rapporte un cas où l'intervention de la sorcière s'est transformée en une farce du destin, car le mal est retombé sur elle:

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

„Marina, la femme de Popescu – celle qui va à la mare et sait appeler les revenants –, voulut une fois envoyer les revenants mettre le feu à la maison d'un homme de chez nous, qu'elle soupçonnait d'avoir mis le feu à son fenil à elle. Mais ses soupçons furent, paraît-il, infondés, car, un jour, c'est sa maison à elle qui prit feu et brûla, et la femme enrageait de dépit" (33).

L'obsession de cette représentation est si forte que des situations graves peuvent apparaître, totalement anormales, mais qui, pour la mentalité générale et la logique interne de cette mentalité, sont d'un naturel surprenant. Il s'agit d'un cas de la commune de Răchiți: on raconte et on croit qu'une femme a vécu avec son mari après la mort de celui-ci:

„Il y avait une femme à Răchiți que son mari mort visitait; il venait de nuit et frappait à la porte; il fallait bien lui ouvrir, mais il pouvait entrer même si la porte était fermée. La femme ne savait plus que faire; et lui, il lui disait de ne dire à personne qu'il lui rendait visite, sinon il la tuerait.

Mais la femme raconta tout au gens du village, et ceux-ci lui dirent de prendre une botte du revenant pendant qu'il dormirait; ce qu'elle fit. Lorsque les coqs chantèrent, il dut s'en aller, et il s'en alla sans sa botte. Le lendemain, la femme montra la botte aux gens du village – c'était bien l'une des bottes dont son mari était chaussé au moment de son enterrement – et ils dirent qu'ils n'avaient pas cru à ce qu'elle leur avait raconté, mais que, maintenant, ils voyaient que c'était bien vrai" (48).

Si la présence des revenants dans le système de croyances populaires est reconnue, de même que leur rôle néfaste, destructif dans la vie des gens, il est normal de s'attendre à une forte réaction, à toute une série d'actes visant à annuler le mal que pourraient produire ces représentations collectives.

Examinons d'abord la façon dont se fait le dépistage de ces cas. À part certaines appréciations sur ceux qui pourraient être des revenants „héréditaires", à part les simples soupçons issus de tel ou tel courant d'opinion, pour identifier les revenants on a recours à des moyens spécifiques, autant d'instruments qui s'intègrent parfaitement dans le système des coutumes et des croyances.

Si, dans la vie d'une collectivité, apparaît un phénomène plus ou moins suspect, on se rend au cimetière pour essayer de voir lequel des morts les plus récents a pu se transformer en revenant. Le moyen le plus habituel – et le plus facile – est de mettre sur la croix du suspect une petite quantité de miel et de farine; si, le lendemain matin, le miel et la farine ont disparu, c'est qu'on a affaire à un revenant:

„Pour voir si un mort s'est transformé en revenant, on met sur sa croix, de nuit, du miel et de la farine. Si, le matin, on constate que la croix a été léchée, on demande au prêtre la permission de déterrer le mort et de le brûler" (35).

Si le mal persiste, on a recours, pour dépister le revenant, à un autre moyen, considéré comme beaucoup plus sûr; à l'opération – plus difficile, plus spectaculaire, mais aussi plus sinistre – participent les jeunes hommes du village et un étalon noir:

„Pour apprendre lequel des morts s'est transformé en revenant, les jeunes hommes du village – dont l'un monte un étalon complètement noir – vont au cimetière; le cavalier fait sauter l'étalon par-dessus les fosses récentes; si l'étalon refuse de sauter et renâcle, c'est que le mort s'est fait revenant" (50).

Afin que le mort ne se transforme pas en revenant, on exécute toute une série d'actes rituels susceptibles d'écarter une pareille éventualité. Nous avons déjà décrit quelques-uns de ces actes lorsque nous avons parlé de ce qui se passe avant la mise en bière. L'un des plus importants, et des plus fréquemment utilisés dans les rituels magiques, consiste à frotter d'ail le corps du défunt:

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

„L'ail est une très bonne plante; on en met au mort, afin qu'il ne se fasse pas... (revenant) et que le diable n'entre pas dans son corps; on frotte d'ail la plante des pieds du mort après qu'on l'a lavé" (40).

C'est dans le même but préventif que l'on utilise la ronce; on en met au chevet ou à côté du mort, à la hauteur de la tête. On croit que la ronce est efficace soit pour empêcher un mort de se transformer en revenant, soit, s'il s'est quand même transformé, pour annuler ses actions néfastes:

„Au chevet du mort on met de la ronce fleurie; c'est, dit-on, pour qu'il ne se fasse pas revenant; s'il se fait revenant, il retournera au cercueil, avalera la ronce et le monde sera débarrassé de lui."

Au moment de la toilette du mort, on accomplit une autre coutume dans le même but, à savoir pour empêcher le défunt de se transformer en revenant: quelqu'un, d'habitude un homme, enfonce dans la poitrine du cadavre, à l'endroit du cœur, un objet pointu – le plus souvent, une longue aiguille de fer:

„Si l'on craint que le mort ne se fasse revenant, on enfonce dans sa poitrine (dans son cœur) une aiguille ou un objet pointu; on dit que c'est plus sûr de procéder ainsi" (35).

Comme cette coutume est plus difficile à accomplir, car plus dure, on y a recours moins souvent; elle n'a pas pour autant disparu jusqu'à aujourd'hui (juillet 1931). Une indication très précieuse est celle que le cœur joue un rôle essentiel dans cette transformation, car „la malin" se glisse dans le cœur du mort. Nous reviendrons là-dessus lorsque nous parlerons des moyens utilisés contre les revenants.

Voici maintenant, en guise de conclusion à ce chapitre, les moyens auxquels on a recours lorsque les actions des revenants nuisent à la santé des humains ou du bétail et des volailles.

Comme d'habitude, une présence néfaste appelle une défense sur mesure; en cas d'épidémie, on pratique toute une série de coutumes du domaine de la magie médicale.

Le plus souvent, en cas de maladie, on fumige les malades en faisant brûler des copeaux de la croix du mort soupçonné de s'être transformé en revenant. Les gens se rendent au cimetière et prennent des copeaux de la croix, qu'ils utilisent pour guérir les malades.

Dans d'autres cas du même genre on utilise comme remède l'orme. On l'utilise de deux façons: soit on prend un rameau d'orme que l'on accroche à la fenêtre, soit on en fait une décoction que l'on fait avaler au malade, mêlée d'eau-de-vie et d'ail:

„Le rameau d'orme est bon pour les volailles et pour les enfants, s'ils sont malades ou s'ils pleurent pendant la nuit; il est bon aussi contre les revenants. Le rameau d'orme est un remède; elle guérit sur-le-champ et le malin est chassé à jamais. Parfois, on en fait une décoction que l'on fait avaler aux malades, mêlée d'eau-de-vie et d'ail; ils sont sur-le-champ guéris" (31).

Si le mal frappe l'ensemble de l'habitation, c'est-à-dire les humains, le bétail et les volailles, au point qu'ils tombent malades et meurent, on dessine sur les portes une croix, au mazout; selon les croyances populaires, cette croix a la vertu de chasser l'esprit malin qui s'est glissé dans l'habitation et de faire que la situation revienne à la normale. Une fois que l'épidémie est passée, on efface les croix en les recouvrant d'une couche de chaux:

„Si le bétail commence à mourir et si, de surcroît, les gens tombent malades, on croit que c'est à cause d'un revenant et on dessine une croix au mazout sur la porte principale; on le fait pour maîtriser le malin. La croix contre les revenants est plutôt déshonorante, mais elle est bien nécessaire, car il n'y a pas d'autre moyen de chasser la maladie..." (25, 36).

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Un autre moyen, complémentaire, de chasser les revenants et de réparer les dégâts consiste à frotter de suc d'ail les gonds des portes et des fenêtres; parfois, on y mêle un peu d'eau-de-vie, comme pour le traitement des malades.

„On frotte de suc d'ail les gonds des portes et des fenêtres; cela empêche les revenants de s'approcher de la maison, et les gens et le bétail guérissent."

Si la situation est plus grave – en cas d'épidémies, d'incendies, d'inondations, à savoir si l'état général de la collectivité est menacé –, on part à la recherche du revenant et on le détruit par le feu.

Voyons maintenant quels sont les moyens de guérir les malades. Une fois que le mort suspect de s'être transformé en revenant a été déterré, on le transporte à plusieurs, loin du village, à la lisière d'un bois; on l'asperge de pétrole et on le brûle:

„Les revenants doivent être brûlés, afin qu'il n'en reste aucune trace, afin qu'ils se calment, qu'ils périssent et qu'ils ne soient plus des revenants" (2).

Mais il y a plus: avant de brûler le revenant, on lui arrache le cœur, que l'on fait bouillir dans du vin, après quoi on oint ou on asperge de ce liquide les malades; il y eut des cas où les malades burent de cette décoction. Il arrive parfois que la marmite où l'on a fait bouillir le cœur éclate „à cause de la méchanceté du revenant"; dans ce cas, on enterre le cœur de nouveau. On procède de la même façon si, jeté au feu, le cœur du revenant ne brûle pas.

„S'il est évident que tel mort s'est transformé en revenant, les gens du village le sortent de la tombe et le font brûler; ils lui sortent le cœur et le font bouillir dans du vin, dans une marmite. Si la marmite éclate, on enterre de nouveau le cœur.

Cette décoction, ceux qui ont été atteints par les revenants s'en oignent ou s'en aspergent; parfois, ils en boivent. C'est ainsi qu'ils chassent le revenant et qu'ils échappent à la mort" (48).

„On arrache le cœur des revenants et on le fait brûler séparément. On dit que, parfois, il ne brûle pas, et qu'il faut alors l'enterrer de nouveau" (3).

Dans des régions plus éloignées des villages où nous avons mené notre enquête, cette affirmation est contredite. Le cœur du revenant est arraché séparément, près d'une croix votive; on le réduit en cendres dont on fait une potion curative[9]. L'élément chrétien (la croix votive) et la réduction en cendres du cœur atténuent la dureté de l'action telle qu'elle apparaît dans les villages que nous avons examinés dans le Gorj du Nord.

La représentation collective du revenant et de ses actions néfastes est une représentation sinistre dominante, liée à celle de la mort en général et du sort de l'âme après la mort.

Après ces cas dramatiques, essayons de présenter les croyances et les pratiques usuelles, destinées à clore le cycle de la mort, d'abord pour le défunt, ensuite pour les survivants.

19. Quarante jours après la mort, on accomplit le premier grand festin funéraire *(parastas)*. Les proches parents du défunt vont à l'église avec des petits pains, des cierges et un gâteau de blé et de noix *(colivă)*. On place le tout sur une table au milieu de l'église et le prêtre officie une messe.

Après la messe, on distribue les petits pains et des cierges allumés. On en donne d'abord au prêtre et au chantre, ensuite à toute l'assistance qui a participé et a „prié pour le repos de l'âme du défunt".

On va ensuite à la maison du défunt, où l'on offre un grand repas *(pomană)*, moins riche que celui que l'on aura offert le jour de l'enterrement, mais très semblable par les coutumes et par la composition sociale. Comme dans le premier cas, on dispose sur la table plusieurs assiettes avec des aliments et un gâteau de blé. On remarque aussi le „bâton" orné de pommes, de tresses et de fleurs. Le prêtre donne de nouveau l'absoute *(molitvă)*, pendant que l'assistance prie et se signe:

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

„Après la commémoration *(parastas)* à l'église, le prêtre va à la maison du défunt et officie l'absoute au-dessus des aliments et des gens, lesquels s'agenouillent et prient. On fait aussi, à la mémoire du défunt, un bâton que l'on donne.

C'est un jour important; il apporte un grand soulagement."

Le prêtre, le chantre et ceux qu'on a invités au repas funéraire s'assoient à table selon une ordonnance connue et respectée tacitement, comme la première fois. La conversation tourne autour des qualités du défunt, du chagrin de la famille et de certaines coutumes liées à l'enterrement. Au cours d'un repas de ce genre, on disait:

Préparation du repas funéraire (Runcu, 1930)
Photo: Iosif Berman

„La coutume est sacrée et personne ne saurait la troubler, car ceux qui l'ont fixée savait bien ce qu'ils faisaient; c'est la loi que nous tenons de nos ancêtres. Voyez-vous, on ne peut pas la bâcler, surtout si le mort était vieux – c'est bien plus difficile, car il aura eu beaucoup de péchés, peut-être non pardonnés. L'homme raisonnable procède selon la coutume, et non selon son bon gré."

Ce repas funéraire marque aussi un moment important dans la vie des survivants; nous en parlerons dans le paragraphe suivant. Les gens entrent dans une nouvelle étape de leur existence, après avoir été effleurés par l'aile de la mort, qui leur a ravi un parent:

„Ils ont donné un repas funéraire pour en finir avec les soins au mort; désormais, les gens sont libres et le mort leur permet de ne plus avoir de chagrin; car ils auront accompli leur devoir envers lui comme il faut, c'est-à-dire ils ont donné des repas en sa mémoire, selon la coutume" (11).

20. Après le repas funéraire, les gens rentrent chez eux, alors que des parents restent encore pour aider à la famille de faire le ménage et de remettre de l'ordre dans la maison et dans l'habitation.

A l'enterrement de Constantin Sârbu de Runcu – Gorj, nous avons enregistré une coutume qui apparaît avec certaines variations; il s'agit de la *libération de l'eau* (ou *des eaux)*.

Dans le cas observé, la mère du jeune homme mort est allée à la rivière avec une cruche qu'elle a remplie d'eau fraîche. Elle s'est ensuite rendue dans plusieurs maisons du voisinage, elle a appelé les maîtres et leur a dit: „veuillez prendre de cette eau courante, à la mémoire de notre Constantin"; elle à vidée la cruche à plusieurs reprises dans les tasses, les pots ou les seaux des voisins.

Finalement, la femme est de nouveau allée au bord de la rivière, elle a déplié sur le sol une serviette blanche et a versé dessus quarante tasses d'eau „pour les quarante jours passées". Dans une citrouille évidée, elle a mis une gimblette *(colăcel)*, quelques noix, et elle a collé quatre chandelles, disposées en croix, sur le rebord de la citrouille; ensuite, elle a laissé flotter la citrouille sur l'eau de la rivière:

„Voilà: je libère une source d'eau pour le repos de l'âme de Costăin" (39).

Par l'enquête, nous avons obtenu une autre version de la „libération des eaux". Il s'agit d'une coutume généralisée, liée au culte rendu aux morts et qui s'accomplit le premier samedi après Pâques. Un parent du défunt, d'habitude une jeune fille, va à la rivière et porte de l'eau

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

aux maisons du voisinage – jusqu'à quatre-vingts cruches; on le fait pour le repos des âmes des morts de la famille. Parfois, mais assez rarement, on pratique le rite de la citrouille; l'important, c'est de donner de l'eau fraîche – prise d'habitude dans une rivière – pour le repos des âmes des décédés.

21. La commémoration du quarantième jour et le repas sont des actions rituelles qui mettent un terme à la période pendant laquelle la mort a été présente, et permettent à l'âme de se fixer, de trouver une stabilité dans un autre monde et dans un autre ordre, de nature spirituelle.

Mais le quarantième jour est aussi un moment crucial pour les survivants: quelque chose prend fin et quelque chose de nouveau commence. Avec l'acte de la mort, les gens ont été dominés par cette idée, ou plutôt par la présence réelle de la mort; elle agit sur tout les participants et sur tous les objets – instruments rituels ou simples ustensiles domestiques. On a recours à divers actes rituels pour les délivrer de ce relent de mort, pour les purifier et les normaliser.

Les personnes les plus sujettes à cet état provoqué par la présence de la mort sont, naturellement, les membres de la famille ou les proches parents du défunt; on aura donc recours à toute une série d'actes destinés à les en délivrer. Leur purification et leur réinsertion sociale ont lieu toujours au quarantième jour, une fois que la situation du mort s'est réglée. Les survivants entrent donc, eux aussi, dans une étape de vie nouvelle, normale et stable.

Le premier acte est, dans cet ordre d'idées, le renoncement au deuil, ce qui se présente concrètement, comme nous l'avons déjà montré, sous une grande diversité de formes, selon le degré de parenté, l'âge ou le sexe. C'est en fonction de ces données, qui fixent le type et la durée du deuil, que l'on renonce au deuil.

Renoncer au deuil c'est, en réalité, renoncer à la mort, phénomène qui se produit moins souvent au niveau de la conscience et que nous commenterons dans la seconde partie de cet ouvrage. Le matériau d'enquête vise plutôt les pratiques et la situation des survivants par rapport à la collectivité.

„Six semaines après la mort, on donne un grand repas funéraire, pour en finir avec les soins au mort en attendant qu'il se fixe, car désormais, les gens sont libres et le mort leur permet d'oublier leur chagrin; c'est parce qu'ils auront fait leur devoir envers lui comme il se doit" (11).

Après la commémoration du quarantième jour[10], les gens renoncent au deuil et s'habillent de vêtements propres, parfois neufs; changer de vêtements est, dans ce contexte, se purifier, marquer le passage à un nouvel état.

„Après la commémoration du quarantième jour, les gens renoncent à leurs vêtements de deuil; ils en mettent d'autres, propres, et désormais il leur est permis de chanter, de danser et de se divertir" (11).

Une coutume plus rare, mais encore présente au moment du renoncement au deuil, consiste à aller à l'église pour se faire „délier"; elle est pratiquée surtout par les femmes qui veulent se purifier avant de réintégrer la vie communautaire: „mieux vaut se faire délier par le prêtre", avouent-elles. Il s'agit de confirmer, devant l'ordre spirituel, qu'on a renoncé au deuil. Désormais, ces femmes se manifestent comme si elles entraient dans une vie nouvelle.

Mais on doit aussi confirmer publiquement qu'on a renoncé au deuil; ceci se produit par la participation de ceux qui auront porté le deuil à la danse du dimanche. Dans le village de Runc, la coutume veut que ces derniers payent une danse – une ronde à laquelle ils prennent part; ils mettent sur le sol, au centre de la ronde, un mouchoir ou une serviette blancs; la ronde décrit trois tours et ils marchent sur le mouchoir. Le mouchoir est finalement donné en mémoire du mort, et on tient compte, dans la mesure du possible, du sexe et de l'âge de celui-ci:

„Cela signifie que le deuil a pris fin et que les gens sont libres de se divertir" (11).

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

C'est dans le même sens que va le témoignage d'une jeune fille; avant de renoncer au deuil, elle brode un mouchoir qu'elle donne à un jeune homme au moment où celui-ci rentre dans la ronde: le jeune homme danse avec la jeune fille trois fois autour du mouchoir:

„Ça fait un an que je n'ai pas dansé, depuis la mort de mon père; maintenant, j'ai hâte de finir la broderie du mouchoir, car je veux aller dimanche à la ronde. C'est la coutume de chez nous: avant de danser, si on n'a pas dansé depuis longtemps, on doit donner un mouchoir à un jeune homme, à son cavalier" (4).

Le plus souvent, c'est le chef du groupe de jeunes hommes, ou bien quelque proche parent, qui reçoit ce don. C'est ainsi que l'on confirme devant la communauté qu'on a renoncé au deuil.

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Deuxième partie

Représentation de la mort et actes ordonnateurs

1. La mort en tant que phénomène de déséquilibre. – 2. La séparation d'avec la mort. – 3. La nature de la mort et son caractère contagieux. – 4. Le rétablissement de l'ordre spirituel et social.

1. Comme nous l'avons vu dans la reconstitution, la mort et la cérémonie de l'enterrement sont exprimés dans un corpus organisé de pratiques concernant aussi bien le défunt que les survivants. Ce que l'on exécute, ce sont des faits regroupés en séries catégorielles ayant des formes et des significations propres.

Les premiers portent sur la dépouille, les soins qu'on lui donne afin qu'elle puisse résister à toute situation imprévue. Les soins sont ceux qu'on donne à un homme vivant, et non pas à des restes de ce qu'il avait été autrefois. Mais l'essentiel, c'est que le défunt soit protégé contre la présence de certains esprits malfaisants. Quelque chose de nouveau est intervenu, quelque chose a changé en profondeur, par l'acte de la mort, mais pendant la première période de ce passage vers un autre état, son corps reste à lui, lui appartient en propre.

L'attitude envers la dépouille ne se définit et ne devient accessible à la compréhension que lorsqu'on prend en considération les soins qu'on donne à l'âme qui, dans la première période, n'a pas un statut bien défini, quand elle erre aux environs de la maison, comme si elle ne s'était pas définitivement séparée de sa première demeure qui est le corps; il y a même la croyance que l'âme souffrirait pendant cette phase d'instabilité – c'est pourquoi on met à l'angle de la maison une toile blanche pour son repos – dans ce sens que, bien qu'elle ait quitté le corps, elle n'a pas encore pénétré dans le monde des esprits.

Jusqu'à ce que toutes les formes et tous les actes rituels se soient consommés, jusqu'à ce que l'âme ait trouvé sa place dans un autre ordre, elle se trouve dans une position d'équilibre fragile entre les deux mondes, position qui l'a fait apparaître quelquefois comme une présence floue et même malfaisante. L'âme qui erre dans ce monde ici-bas est présente dans la vie des gens parmi lesquels elle a vécu et dans les endroits qu'elle a fréquentés; elle a de véritables traits de caractère et la force de pénétrer partout, ce que les vivants craignent et contre quoi ils prennent certaines mesures. D'où non seulement la toile blanche mais aussi une série d'offrandes et de repas funéraires pendant quarante jours, tant que dure son instabilité.

Mais la plupart des pratiques liées aux soins de l'âme se font en vue de son voyage vers l'au-delà que les croyances populaires présentent de telle manière qu'on pourrait le qualifier d'humain; le défunt n'a pas encore abandonné pour de bon sa condition humaine, il a toujours des besoins humains et se conduit en tant que tel.

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Par la mise dans le cercueil *(tron)* on donne apparemment des soins à la dépouille, mais en réalité c'est une tentative de créer de bonnes conditions pour l'âme, qui doit bien passer toutes les épreuves auxquelles elle est soumise dans l'autre monde. Les affaires personnelles, les pièces de monnaie, les services divins, tout cela est censé créer une condition humaine extra-terrestre.

Le fait que la vie ne finit pas une fois la mort venue et qu'elle continue sous une autre forme est prouvé aussi par une série de lamentations présentées dans la reconstitution, quand le défunt est invité par les parents proches de s'en aller sans peur car là-bas il rencontrera tous ceux qui ont déjà quitté ce bas monde; une mère veuve envoie son fils décédé chez son père et la grand-mère prie son fils de prendre soin de son petit-fils. Toutes les femmes qui le pleurent en appellent aux morts de la famille et de la lignée en les priant de le guider et de l'aider. Nous pouvons parler ici d'„une société des esprits" qui cohabitent dans l'autre monde; c'est une reconstruction du monde d'ici-bas.

Avec la procession de l'enterrement et la mise en terre, dernière demeure, cette fois définitive du mort, prend fin un ordre qui en faisait un homme parmi les autres ou plus exactement un homme qui n'avait pas encore rompu les liens avec ceux qui restent sur terre, donc qui n'avait pas totalement disparu. Ce n'est qu'après quarante jours qu'il trouvera son repos et que son âme sera rangée dans un autre ordre de l'existence. Elle participe dorénavant à une autre vie, mais non moins réelle que celle qu'elle a vécue sur la terre. Toutes les pratiques accomplies jusqu'ici ont visé la transformation fondamentale de la condition de l'homme (du défunt) pour qu'il soit apte à vivre dans la nouvelle condition et pour que son passage et son installation se fassent sans accident.

Mais après l'enterrement, les événements ne se déroulent pas toujours de la même manière, tel que l'imposeraient tous les actes accomplis en bonne et due forme. Il arrive parfois que des perturbations se produisent dans la chaîne causale de l'explication, dans l'ordre spirituel et social de la communauté du village par la présence réelle et active de certaines forces qui ne sont rien d'autre que des représentations collectives qui relèvent du système de croyances lié au phénomène de la mort. Une telle représentation est celle des revenants, représentation qui jadis dominait en grande mesure la vie des villages de la zone étudiée par nous et les activités de l'homme.

Par rapport aux catégories de faits qu'impliquent la mort et l'enterrement, la représentation des revenants trouve sa place parmi celles qui concernent la condition de l'homme après la mort, à savoir à ce qu'on peut nommer l'accès de l'âme au monde des morts. Les revenants sont une excrescence par rapport à la règle du rangement dans l'autre monde et une perturbation de l'ordre spirituel normal, ce qui entraîne un vaste champ d'expériences et tout un système de pratiques qui relèvent sûrement de la magie.

En ce qui concerne l'assise définitive de l'âme, le système de croyances de la zone ethnographique dont font partie les villages étudiés présente une position hésitante, voire contradictoire. Selon certains informateurs, cette assise se décide quarante jours après la mort, quand la situation du défunt est définitivement fixée en fonction de sa conscience et de son comportement dans la vie: le paradis ou l'enfer. Selon certains autres, rien n'est définitif avant le jugement dernier, quand sera ouvert le procès du monde de l'homme et l'on décidera pour de bon. L'argument de base des premiers, qui sont les plus nombreux, est l'acte biblique de l'Ascension à quarante jours, date depuis laquelle l'acte de la mort d'un homme n'a plus de portée sur les autres.

Il faut préciser que l'acte de la mort a des effets non seulement sur celui qui est parti mais aussi sur les survivants. La présence de la mort entraîne pour la famille et pour leurs parents une série de mesures qui, ensemble, constituent ce qu'on appelle le deuil. Plusieurs croyances relevant de la représentation de la mort interviennent à ce moment, mais aussi certaines pratiques qui visent aussi bien l'ordre spirituel que l'ordre social.

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Le deuil s'exprime par un système de signes – tels que nous les avons décrits dans la reconstitution – des signes extérieurs qui correspondent à certaines attitudes intérieures de l'homme et des formes obligatoires face à la collectivité. Mais il faut dire que le deuil ne consiste pas seulement dans ces signes et formes extérieurs, car il implique également tout un jeu de comportements envers soi même et envers la collectivité. Frôlés par la présence de la mort, les gens ne peuvent plus mener une vie ordinaire; affecté par cette contagion, leur état nécessite des actes positifs et négatifs (certains interdits) concernant les vêtements, l'alimentation, les relations sexuelles et sociales, tout le style de vie, comme nous l'avons vu dans la première partie de l'étude. La qualité et la durée du deuil sont fonction de plusieurs données: degré de parenté, sexe, âge, etc.

2. Quand la cérémonie d'enterrement proprement-dite – au-dessus de laquelle flotte continuellement le mystère de la mort, la pénétrant dans tous ses éléments, s'emparant même de ceux qui prennent contact de plus près avec le défunt, soit en tant qu'agents de quelques coutumes-actes rituels, soit en tant qu'assistant à l'enterrement –, quand cette cérémonie s'achève, se fait jour toute une série d'actes spéciaux destinés à dégager le monde et les choses de sous l'emprise de la mort et à les ramener à l'état normal.

Tous ces actes rituels que nous avons décrits dans la dernière partie de la reconstitution, grâce au but commun vers lequel ils convergent, nous permettent de les regrouper sous le nom de „séparation d'avec la mort".

Sauf ceux qui sont liés de plus près au défunt (père et mère, frères et soeurs, qui portent le deuil plus longtemps), les autres, „des parents plus éloignés", jettent le deuil dans la tombe et les musiciens *(lăutarii)* jettent les cordes sur lesquelles ils ont joué pour le défunt, et ceux qui ont creusé la tombe jettent la mesure (le bâton) du mort, la bêche et tout autre objet utilisé pour ce travail.

On fait grande attention à ce que tout ce qui appartenait au défunt, en tant qu'objet ou produit de son travail, et qui reste avec lui sous l'emprise de la mort, continue à lui appartenir et à partager son sort. Les objets qui ont été en contact avec le défunt sont éliminés de la vie en même temps que lui, les personnes qui, d'une manière ou d'une autre, ont été en contact avec celui-ci doivent „se purifier". Le premier acte et le plus courant visant ce but est de se laver les mains avec de l'eau au-dessus de la tombe; si on ne le fait pas à la tombe, il faut absolument le faire au retour à la maison.

Plus encore: même la demeure et les objets ménagers à long usage sont soumis à des actes de purification, soit en les aspergeant d'eau bénite, soit en mettant par ci, par là des bouquets d'absinthe ou de basilic[11]. On croit que, de cette manière, tout ce qui a été souillé par la présence de la mort est éliminé.

„On ne peut pas habiter la maison où vivait le défunt sans la soigner au risque d'y habiter toujours craintivement."(14)

3. À la base de tous ces actes se trouve une représentation de la mort d'un certain type et d'une certaine nature; il s'agit d'un regard et d'une interprétation de la réalité tout à fait spéciaux et qu'on peut lier à une mentalité magique.

Pour que la mort puisse s'infiltrer dans les objets et dénaturer la qualité de l'homme, en devenant de la sorte un facteur dangereux, il faut l'envisager dès le début comme un phénomène à la fois mystérieux et nécessaire; mystérieux parce que personne ne peut la surprendre en tant que réalité matérielle et nécessaire parce que la volonté humaine n'y peut rien.

Le premier trait de la mort dans la représentation étudiée est celui d'être une sorte de substance spirituelle, une réalité immatérielle et pourtant une présence active; la mort est une sorte de fluide magique qui a un pouvoir difficile à cerner. C'est de là, de cette nature même que provient son pouvoir de pénétrer, de s'infiltrer partout. Le deuxième trait de la mort dans cette représentation est d'apparaître comme un phénomène

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

contagieux; elle contamine tout ce qu'elle touche, c'est-à-dire tout ce qui est présent et participe d'une façon ou d'une autre à l'acte de la mort.

Nous avons vu dans la reconstitution des cas généralisés, quand les gens refusaient d'aller voir le défunt parce que leurs mains risquaient d'en être engourdies et ils ne pourraient plus travailler, parce que telle femme était enceinte et l'enfant risquait de naître jaune (tel le défunt), quand la maman prenait grand soin à ne pas coucher l'enfant avant que le cortège ne fût passé, car autrement il risquait de mourir avant qu'une année ne se fût écoulée. Mais le cas le plus intéressant était celui de l'informatrice qui disait qu'elle „est entrée dans la maison" pour ne pas voir le défunt et tout ce qui lui appartenait, même pas le cortège; tout cela pour se préserver de tout contact, même du contact visuel. C'est cette représentation de la mort qui a engendré toute une série d'interdictions et un système de pratiques censées faire dépasser l'état des choses et faire avancer le petit univers du village.

4. Examinée au point de vue de ses conséquences, la mort est un phénomène qui change du tout au tout l'aspect des choses. Elle produit un déséquilibre aussi bien dans l'ordre spirituel que dans l'ordre matériel, en fin de compte même dans l'ordre social. C'est de là qu'est né l'ensemble de pratiques qui visent le défunt et les survivants. Si, selon la croyance populaire, l'homme ne peut pas vaincre la mort, il peut néanmoins la conjurer et rétablir l'ordre des choses sur un autre plan.

La mort détruit l'existence corporelle de l'individu, ce qui, dans la mentalité du paysan, n'est pas un fait divers, mais quelque chose de bien grave et qui nécessite une réparation. Dans la croyance populaire le corps n'est pas de la simple matière mais „la demeure" de l'âme; en le perdant, l'âme est privée d'une donnée existentielle essentielle qui assure à l'homme la vie d'ici-bas. L'attaque de la mort contre le corps est un acte de destruction auquel on doit remédier, et c'est ce que l'on fait par tous les actes rituels, qu'il s'agisse des soins à la dépouille ou de ceux qui visent à placer l'âme dans une autre condition.

Il en va de même si nous examinons le phénomène dans sa dimension sociale. Pour la collectivité, la mort d'un homme n'est pas un fait divers, parce qu'il ne s'agit pas seulement d'une perte matérielle qui déséquilibre l'unité sociale et les sous-unités affectées, telles la famille, les parents ou le voisinage, mais quelque chose d'essentiel, qui affecte les principes et touche les fondements mêmes de la collectivité, dans leur nature intime. L'individu et la collectivité, dans la conception du vieux village roumain, constituent une unité indestructible, des réalités qui coexistent et se font pendant, des moyens de manifestation spécifiques sur un fond unique.

Si telle est la relation qui l'anime, la collectivité ne peut rester indifférente devant la disparition de l'un de ses membres. C'est ce qui explique la large participation du village à la cérémonie d'enterrement, de même que sa présence aux actes visant la séparation d'avec la mort et la réintégration des survivants à la collectivité. (Voir, par exemple, la danse du mouchoir à la ronde de dimanche). Toutes ces pratiques visent à beaucoup plus qu'à réintégrer quelques individus; il s'agit de réordonnancer la vie sociale, de la faire guérir après l'affection contractée par l'attaque de la mort contre son intimité même.

Tout ce qui arrive à l'homme après la mort n'est qu'un long effort pour soulager et sauver celui qui est parti, de telle manière qu'on continue à réaliser, mais sur un autre plan existentiel, la vie même du mort et, en même temps, à rétablir l'ordre dans le monde des survivants.

Personnes et conditions des actes

5. Les agents officiels de l'église. – 6. Le rôle des parrains. – 7. Les parents; les jeunes hommes et les jeunes filles. – 8. La condition de l'espace. – 9. La condition du temps.

5. Comme dans tous les cas où de tels événements se produisent dans la vie du village, quand

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

il faut accomplir diverses coutumes-actes rituels, dans le cadre de la cérémonie funéraire apparaissent plusieurs personnes – spécialement investies, des vieillards qui connaissent la tradition ou des villageois qui s'imposent par leur personnalité – qui font revivre certaines formes ancestrales de la vie paysanne, en accomplissant les actes rituels.

Dans le cadre de la cérémonie funéraire, la personne investie par excellence de pouvoirs particuliers est le prêtre. Il accomplit certains actes en tant que représentant officiel de l'église et assiste à certains autres qui n'entrent pas dans ses obligations ecclésiales. Dans le village de Runcu, tout comme dans les autres villages étudiés du département du Gorj, il arrive pourtant qu'il dépasse la limite des activités imposées par le rituel officiel et qu'on l'appelle à accomplir certains actes particuliers liés aux coutumes locales, comme par exemple la bénédiction de la croix et du cercueil, la bénédiction ou au moins l'aspersion d'eau bénite du sapin orné à l'occasion des enterrements des jeunes hommes et des vierges.

Le chantre de l'église est lui aussi un agent chargé d'actes rituels: il aide le prêtre à officier et porte les chandeliers dans le cortège funéraire; en l'absence du prêtre, il n'est autorisé qu'à dire des prières – aux repas de commémoration ou lors des offrandes occasionnelles. Dans la procession funéraire il y a un seul ou plusieurs chantres, en fonction de l'aisance matérielle de la famille du disparu ou du prestige dont il a joui dans le village. Quand on en veut plusieurs, on les appelle spécialement, avec l'accord du prêtre.

À l'enterrement de Constantin Sârbu, enterrement de jeune homme, ont participé le curé du village et deux chantres; en récompense des services apportés, ils ont reçu de l'argent, des serviettes et des gimblettes.

6. Comme dans tous les villages roumains, au moment où le cycle de la vie de l'homme est bouclé, l'une des personnes qui participe activement à la procession est le parrain (la marraine); c'est toujours un agent important des actes qui rendent possibles le passage et le changement qualitatif de la condition du disparu.

À Runcu et dans les autres villages du voisinage, les parrains – mais lors des enterrements plutôt la marraine – accomplissent des actes qui concernent le côté spirituel, à savoir ceux qui ouvrent au défunt les voies vers l'au-delà et vers le repos de l'âme. Jusqu'à naguère, c'était la marraine qui mettait dans la main du défunt le cierge allumé „pour qu'il marche avec de la lumière vers l'au-delà" et prenait soin du chiffon blanc du sommet de la croix. Au décès des enfants en bas âge, la marraine a d'habitude encore plus de charges; „parce que c'est elle qui les a baptisés", dit un témoin.

Au cas où le défunt est un jeune homme ou une vierge et on lui fait un sapin, les parrains ont l'obligation, conformément à l'usage, d'apporter un long voile en tissu de soie grège pour l'orner. Ce sont toujours eux qui paient les musiciens qui jouent quand on va au cimetière „ce qui signifie qu'ils connaissent leur devoir, car il/elle est mort(e) sans qu'ils aient été leurs témoins à la noce" (12).

En plus de ces actes de nature spirituelle, les parrains ont une contribution matérielle. Ils contribuent à la confection du „bâton" et aux cadeaux (offrandes), telles les terrines et les cierges de l'absoute. Il y a des cas où, les filleuls étant plutôt pauvres, les parrains les aident à satisfaire aux usages traditionnels de l'enterrement.

7. Dans la première partie de l'étude nous avons décrit en détail toute une série d'actes rituels, qu'il s'agisse des soins apportés à la dépouille, de la mise en bière, du sapin ou des repas funéraires de commémoration *(pomeni)*, qui ont été accomplis par diverses personnes, plutôt par des femmes. Un fait digne à signaler, c'est que les exécuteurs sont le plus souvent des parents plus éloignés, voire des voisins; il est plutôt rare que ce soit un parent proche, comme lors de l'enterrement du jeune homme de Runcu, où la grand-mère du défunt a été très active dans l'accomplissement des coutumes. On

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

croit qu'il n'est pas souhaitable que les parents proches – la maisonnée, comme on dit – aident à l'enterrement, qu'il n'est pas convenable qu'ils servent à table: ils ne doivent rien porter dans le cortège, ni pots de vin, ni gimblettes, ni gâteau du défunt ou autres objets nécessaires pour l'enterrement; les parents proches „doivent pleurer, faire connaître leur douleur". Tout le nécessaire est accompli d'habitude par les parents éloignés et par les voisins; non seulement les actes sans importance mais aussi les actes rituels pour satisfaire aux usages et assurer une bonne condition au défunt.

Ce fait est confirmé par un autre. Les chants funèbres peuvent être considérés eux aussi des pratiques à caractère et à sens rituel. Dans leur exécution la première place revient aux parents proches – le premier jour presque exclusivement; ce n'est que le second jour qu'arrivent les parents plus éloignés et vers la fin quelques voisins ou tout simplement des gens du village. Il y a ici des différences: les premiers – les gens de la maison – pleurent le défunt tandis que pour tous les autres c'est plutôt une occasion d'évoquer et de pleurer les parents disparus depuis plus longtemps; il se produit une sorte de réactualisation de certaines pertes qui ne se trouvaient plus dans le stade premier de rupture et de déséquilibre.

Les jeunes hommes et les jeunes filles du village se retrouvent eux aussi parmi les personnes chargées d'exécuter certains actes significatifs. Deux jeunes hommes ou plusieurs, d'habitude des parents du défunt, vont dans la forêt, choisissent et apportent le sapin, comme nous l'avons précisé dans la première partie de l'étude. Ce sont toujours eux qui portent sur leurs épaules le sapin jusqu'au cimetière et ils l'enfoncent dans la terre au chevet de la tombe; on leur offre des serviettes et des cierges. Les jeunes filles accueillent le sapin au bout du village et s'attachent à l'orner.

C'est toujours parmi les jeunes hommes que l'on choisit ceux qui iront la nuit dans le cimetière avec l'étalon noir pour découvrir le défunt qui est devenu revenant et qui rend la vie de la collectivité villageoise tout à fait misérable, voir sinistre; ce sont des représentations et des événements dont nous avons parlé dans la reconstitution.

À l'enterrement, des jeunes gens non mariés, hommes ou filles, au choix, peuvent jouer un rôle important en tant qu'agents actifs dans l'accomplissement des actes, formes d'expression des coutumes; ils fonctionnent ès leurs qualités de „célibataires" dans l'unité spirituelle et sociale du village. Dans les villages de Runcu, de Dobrița et d'Arcani, le groupe de jeunes hommes ne constituait pas de corps bien organisé et pourtant, au moment de la mort de Constantin Sârbu, leur présence et leur rôle ont été importants. Ce rôle est encore plus important si le défunt est un jeune homme à la fleur de l'âge qui, au moment de la mort, faisait déjà partie d'une organisation des jeunes.

8. Le décès et l'enterrement sont des phénomènes complexes, hors le commun, qui peuvent stimuler des manifestations à caractère particulier: magico-religieuses, esthétiques, économiques et sociales. Les actes rituels sont conditionnés dans leur exécution par des facteurs tels l'espace et le temps, et leur accomplissement implique l'utilisation de certains objets, qui deviennent de ce fait des instruments d'exécution.

Essayons d'en présenter les conditions.

Les rituels liés à la mort et à l'enterrement, riches et variés à souhait, respectent un certain ordonnancement qui met en valeur toutes les parties et les données impliquées. Il convient de préciser que chacun d'entre eux, plus ou moins important de par la place qu'il occupe dans l'économie de l'événement, exprime un contenu d'idées et de sentiments, un état d'esprit saisi en tout premier lieu par un certain espace riche d'un certain coloris. La manière dont on construit la cérémonie et chaque acte accompli empruntent quelque chose aux caractéristiques d'un espace déterminé; les actes ne sont vraiment significatifs qu'en accord avec l'endroit où ils sont accomplis.

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Sur le grand trajet du déroulement de la cérémonie on peut déterminer trois endroits: la maison, le chemin et la tombe; c'est tout au long de cette ligne de développement que s'accomplissent tous les actes, parfois menus mais toujours significatifs: mise de la dépouille dans la grande chambre (réservée d'habitude aux invités), l'eau du bain du mort versée sous le lit, le chant de l'aube le visage tourné vers l'Est, le placement du sapin près de la porte, le passage de la poule par dessous le cercueil, sur le seuil de la maison, les arrêts aux carrefours, l'aspersion de la tombe avec du vin sont autant d'endroits ou directions spatiales où ces actes sont accomplis.

À propos de la maison, on accorde une grande importance au franchissement du seuil, quand le mort quitte la maison; le seuil est ce que l'on appelle un espace limite, qui joue également lors des noces. Lors d'un enterrement, en dehors du passage de la poule par dessous le cercueil, il y a d'autres actes à accomplir, tels que: renverser les chaises (ou la table) sur lesquelles a été mise la dépouille, casser un pot, boire de l'eau et fermer la porte après la sortie du défunt; tous ces actes sont liés au franchissement du seuil et à la défense de l'espace de la maison contre l'emprise de la mort; il y a ici tout un système d'actes préventifs pour que „l'on détruise le mal, pour que personne ne meure plus dans la maison".

Quant au chemin, les carrefours ont un rôle important; l'espace conditionne toute une série d'actes: arrêts, office funèbre, offrandes *(pomeni)* qu'on y fait. De même au cimetière où la dépouille est mise en terre la tête vers l'Ouest et les pieds vers l'Est, pour que le défunt „ait le visage tourné vers la lumière à la deuxième résurrection" (15).

Ce conditionnement spatial est déterminé par le type d'enterrement qui, concrètement, présente des différences notables en fonction de l'âge et du statut social du disparu. Il y a des différences importantes entre l'enterrement d'un d'enfant, d'un adulte et celui d'un jeune homme ou d'une vierge. La délimitation du grand espace et respectivement, de l'espace restreint, selon le groupe d'actes ou les actes détachés, se fait en fonction de l'ampleur que l'on veut donner à l'enterrement. Quand il s'agit d'enfants en bas âge les éléments et les formes se concentrent et se réduisent, alors qu'à l'enterrement d'un jeune homme tout se dilate et s'enrichit jusqu'à devenir une manifestation de grande ampleur. Seule la présence du sapin, par exemple, entraîne une série d'actes qui confèrent un autre aspect et une autre complexité au cérémonial.

Il va de soi que les faits et gestes liés à la „séparation d'avec la mort" ne font pas exception à la règle, nombre d'entre eux étant conditionnés par l'espace. Plus que jamais, à l'occasion du trépas, nous nous trouvons devant ce que nous avons appelé dans un autre ouvrage l'*espace qualitatif*. Le lieu peut être bon ou mauvais, avoir certains pouvoirs et influencer d'une manière particulière les actes à accomplir lors du trépas et de l'enterrement d'un homme.

9. La deuxième condition dans l'accomplissement des coutumes-actes rituels est celle du temps qui, lui aussi, est un facteur générateur. Voyons comment joue cette condition dans le cas du phénomène de la mort et dans le déroulement de la cérémonie funéraire dans les villages étudiés dans le Gorj du Nord.

Envisagé d'habitude comme un cadre général des phénomènes, le temps du trépas, tout comme celui de la naissance, a la particularité d'être imprévisible. L'homme ne peut que s'y plier, il n'est pas maître de ses décisions, à la différence de ce qui arrive lors de deux autres événements du cycle de la vie : le baptême et les noces. C'est pourquoi le temps est libre de toute prescription à caractère indicatif ou restrictif.

En nous cantonnant dans le même cadre général, la réalité concrète soulève un problème intéressant, à savoir le rapport existant entre le moment de la naissance et celui du trépas. Dans le village de Runcu, on croit que la date du trépas n'est pas le fait du hasard, qu'elle est plus ou moins liée à la date de naissance, qui s'impose en tant que donnée initiale, ce qui équivaut à une forme d'expression du destin:

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

„Le jour quand on meurt ressemble au jour où l'on est né; des fois, il arrive que même le temps qu'il fait soit le même, beau ou pluvieux" (44).

Il faut préciser que, pour une fois, une croyance ne fait pas l'unanimité des villageois, car celle-ci est embrassée surtout par les personnes âgées. Dans certains cas, l'idée d'accident (de hasard) existe elle aussi dans la mentalité des gens – d'où la capacité du sapin d'être „blessé" ou non, en fonction de la façon dont est décédé le jeune homme. Mais en réalité, même quand on fait état du hasard, quand on dit de quelqu'un „qu'il n'a pas vécu tous ses jours", l'idée de destin n'est pas tout à fait absente; la pensée suit une voie louvoyante, voire contradictoire, influencée par des images floues et des émotions fortes.

Si l'on passe au domaine des actes accomplis au cours de l'ensemble de rituels mis en oeuvre, le facteur temps décide de maints détails; on le considère un élément important à l'intérieur du phénomène, lié, comme dans le cas de l'espace, au type d'enterrement. Le temps où le mort reste dans la maison peut varier en fonction de l'âge ou de l'état social, mais ne permet aucun ajournement quand il s'agit de la commémoration et du repas funéraire de quarante jours. De la même façon, on peut faire varier la période pendant laquelle on porte le deuil, en fonction de l'âge (du défunt), qui est décisif, mais aussi du degré de parenté; en échange, quand il s'agit des actes qui concernent les soins qu'on donne au défunt en vue de sa vie future, il y a des jours et même des heures fixes.

Continuons l'exposé sur le terrain de quelques faits concrets, dont le contenu est bien défini. Le chant de l'aube, par exemple, on ne le chante „qu'à la pointe du jour", moment auquel il est lié par la signification même de l'acte, celle d'arrêter le temps pour pouvoir préparer le mort en vue du grand passage. Le chant du sapin a lui aussi des moments précis d'exécution; il définit et exprime la douleur d'une mort prématurée dans un contact cosmique.

Un autre détail qui exprime le respect de la condition-temps est la date de l'enterrement, rapportée aux jours de la semaine qui, dans la mentalité du paysan roumain, ont des qualités spécifiques. Le profil spirituel des jours engage seulement certains actes.

Dans le village de Runcu et ceux du voisinage, les jours de Lundi, Mercredi et Vendredi sont exclus pour l'enterrement, restriction qui, si on ne la respecte pas, peut faire retomber beaucoup de mal sur la famille du défunt:

„Nous n'enterrons pas la petite ce Lundi parce que ce n'est pas juste; on dit que c'est mal d'enterrer quelqu'un un Lundi, un Mercredi ou un Vendredi, sous peine d'avoir d'autres défunts dans la maison." (19) dit la grand-mère d'une enfant décédée à l'âge de deux ans[12], croyance confirmée par une autre femme qui participait à l'enterrement.

Le respect des étapes et des moments critiques de la cérémonie funéraire est demandé et s'impose avec beaucoup de sérieux. Le jeu de la condition du temps n'est rien d'autre en somme qu'une variable de la qualité du temps concret qui peut agir en vue de l'efficacité des pratiques liées au système de croyances qui concernent la mort et l'enterrement.

Objets rituels

10. Le cercueil *(tron)*. – 11. La croix. – 12. Le cierge et la „taille". – 13. Le „bâton". – 14. Objets de deuil. – 15. Plantes rituelles purificatrices.

10. En dehors des conditions spatio-temporelles que nous venons de détailler, la cérémonie de l'enterrement et tous les actes liés à la représentation de la mort impliquent l'utilisation de plusieurs objets à caractère rituel à l'aide desquels on obtient l'effet désiré; ce sont de véritables outils, conformément à la mentalité magico-religieuse du village, des instruments utilisés lors des rituels et qui transforment la croyance en acte, à partir de l'image jusqu'au phénomène concret.

Nous présenterons ci-dessous quelques-uns de ces objets – les plus importants – en les décrivant dans leurs données matérielles et spirituelles.

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Le cercueil *(tron)* a une grande importance pendant le rituel de l'enterrement, car à partir de la mise de la dépouille il est considéré une nouvelle maison et la „demeure définitive" du défunt. Le matériau dont il est fait et le soin avec lequel il est confectionné sont les premières données qui décident de la qualité et du sens de cet objet rituel; suivent ensuite tous les autres actes préparatoires en vue de l'installation du défunt.

Dans le village de Runcu, le cercueil est confectionné par quelqu'un qui connaît bien le travail du bois; si cela est possible, il vaut mieux qu'il soit un parent, même plus éloigné. Le choix du matériau n'est pas du tout dépourvu d'importance. On emploie d'habitude des planches de sapin, rarement une essence plus dure. Mais ce qui est vraiment spécial, conformément au système de croyances, c'est la qualité du matériau ligneux utilisé, dans ce sens qu'il n'est pas convenable qu'il ait des fissures (des fentes) ou le moindre noeud; ce matériau doit être „propre", comme on dit couramment.

Le cercueil, conformément à la croyance locale, doit fermer parfaitement; il ne faut pas qu'il y ait „des fuites", qu'il prenne contact avec l'extérieur, ce contact étant considéré malfaisant pour l'évolution spirituelle du défunt.

„Tu vois, s'il y a des fuites, ce n'est pas bien, car on ne sait jamais ce qui peut s'y fourrer; il faut qu'on le protège contre le mal pour qu'il puisse se reposer en paix." (40)

Même l'office (l'absoute) devant le cercueil est officié par le prêtre tout premièrement par rapport au matériau dont cet objet est confectionné, parce que „les planches sont vouées au mal", c'est-à-dire sont impures, selon les dires d'une informatrice. Et c'est toujours à cause de cela qu'on frotte le cercueil à l'ail et qu'on brûle „în piezi" (en croix) de l'étoupe de chanvre, comme nous l'avons vu en détail dans la partie de la reconstitution du phénomène:

„Toutes ces coutumes pour le cercueil sont pour que l'homme puisse se reposer, pour qu'il soit tranquille, qu'il ne devienne pas méchant (revenant)." (2)

La confection du *tron*, avec tous les actes que cela suppose, apparaît comme une instrumentation spéciale d'une partie importante de la cérémonie de la mort et de l'enterrement. Dans le village de Runcu et dans ceux de la zone, cet objet rituel jouit d'une attention toute particulière et il est traité en conséquence.

11. Un autre objet important pour le déroulement du cérémonial est la *croix*. Le matériau utilisé est d'habitude le bois de sapin et plus rarement le bois de chêne. Comme pour le cercueil, le matériau est choisi très attentivement, parce qu'il doit répondre par ses qualités à toutes les exigences de propreté et de beauté, bref, il doit être sans noeuds et solide.

Dans le village de Runcu et dans la région, la forme de la croix pour la tombe peut varier: elle peut être droite, aux bouts en forme de trèfle et, enfin, à toit (écoulement). La première forme est ancienne et elle est la plus répandue, la deuxième forme est plus récente et moins répandue et la dernière est elle aussi ancienne, de la tradition de la croix votive olténienne, simplifiée.

En ce qui concerne la signification de cet objet rituel, en dehors du symbole chrétien généralisé, son contenu a aussi une fonction spirituelle locale, à savoir: elle garde une signification spéciale, celle du linceul avec lequel fut mis en terre Jésus, „la *marama* ou la *mahoma* de Dieu" du patois local; c'est ce que nous rappelle le chiffon blanc accroché au sommet de la croix.

La croix est aussi le support de la plupart des coutumes pour les soins spirituels et pour la garde du tombeau; sur la tête de la croix on dépose des fleurs, mais aussi des petites couronnes de basilic et d'absinthe.

12. Un troisième objet rituel important est le *cierge* ou „la lumière", comme on l'appelle là-bas. À côté de la croix, le cierge est considéré comme l'objet rituel le plus important (indis-

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

pensable). L'importance de quelques-uns des objets nécessaires à l'accomplissement des rituels funéraires peut s'accroître ou diminuer jusqu'à la disparition, mais le cierge garde toujours une place de choix; trépasser sans cierge est considéré un grand malheur, presque de la même gravité que la mort d'un enfant non baptisé. Ce sont des situations à caractère presque irréparable et il n'est pas rare que l'on prenne des mesures spéciales, qui vont au-delà de la condition normale du phénomène.

Si l'on juge la situation tellement grave, c'est parce que l'on croit que celui qui est décédé sans un cierge à la main perdurera dans l'autre monde dans „le noir" et cela à tout jamais. Pour se prémunir quelque peu contre un tel risque, on croit aussi que tout chrétien y va accompagné de la lumière de son baptême. Pour ceux qui sont morts sans cierge, on dit des messes spéciales, qui peuvent soulager mais qui ne résolvent pas le problème.

Dans l'espace ou dans le temps, le cierge est un compagnon qui ne quitte jamais celui qui est parti pour l'autre monde. Parmi les cierges, „la taille" revêt une importance rituelle particulière; c'est un cierge tressé, fait main, qui a juste la longueur du défunt; on l'allume à l'enterrement, dans le cimetière, et puis 9 jours de suite, quand on encense le défunt. Après 9 jours, on l'allume à l'église, quand commence la liturgie et puis, on la garde à la maison parce que l'on croit que si le défunt a eu de la chance en quelque domaine (champ, fruits ou bétail), la chance restera dans la maison.

13. Un autre objet rituel lié à l'enterrement est „le *bâton*", objet qu'on offre lors du repas funéraire qu'on fait au retour du cimetière. Comme nous l'avons vu dans la première partie de l'ouvrage, le bâton est confectionné dans une branche de pommier ornée de fruits, de fleurs, d'un épis de maïs, de filasses de laine et de chanvre et parfois – quand il s'agit de jeunes gens ou de personnes aisées – d'un chiffon blanc ou d'une serviette.

Le nom de „bâton" semble venir d'un passé lointain, quand tous les objets mentionnés ci-dessus, y compris une petite branche de pommier, étaient attachés à un bâton, à un gros bâton qui, dans le cas des défunts jeunes, était sculpté avec des motifs géométriques.

Cet objet rituel correspond au „pommier d'enterrement" que l'on retrouve dans d'autres zones ethnographiques (Le Pays de l'Olt), mais à Runcu il n'est pas offert aux parrains, comme ailleurs, mais à une personne du même sexe et du même âge que le défunt. Dans le village de Runcu on le considère un cadeau fait pour l'âme du mort; il est chargé d'objets de valeur, utiles dans la période du voyage de l'âme dans l'autre monde. On l'associe toujours (après l'absoute du repas funéraire) à la poule, passée par dessous le cercueil, offerte elle aussi à la même personne. (18)

14. Parmi les objets rituels on peut compter aussi ceux qui expriment l'état de deuil. Nous avons vu dans la reconstitution que le deuil implique une série d'interdits et de signes (objets) extérieurs, à commencer par le ruban de tissu noir allant jusqu'au complet et à d'autres éléments de l'habillement.

Les signes du deuil chez les hommes sont peu nombreux et plus simples; pendant la durée imposée par la coutume l'homme porte:

1) un petit ruban de tissu noir autour de l'avant-bras;

2) chapeau noir;

3) veste noire – quand il porte d'habitude une veste.

Chez les femmes, les objets de deuil sont plus nombreux et plus compliqués; dans cette période elles portent:

1) des tabliers ou des *oprege* noirs pour les femmes âgées;

2) un fichu noir sur la tête – seulement quand le décédé est leur mari ou un des parents;

3) des tabliers ou des *oprege* noirs, sans fichu noir sur la tête, pour „les premiers nés";

4) un petit ruban de tissu noir pour les enfants en bas âge.

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

On porte le deuil pendant une année pour le mari et les parents, six mois pour les frères et soeurs, 40 jours pour les grands enfants et 2-3 jours pour les enfants en bas âge, quand le signe (la petit ruban de tissu noir) est jeté dans la tombe.

Dans le village de Runcu et dans ceux du voisinage, le port du deuil est plus qu'une forme accomplie devant la collectivité; si nous nous rapportons à ce que nous avons dit sur la représentation de la mort, le deuil dépasse la fonction sociale et va jusqu'à devenir un état d'esprit, créé par le phénomène de la mort, ayant une influence qualitative sur les parents proches. Si on envisage le deuil de cette façon, il est sûr que les objets du deuil ne sont pas, eux non plus, de simples signes extérieurs censés satisfaire les exigences de la collectivité, mais de véritables objets rituels par lesquels on distingue deux états et on exprime leurs qualités particulières, états créés par la présence active de la mort.

15. En même temps que le phénomène de la mort et à l'intérieur de la cérémonie qu'il engage, apparaissent, en tant qu'objets rituels, un grand nombre de plantes, surtout le basilic, l'absinthe et l'ail et assez souvent l'écorce et la branche d'orme. Elles jouent, toutes, un rôle important dans les actes magiques, à savoir dans la magie médicale. Il y a là une logique intérieure des choses, car la mort est considérée comme une maladie de la vie, de l'existence de l'homme; et plus encore, la représentation des revenants et la lutte contre le mal apportent au premier plan les moyens de conjurer le mal infiltré ainsi dans la vie des hommes et imposent le recours aux moyens de la magie.

Le premier est le *basilic*, plante banale, s'il en est, une herbacée de la famille des labiées. Cultivé surtout dans les villages, rarement en ville, le basilic est une plante mellifère et médicinale à la fois. C'est pour son odeur et pour son goût aromatique qu'il est généralement apprécié.

Dans les croyances populaires le basilic n'a pas seulement une odeur agréable et un effet curatif, mais aussi tout un éventail de qualités spirituelles: la santé et la chance dans la maison de l'homme, l'amour dans la vie des jeunes. C'est pourquoi le basilic est une plante largement utilisée dans la magie, surtout quand on jette un charme d'amour.

En ce qui concerne le problème qui nous intéresse ici, le basilic est important par ses caractéristiques curatives, mais aussi du point de vue spirituel, comme moyen à mettre en jeu contre le fléau de la mort. On l'utilise en bouquets, à côté des fleurs, aussi bien au chevet du défunt que dans le rituel du sapin, mais aussi et surtout pour la purification (la désinfection) de la maison où il y a eu un mort, dans le groupe de faits que nous avons appelés la séparation d'avec la mort. On met du basilic aussi sur la tombe jusqu'à la messe commémorative de 40 jours, quand l'âme du défunt „se fixe".

Une autre plante-objet rituel et instrument permettant de conjurer les conséquences néfastes de la mort est l'*ail*, encore plus connu et utilisé que le basilic. Plante herbacée, à bulbe, l'ail fait partie de la famille des liliacées et se cultive tout premièrement comme condiment.

Dans les villages roumains, l'ail se retrouve dans maints plats, mais son utilisation dépasse de beaucoup le domaine culinaire, allant jusqu'à faire partie de la magie médicale. On peut affirmer que l'ail recouvre presque toute l'aire des activités magiques. Dans les sortilèges et les charmes, dans les coutumes du cycle de la vie, dans les manifestations complexes de la fertilité ou de la fécondation, tels *„călușarii"*, l'ail est partout présent.

Dans le Gorj du Nord, l'ail est utilisé dans maints rituels liés à la mort et à l'enterrement. C'est avec de l'ail broyé qu'on enduit le mort après la toilette finale, en faisant le signe de la croix; de même, on en enduit le cercueil, toujours en forme de croix, en insistant aux bordures; on en enduit les *cheotori*, c'est-à-dire les gonds des portes et des fenêtres quand quelqu'un est mort dans le voisinage ou quand il y a un mauvais signe. On met des gousses d'ail dans le coussin du défunt ou on en met dans un sa-

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

chet pendu au cou des enfants quand la mort sévit dans la zone (quand il y a des épidémies).

Les gens croient que l'ail a le pouvoir d'éloigner le mal, sous toutes ses formes, et de promouvoir certaines valeurs spirituelles et matérielles. Dans la recherche que nous avons faite sur la représentation de la mort et sur les pratiques ordonnatrices du phénomène, l'ail apparaît comme un instrument magique de première importance.

L'*absinthe* est la troisième plante utilisée dans les pratiques de l'enterrement, au même titre que celles que nous avons déjà présentées, à savoir pour prévenir et faire guérir; c'est une plante herbacée, très odorante, de couleur blanc-argenté, qui fait partie de la famille des composites. On ne cultive pas l'absinthe; il pousse surtout sur les terrains arides, au bord du chemin et parfois au bord des cours d'eau.

On l'emploie habituellement à la préparation d'un assortiment de vin et d'absinthe (herbe sainte). Parfois, dans la médecine populaire, le jus d'absinthe est utilisé pour faire désinfecter les plaies.

Dans le village de Runcu et dans les autres, l'absinthe apparaît comme un objet rituel, ayant la même utilisation que dans la magie médicale: il protège l'homme contre le mal, contre la maladie. Il est utilisé d'une manière spéciale dans le cas de la mort, comme préventif contre ses effets néfastes et comme moyen d'éloigner ce que la mort a laissé comme données destructives. Avec le basilic, l'absinthe est utilisé à la „purification" de la maison et surtout dans la prévention de la transformation du défunt en revenant. Les croyances populaires lui accordent d'importants pouvoirs magiques.

Le quatrième végétal, cette fois il s'agit d'un arbre, utilisé largement et fréquemment dans les pratiques de l'enterrement est l'*orme*. Arbre imposant, à tronc et à branches richement développés, à écorce grise et lisse, l'orme appartient à la famille des ulmacées; il a des fleurs pourprées et des feuilles asymétriques par rapport à la nervure, lisses d'un côté et duvetées de l'autre. C'est une plante mellifère et on l'emploie aussi comme matériel de construction.

Dans le village de Runcu et aux environs, on fait souvent appel à l'orme contre la mort et ses effets. Quand quelqu'un des voisins meurt, on met des branches d'orme aux portes et aux fenêtres; surtout chez les parents et chez les voisins. On croit que par la branche d'orme le caractère contagieux de la mort est annulé; on en met aussi parce que l'on craint que le mort ne devienne revenant. L'écorce d'orme cuite a le pouvoir d'éloigner les maladies et d'arrêter la propagation de la mort, chez les hommes et les animaux:

„La branche d'orme est bonne pour la volaille, contre les revenants; et aussi pour que les enfants ne crient pas la nuit." (31)

L'orme, selon les croyances populaires, est un arbre „à pouvoirs", instrument efficace dans les actes de magie médicale et dans ceux qu'on accomplit à l'occasion de la mort et de l'enterrement; la branche d'orme apparaît aussi sur les tombes, toujours pour protéger le défunt, pour qu'il ne devienne pas revenant.

Le rituel du sapin

16. Le sapin dans le rituel de l'enterrement; aires et formes. – 17. La signification spirituelle du sapin. – 18. Notes pour une hypothèse.

16. À l'enterrement, le sapin fait tout naturellement partie des objets rituels dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Mais parce qu'il s'agit d'un rituel spécifique, qui confère un caractère particulier à la cérémonie, en créant un type d'enterrement qui diffère beaucoup des enterrements habituels, et parce que sa signification influence la représentation même de la mort, nous considérons qu'il mérite un chapitre à part.

Dans la première partie de l'étude nous avons reconstitué le rituel proprement dit du sapin, par

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

les actes qu'il engage dans le cadre de la cérémonie funéraire. Dans ce nouveau chapitre consacré au sapin, nous signalerons tout premièrement sa présence dans certaines aires et sous certaines formes, après quoi nous proposerons une interprétation du complexe d'actes rituels par rapport au système de croyances[13].

Le sapin fait partie du cérémonial de l'enterrement surtout en Transylvanie et en Bucovine, sans que l'on puisse toutefois affirmer qu'il est spécifique à ces régions. En effet, il y a beaucoup de zones ethnographiques où l'on orne et l'on met le sapin sur la tombe, sous des formes particulièrement variées.

La Vallée du Jiu connaît ce rituel sur les deux versants de la montagne. Dans le Gorj du Nord et dans le Pays de Haţeg, le sapin apparaît très fréquemment dans le cérémonial de l'enterrement. Si nous considérons la Vallée du Jiu comme un axe, cette coutume a une riche ramification sur les deux versants des montagnes. Sur le versant septentrional la présence du sapin s'étend vers l'Ouest jusqu'en Banat (Caransebeş), et vers l'Est on le trouve comme un élément ordinaire du cérémonial d'enterrement des jeunes hommes jusqu'au-delà de Sibiu, sur les deux rives de l'Olt, les derniers confins pendant nos recherches étant à Arpaşul de Jos, dans le Pays de l'Olt. Sur le versant oriental, dans les dépressions sous-carpathiques de l'Olténie, le sapin est présent sur une aire très vaste, qui s'étend de Tg. Jiu vers l'Ouest jusque dans la zone de Strehaia (Samarineşti), alors que vers l'Est il dépasse Râmnicu-Vâlcea jusqu'à l'Argeş; telles sont les grandes ramifications. Par intermittence il apparaît dans la région de Romanaţi et Argeşul de Sud (Suseni-Broşteni).

Il nous semble intéressant de faire remarquer que le rituel du sapin, présent par exemple dans la zone de Sibiu et du Pays de l'Olt (la partie occidentale), disparaît complètement dans le Pays de Bârsa.

La présence du sapin dans la végétation locale ne détermine pas nécessairement sa présence dans l'économie de l'enterrement; l'hypothèse que jadis la situation était autre, car le sapin, en tant qu'élément rituel de l'enterrement, apparaissait dans tout l'espace mentionné, sans exception aucune, semble être conforme à la réalité. Il est difficile d'expliquer, vu le niveau actuel des recherches, pourquoi il apparaît dans certaines zones de montagne et non dans certaines autres. Il convient néanmoins de faire remarquer la zone presque compacte de la région de l'Olténie où il apparaît, avec les ramifications décrites ci-dessus.

Le sapin dans le rituel de l'enterrement, tel qu'il apparaît dans cette étude, est le résultat des recherches sur le terrain, faites il y a longtemps dans la dépression sous-carpathique située au Nord-Ouest de Tg. Jiu, qui est en fait la dépression de Tismana.

Pour justifier notre choix et notre insistance sur cette zone ethnographique, il convient de préciser que c'est la zone où la présence du sapin dans le rituel de l'enterrement prend une ampleur sans commune mesure avec les autres zones du pays. La complexité du phénomène, le caractère organique et authentique des actes rituels, les éléments artistiques si expressifs et notamment sa signification font que la présence du sapin apparaisse comme un antidote contre l'effet de la mort et l'atmosphère sinistre créée par la représentation collective des revenants. Dans les villages du Gorj du Nord soumis à l'enquête le sapin dans le rituel de l'enterrement gardait, à la date de l'enquête et de l'enregistrement, un caractère concret d'une rare authenticité. Bien qu'elle nous porte sur le chemin de l'allégorie jusque dans la sphère du fantastique, la coutume se manifeste sous une forme qu'on pourrait appeler réaliste, en raison de l'expérience concrète pratiquée par un groupe social.

L'unicité du phénomène ressort également de la comparaison avec d'autres cas présents dans la ramification rendue ci-dessus. Dans la zone de Vâlcea, à Bărbăteşti ou dans le Pays de l'Olt à Arpaşul de Jos, le sapin, quoique présent à l'enterrement, ne garde plus rien de la complexité de celui de Gorj, devenant parfois une grande abstraction, un simple symbole pratiquement vide de sens et dévitalisé, voire anéanti.

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Dans beaucoup d'endroits, comme par exemple dans Argeşul de Sus et dans la plaine de Brăila, apporté probablement par les bergers transylvains dans leurs déplacements, le sapin apparaît aussi quelquefois à côté de la croix sous la forme d'une seule branche qu'on met sur le tombeau après l'office funèbre. Ce sont des phénomènes symboliques dont le sens primaire se perd dans la nuit des temps, des aspects tardifs de certaines survivances.

17. Ce phénomène revêt un intérêt scientifique particulier aussi bien pour la connaissance des anciennes formes de vie du peuple roumain que pour l'histoire spirituelle de l'homme en général.

Nous essayerons maintenant à nouveau de dégager la signification du sapin dans le rituel de l'enterrement, à la lumière de nos recherches sur le terrain et des documents élaborés. Dans cette interprétation, comme dans l'étude publiée en 1938, du point de vue méthodologique, nous n'avons pas dépassé les limites permises par une sociologie concrète et expérimentale, ce qui veut dire que nous avons étudié objectivement le phénomène observé, dans la trame intime des données vivantes, et dans le support spirituel alimenté par le système de croyances. Par rapport à l'ancienne étude, si la méthode est restée la même, le matériel a été exploité avec encore plus d'acribie, en mettant à profit toutes les ressources de la méthodologie.

D'habitude, selon le matériel offert par nos recherches, le sapin apparaît dans le cadre de la cérémonie funéraire lorsque le mort est une jeune personne, un garçon ou une vierge. C'est là l'élément essentiel, par lequel le système de croyances révèle le sens du rituel. Par une légère extension, le sapin est encore apparu lors d'enterrement de jeunes mariés, car ce qui compte, c'est la jeunesse du défunt:

„ Le sapin est là parce que, le pauvre, il est mort trop jeune et ils le regrettent; alors on lui met le sapin comme à un garçon." (48).

Comme nous l'avons vu dans la première partie de l'ouvrage, selon les croyances populaires, à l'enterrement des jeunes on apporte le sapin, on l'orne et on le met au chevet de la tombe „pour que le mort ait de la compagnie" (2).

De même que la mort d'un enfant non baptisé a de graves conséquences pour son état spirituel après la mort et entraîne l'exécution d'un grand nombre de pratiques magico-religieuses, le passage vers la mort d'un jeune homme arrivé à l'âge du mariage sans que l'acte des noces ait été consommé est considéré néfaste, un désordre dans l'équilibre de la vie spirituelle et une altération de la nature des choses de ce secteur de l'existence.

Généralement, dans la conception sur la vie du peuple roumain, les noces ne sont pas quelque chose qui puisse exister ou non. Le passage par cette vie est lié à un grand nombre d'actes purificateurs et transformateurs de notre nature même, parmi lesquels les noces et le mariage sont les plus importants. Il y a plusieurs années, une femme du Pays de l'Olt (Perşani) pleurait sa douleur parce que son garçon avait eu l'âge de 40 ans célibataire, „il n'était donc pas pareil aux autres" et, du point de vue spirituel, il était touché dans sa qualité même d'homme. Cela la déterminait de le considérer en quelque sorte dénaturé dans sa nature intime. Dans les villages de Gorj, nous avons recueilli maints autres témoignages du même genre:

„Quand son temps est mûr, tout être humain doit s'unir par les noces, se marier; celui qui ne le fait pas selon la coutume commet un péché." (16, 21)

C'est de cette croyance que part l'explication des gens du pays quant à la présence du sapin dans le rituel de l'enterrement, en tant qu'objet rituel de noces et en tant qu'époux (épouse) factice.

À l'un des enterrements étudiés directement sur le terrain (Runcu), quand le sapin est arrivé de la montagne, la mère du garçon défunt s'est mise à pleurer, en disant:

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

„Mon Dieu, oh, mon Dieu,
Quelle mariée on t'a apportée
Oh, mon garçon, mieux valait,
Si à ta place, on m'emportait". (39)

À une autre occasion – le lendemain quand on chantait le chant du sapin – la même femme s'est dirigée vers son garçon défunt, le pleurant:

„Hélas, mon enfant, hélas,
Hélas, mon garçon, hélas
Tout jeune te sonna le glas,
Près d'une mariée muette et sourde". (39)

Et parce que nous sommes arrivés à cette catégorie de documents littéraires, nous allons citer encore deux fragments très expressifs, en tant que fondement de la signification du sapin dans le rituel de l'enterrement. Le premier appartient toujours à la mère du défunt qui, dans un autre chant funèbre, dit:

„Je ne savais rien, mon petit,
De la mort, ta fiancée,
Nulle étoile ne la marquait,
Quand elle est venue t'emmener,
Tout beau, tout grand, mon aimé
Elle était bien courroucée
De n'être pas déjà mariée." (39)

Le deuxième fragment qui reprend le sujet de l'enterrement en tant que noces appartient à une cousine du défunt, et il a été créé toujours à l'occasion d'un chant funèbre:

„Réveille-toi, mon gars, viens voir
Les ménétriers goguenards
C'est ta fête, ce sont tes noces,
Vas-y pour ouvrir la danse." (49)

Ce sont des témoignages spontanés, observés et enregistrés sur le vif, des fragments de folklore littéraire qui accompagnent les actes rituels. Ils viennent confirmer la croyance que dans le rituel de l'enterrement le sapin ne symbolise rien d'autre que l'époux (l'épouse) du défunt, jeune célibataire, qui n'a pas bénéficié des transformations qualitatives qu'entraînent les noces et le mariage.

Telle qu'elle apparaît, s'appuyant sur tout un système de croyances, active dans les actes qu'on accomplit, la coutume du sapin est *un rituel de noces intégré à celui de l'enterrement.*

La forme même sous laquelle il apparaît indique cette signification: la décoration avec des fichus, des serviettes en soie grège, des bagues (des alliances), des fleurs de citronnelle et des fils d'or ou d'argent sont autant d'objets rituels propres aux noces. Il en va de même de la présence des garçons et des jeunes filles non mariées.

Mais le document ethnographique ne s'arrête pas là.

Dans certains endroits, tels le village de Runcu, sur le chemin vers le cimetière jusqu'à la mise en terre, le chant du sapin, chanté cette fois-ci par vingt femmes, se mêle au chant de noces des *lãutari* qui sont eux aussi du cortège et qui, comme nous l'avons vu, quand on jette les premières pelles de terre sur le cercueil brisent les cordes de leurs instruments – ou seulement leurs bouts – et les jettent dans la fosse.

Pour conclure, le système de croyances et le sens de ce rituel résident dans les noces qu'ils symbolisent, de même que le sapin symbolise le/la marié(e). En exécutant ce rituel, on rétablit le chaînon qui manquait, le mystère par lequel l'homme trouve légitimement la partie qui le complète en tant qu'être physique et moral. La coutume de l'enterrement avec un sapin orné et le rituel d'accompagnement est une conséquence de ces lois spirituelles qui, comme nous l'avons déjà dit, doivent nécessairement être accomplies dans la vie de l'homme.

La présence du sapin dans le rituel de l'enterrement, par sa signification spirituelle, crée une atmosphère positive de confiance face au phénomène de la mort; il confère un caractère spécial à la cérémonie où il se manifeste et apporte un élément de réparation dans le déséquilibre produit. L'en-

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

terrement d'un jeune homme, dans la dépression sous-carpathique du Gorj, reçoit par le sapin et son rituel de noces un caractère de fête (26) par l'intermédiaire de laquelle les participants réussissent à transfigurer cette cérémonie jusqu'à éloigner la nature maladive de la mort.

Du point de vue ethnographique et sociologique les données offertes par le terrain, dans leurs manifestations concrètes, imposent cette explication: dans la vision et au niveau mental présent elles fonctionnent selon une logique propre, qui articule les sens et les formes de vie, tels qu'ils apparaissaient dans l'ancien village roumain.

18. En ce qui concerne la signification de ce phénomène, le rituel du sapin à l'intérieur du rituel de l'enterrement, nous pouvons proposer certaines hypothèses qui vont au-delà de l'observation directe. Notre étude, conçue et élaborée dans les limites d'une sociologie concrète et expérimentale, ne pouvait pas aboutir à des interprétations qui relèvent de la compétence des sciences comme la mythologie comparée et la science des religions.

Une trentaine d'années après la parution de notre étude concernant le sapin dans le rituel de l'enterrement, un article publié sur le même sujet oppose à notre interprétation la thèse du sapin-arbre de vie.[14]

Ce n'est pas le cas de développer ce sujet dans le cadre de cette étude, d'une part parce que, comme nous l'avons dit, le cadre proposé et la méthode employée ne nous le permettent pas, et d'autre part parce que le matériel n'est pas concluant dans ce sens; c'est pour les mêmes raisons que nous n'avons pas engagé une discussion sur ce sujet en 1938, bien que la thèse – mieux dit l'hypothèse – ait été présente dans nos recherches.

L'article mentionné a paru à la suite de quelques entretiens que nous avons eus avec l'auteur (1965–1966), au cours desquels nous lui avons communiqué verbalement plusieurs hypothèses, y compris celle de l'arbre de la vie, lui présentant aussi certaines données, au petit hasard, dont une, non confirmée mais supposée par nous comme possible, a constitué la prémisse même de l'article en discussion.

Essayons brièvement, dans les limites d'une note, de voir quels seraient les termes réels du problème et si l'hypothèse du sapin comme arbre de vie peut être soutenue scientifiquement.

Premièrement, nous nous demandons pourquoi il fallait délimiter la coutume sur le terrain quand on veut lui appliquer les exigences d'une méthode comparée et même plus, pourquoi l'auteur s'est arrêtée à une seule zone ethnographique alors que le phénomène apparaît dans d'autres zones du pays aussi. Cette délimitation est nécessaire quand on se propose d'observer et d'expliquer un phénomène *concret* dans ses coordonnées ethnographiques et sociologiques, comme c'est le cas de cette étude.

Deuxièmement, l'affirmation que le rituel du sapin joue non seulement quand il s'agit de jeunes gens non mariés, mais pour toutes les catégories de sexe et d'âge (hommes, femmes, adolescents et enfants) n'a à notre avis le moindre fondement, parce que si dans les recherches que nous avons faites personnellement sur le terrain entre les années 1930 – 1934 ce phénomène n'était pas généralisé, d'autant plus il ne peut apparaître comme tel à une distance de presque 40 ans, quand on s'attendrait – conformément à la marche du temps – qu'il n'apparaisse plus même pas chez les jeunes non mariés, tous les us et coutumes du village traditionnel étant en voie de disparition. Des observateurs compétents dans d'autres domaines (historiens, philologues, musicologues) qui ont assisté au développement des cérémonies et sur l'observation desquels a été élaboré cette étude n'ont rien signalé à propos d'une telle généralisation du phénomène, loin s'en faut.

Le terrain de la zone n'a offert nulles données qui puissent permettre une généralisation. Il se produit quelquefois une seule concession que nous avons mentionnée ci-dessus, à savoir: par un élargissement du domaine, le rituel du sapin peut jouer aussi quand il s'agit de tout jeunes mariés, „parce qu'il/elle est mort(e) trop

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

jeune et on le regrette; alors on lui met un sapin comme pour les garçons" (48). Cette légère élasticité permise apparaît aussi dans d'autres zones ethnographiques du pays, comme le signalent aussi quelques recherches plus anciennes.

Par la suite, l'auteur de l'article essaie d'engager à l'appui de sa thèse, soutenue sans réserve, le vieux folkloriste Simeon Florea Marian, en exagérant les choses là où le rituel du sapin n'est en réalité qu'une indulgence.

Marian affirme d'une manière catégorique: „on ne met le sapin dans le rituel de l'enterrement que pour les garçons célibataires, les vierges et rarement, dans certains endroits, pour les jeunes mariés. Pour la plupart des gens mariés, de même que pour les gens âgés, on ne le met jamais"[15].

Après ces préliminaires, passons à la thèse proprement dite: à partir des données sur lesquelles s'appuie la thèse, voyons quelles sont les prémisses mêmes de la construction logique.

L'affirmation de base que l'arbre, c'est-à-dire le sapin, „surgit sur la montagne à la naissance d'un homme" est la même que celle que je lui ai faite par voie orale – affirmation pour laquelle elle ne donne d'ailleurs même pas la source. Sur cette prémisse fausse, non vérifiée et non confirmée sur le terrain dans le système local de croyances, l'auteur présente une autre qui dit qu'„entre la vie de l'homme et celle de l'arbre il y a une liaison indestructible, qu'ils ont au fond (?) une existence unique" et de cette manière on passe à une troisième affirmation qui se rapporte à l'arrivée du sapin, quand „les femmes pleurent le sapin, en l'identifiant au défunt".

Bien que nous ayons étudié sur les lieux et à deux reprises (1930 et 1934) le trépas et l'enterrement dans le Gorj du Nord, bien que nous disposions d'un vaste matériel enregistré, nous ne disposons pas de telles données. Nous croyons qu'il s'agit d'une idée préconçue et il n'était pas nécessaire, pour soutenir cette idée, de demander au terrain ce qu'il ne pouvait pas offrir. D'ailleurs on peut remarquer cela dans la manière confuse et non concluante dans laquelle sont utilisées les notes en bas de page.

Mais revenons au sujet de notre discussion, à savoir en posant quelques questions. Si le sapin est l'arbre de la vie du défunt dans le sens matériel „indestructiblement lié et identifié au défunt", comment se fait-il que cet arbre apparaît non seulement aux noces et à l'enterrement mais aussi dans les constructions des maisons et des remises? Si à l'enterrement des jeunes il „s'identifie au défunt", c'est l'arbre de sa vie, quelle est la signification qu'il pourrait avoir dans les constructions, vu qu'il y en a qui abritent le bétail? Pourraient-elles avoir elles aussi un sapin à elles dès leur apparition?

Allons plus loin: mais dans la cérémonie funéraire apparaît „l'arbre fruitier" (en roumain „pomul") qui est en réalité le *pommier*, remplacé quelquefois par un poirier, un prunier ou d'autres arbres fruitiers. Le pommier apparaît toujours dans la cérémonie funéraire, sous différentes formes, quels que soient le sexe, l'âge ou la zone. Parfois, on s'acharne à l'appeler pommier, bien qu'en fait il s'agisse d'un prunier, ce qui nous fait croire que là-aussi on cède sur le matériel sans céder sur le symbole.

Si telle est la situation, permettez une autre question: pourquoi c'est le sapin qui est considéré l'arbre de vie et pas le pommier qui a un rituel généralisé, presque sans exception dans le village traditionnel? Le „bâton" à Runcu n'est rien d'autre que le pommier, c'est-à-dire l'arbre fruitier. Sur le sapin on accroche des objets pour les noces et sur le gros bâton des différents objets de la vie quotidienne: fruits, céréales, filasses de laine, serviettes. Il y a encore une raison qui nous détermine à croire que c'est le pommier qui pourrait être l'arbre de vie, c'est la genèse: la pomme d'Adam.

Mais les questions ne s'arrêtent pas là. Si le sapin n'apparaît pas seulement dans les coutumes du cycle de la vie, comme nous l'avons vu, et si le pommier peut lui faire une concurrence sérieuse par sa présence permanente, nous nous demandons pourquoi est-ce que le jour du Dimanche des Rameaux (quelquefois aussi le Jeudi saint) les gens déposent sur les tombeaux des

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

branches de saule avec des chatons? Pourquoi de saule et pas de sapin? Il semble donc que les choses ne sont pas si simples que ça.

Voici notre première conclusion qui est de nature méthodologique. Quand un homme de science propose une hypothèse, il est obligé de se poser toutes les questions qui peuvent le conduire, au contact de la réalité, à la confirmation ou à l'infirmation de son idée; il ne peut pas se baser seulement sur l'observation des faits qui satisfont son hypothèse et, d'autant moins, il n'a pas la liberté de les inventer quand ceux-ci manquent! La recherche scientifique doit respecter le jeu correct entre *l'idée et la réalité*, en évitant en même temps deux erreurs fondamentales, à savoir les conclusions fantaisistes et l'empirie non significative.

La deuxième conclusion se rapporte au problème du contenu. Nous ne répondrons pas aux questions posées ci-dessus pour ne pas dépasser le but et la méthode de cette étude. Nous avons posé ces questions pour les amateurs de l'étude comparée de la mythologie des sociétés primitives et de l'histoire des religions.

Stimulé par cette note, nous essayerons maintenant de compléter ce que nous avons affirmé au début de ce chapitre, en précisant tout d'abord en quel sens peut être orientée la recherche quand nous voulons formuler une explication vraisemblable, basée sur les faits.

La présence du sapin dans le rituel d'enterrement des jeunes est un phénomène qui remonte sans doute au-delà de notre ère, ayant des racines profondes dans ce que nous avons appelé ailleurs l'archéologie spirituelle, secteur où des sciences d'observation directe telles que l'ethnographie et la sociologie se rencontrent vraiment avec l'archéologie. Par exemple, la coutume qui veut que l'on enfonce un clou (un objet pointu) dans le coeur du défunt ou celle de brûler des filasses végétales autour du mort et à l'intérieur du cercueil, que nous avons présentées dans la première partie, sont, à notre savoir, confirmées par des fouilles archéologiques, à propos de tombes qui datent depuis des millénaires.

Le rituel du sapin, tel que nous l'avons enregistré dans le Gorj du Nord, est lui aussi un phénomène très ancien, qui a été plus tard influencé par le christianisme, ce qui n'est pas à ignorer et qui nous autorise à affirmer que c'est désormais une coutume chrétienne; l'apparition des fiançailles et du mariage dans le développement cyclique de la vie des humains font partie de la même évolution.

Mais si nous nous en tenons aux données élémentaires originaires, nous sommes enclins à croire qu'il ne s'agit pas de l'arbre de vie, pour lequel la genèse indiquerait le pommier, mais d'un *arbre cosmique*, distinction souvent nécessaire quand on étudie un phénomène chrétien.

Aussi bien la mythologie que les coutumes du peuple roumain, la mentalité générale du village traditionnel et la manière de représenter l'espace imposent au premier plan une vision cosmique qui domine la vie de l'homme. C'est pourquoi il nous semble plus vraisemblable d'intégrer la présence et la signification du sapin dans la cérémonie funéraire à cette vision.

Il ne peut pas s'agir, comme on l'a fait, d'une identification du sapin au défunt, mais plutôt d'une participation du sapin, en tant qu'élément cosmique, à la mort, une participation sous forme allégorique (marié, mariée) pour l'accomplissement spirituel de l'homme. Pour la compréhension et l'explication du phénomène, il nous semble plus utile de faire un rapprochement avec l'allégorie de *Miorița*, où la mort est présentée comme une *noce*, ballade qui, peut-être, tire son matériel et sa substance poétique de cet acte rituel.

Si la dépouille d'un garçon mort jeune est parée de la fleur de jeunes mariés, de l'alliance et du mouchoir traditionnels, si le sapin est orné de fleurs, fils d'or ou d'argent, fleurs de citronnelle et du fichu (de la mariée), si les ménétriers jouent des airs de noces et les garçons vont à la tombe pour annoncer les noces, si la dépouille d'une jeune vierge est parée de la robe blanche des jeunes mariées, en respectant toutes les règles – citronnelle, fils d'or ou d'argent, alliance

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

au doigt –, si les chants funèbres sont explicites dans ce sens, s'il s'agit là de faits concrets, pris sur le vif, pourquoi seraient-ils dépourvus de toute signification dans une recherche scientifique, ethnographique et sociologique?

Nous posons une fois de plus le problème de la méthode: pourquoi donc est-il nécessaire d'ignorer un matériel si riche et si précis issu de la recherche sur le terrain, en faveur d'une hypothèse qui n'est pas soutenue concrètement par les faits, ou peut-être même parfois en faveur d'une idée chimérique qui a obligé le chercheur à dénaturer les faits et à fausser la réalité?

En deuxième lieu, si nous examinons le contenu sociologique et psychologique, le facteur important est la manière de représentation collective et le processus d'actualisation – les faits tels qu'ils se manifestent en tant que données concrètes sous l'impulsion d'un système de croyances. Les noces mimées à l'enterrement de jeunes sont une donnée, une réalité plus dense que n'importe quelle autre supposition et ne peuvent pas être écartées; il faut donc les étudier selon toutes les règles scientifiques.

On ne peut pas faire état d'une identification matérielle entre le sapin et le défunt, mais d'une *participation symbolique du sapin en tant que donnée cosmique* et d'une *transposition de la mort dans les noces.* Le sapin symbolise les noces mystiques du garçon ou de la vierge, disparus prématurément.

Cette erreur s'explique par la manière erronée dont on interprète l'ensemble du phénomène de la mort et l'enterrement. Qu'est-ce qu'on doit comprendre, par exemple, par la „post-existence", expression utilisée souvent dans l'article mis en discussion, quand on sait pertinemment que le paysan n'envisage pas l'au-delà comme une „post-existence" mais comme un *autre plan* de l'existence, voire l'existence même dans le sens platonique ou dantesque? Sans cette vision il serait impossible d'ordonner tant d'actes rituels qui concernent les soins qu'on donne au mort et surtout ceux liés à l'assise de l'âme, qui est immortelle, donnée à la naissance de l'être par Dieu lui-même, „qui est éternel". (26, 48)

Une hypothèse non confirmée par les faits et l'appel à un fait imaginaire, erroné, ont conduit à l'invocation de certains symboles, qui ont une autre signification, dans un plan de la pensée tributaire au système des croyances populaires. La vision dans son ensemble et de là les faits particuliers vont sur d'autres coordonnées que celles supposées par des chercheurs audacieux mais peu avisés.

Aspects sociologiques

19. Types d'enterrement. – 20. La mort et l'enterrement comme phénomènes sociaux. – 21. Les coutumes, actes ordonnateurs.

19. Il va de soi que la réalité immédiate nous propose, à chaque fois que nous l'interrogeons, une certaine forme d'enterrement, qui se produit par actualisation. C'est dans cette perspective que nous approcherons l'enterrement de Maria I. Lepăduș et celui de Constantin Sârbu, manifestations et expressions de quelques cas réels que nous avons enregistrés.

Après plusieurs cas observés, qui ont leur contenu et leur forme concrète, on peut arriver, par une réduction de notre processus de pensée à certaines formes qui dépassent l'empirique, élevées à un niveau qui peut inclure toute manifestation concrète. C'est de cette manière qu'on peut parler de types d'enterrement, qui sont un extrait de notre esprit.

Dans la zone soumise à l'enquête, située dans le Gorj du Nord on peut établir trois types d'enterrement: d'enfant en bas âge, d'adulte et de jeunes gens non mariés. Nous les avons présentés dans un ordre qui va du simple au complexe, d'une forme élémentaire (essentielle) à une forme développée, d'une grande ampleur; le développement a la forme d'une ramification en évolution, mais il s'accroît aussi en intégrant de nouveaux faits ou des groupes de faits, selon le cas.

Ce que nous avons présenté dans la première partie de l'ouvrage est vraiment une reconstitu-

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

tion, c'est-à-dire une tentative de donner au matériel concret recueilli une forme organique proche de la manière de se manifester propre à ces phénomènes. La reconstitution a présenté ce que la réalité concrète offrait de plus riche, l'enterrement du garçon, auquel nous rapporterons en grande mesure les deux autres types.

Le premier type dont nous parlerons est l'enterrement du petit enfant, enterrement qui se présente sous une forme minimisée, sans qu'il manque du schéma les faits élémentaires essentiels.

Il n'y a pas de pratiques du pardon, ni celles liées à la représentation des revenants, il n'y a pas de sapin, ni de grande réunion de la communauté du village; il y a des cas quand on ne fait même pas l'enterrement au cimetière – quand l'enfant est né mort on l'enterre „dans le jardin de la maison, au pied d'un arbre, parce qu'il n'a pas été baptisé". (12)

Mais on exécute assez correctement, avec attention quoi que en formes réduites, les pratiques des soins qu'on donne à la dépouille, de mise en bière et celles d'enterrement dans le cimetière; le cortège est réduit, d'habitude à quelques personnes proches du défunt. La *pomana*, le repas d'après l'enterrement, on les fait aussi quand il s'agit d'un enfant, mais y participent seulement les gens de la maison et ceux qui ont aidé. Parfois, à l'enterrement des petits enfants il n'y a plus de repas mais on fait l'aumône aux pauvres, surtout aux enfants „qui ne savent même pas dire *bogdaproste*". (15)

Ce type d'enterrement de forme réduite fait que la durée de tout le processus ne dépasse pas un jour et une nuit, ce qui naturellement ne demande qu'une veillée qui a plutôt un caractère de garde que d'action rituelle transformatrice.

L'existence et l'explication d'un tel enterrement où les formes sont réduites ont leur signification, qui relève du même système de croyances. L'enfant en bas âge ne constitue pas une perte irréparable pour deux raisons: la première est qu'on n'a pas fait d'efforts pour l'élever et la deuxième, c'est la certitude qu'il va tout droit dans le paradis „parce que le petit enfant est pur, il n'a pas de péchés et Dieu a pitié de lui". (28)

L'enterrement pour les adultes, qui peut avoir des variantes selon l'âge (adultes plus âgés ou moins âgés) est le deuxième type d'enterrement.

Il y a notamment trois groupes de faits nouveaux qui créent un autre type d'enterrement par rapport à celui mentionné ci-dessus: le groupe de faits concernant la représentation des revenants, la participation massive de la collectivité, ce qui influence l'aspect du cortège, le repas de commémoration d'après l'enterrement et les pratiques qui relèvent de l'assise de l'âme dans le monde de l'au-delà.

La mort d'un homme âgé soulève des problèmes importants à propos de son existence spirituelle dans la vie future, qui dépend de son existence corporelle, ce qui crée et entretient une série de pratiques et une responsabilité des survivants. Plus encore: la mort d'un homme âgé influence directement la famille à laquelle il appartient et la vie de la communauté du village, fait qui à son tour engendre des actes spécifiques qui donnent une autre forme et un autre aspect au phénomène dans sa manifestation.

Suite à ce déploiement d'actes, il est naturel que la durée de ce type d'enterrement augmente d'un jour (comme dans le premier cas) à deux et même à trois jours, le plus souvent à trois jours. Dans la vaste perspective spirituelle où il se déroule, les actes rituels et profanes se multiplient, sous des formes et avec des fonctions spécifiques, jusqu'à la réalisation d'une cérémonie complexe. Pour un observateur avisé, il s'agit ici d'un deuxième type d'enterrement.

Voyons maintenant comment se produit et apparaît le troisième type, c'est-à-dire l'enterrement du garçon ou de la jeune fille, comparé aux deux autres déjà présentés.

Par rapport à l'enterrement de l'enfant en bas âge, ce nouveau type, le moins fréquent de tous, est une dernière forme avec un déploiement maximum. Bien que le premier type garde les données essentielles, c'est quelque chose de linéaire, une ébauche, tandis que cette fois-ci on se retrouve devant un phénomène touffu, d'une

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

richesse d'actes extraordinaire sur toute l'étendue ethnographique du pays.

Ce qui fait que l'enterrement du jeune célibataire apparaisse comme un type à part, ce n'est pas tellement le développement arborescent, qui a vraiment lieu, mais l'apparition d'un nouveau groupe de faits, l'introduction dans le corps de la cérémonie d'un rituel spécifique, partie spéciale et forme caractéristique de l'enterrement des jeunes gens, c'est-à-dire le rituel du sapin. Par ce rituel et par tous les actes qui le concerne, la cérémonie funéraire tout entière prend un nouvel aspect et reçoit un sens à part; il s'agit d'une sorte d'infiltration de données positives dans le tronc douloureux et quelquefois absurde de la mort – comme il arrive à la disparition d'un jeune homme. C'est pourquoi il faut souligner, par rapport aux deux autres, la qualité particulière de ce type d'enterrement.

Le sapin dans le rituel de l'enterrement est plus qu'un supplément quantitatif de la cérémonie, c'est un changement de substance de l'édifice cérémonial tout entier.

En dehors de ces trois types caractéristiques, dans le champ d'observation offert par ces villages du Gorj du Nord apparaissent encore certaines formes concrètes, liées aux morts qui sortent de l'ordinaire, formes de certains trépas qu'on peut voir comme des accidents dans le cours de la vie et que nous mentionnons dans la reconstitution; il s'agit de suicidés, de ceux qui sont morts noyés, de ceux qui sont morts seuls, sans messe et sans cierge. Ces gens, bien que manquant de responsabilité dans la plupart des cas, sont considérés comme étant en dehors de l'ordre spirituel et social reconnu, ce qui fait que leur enterrement ne soit pas fait conformément à l'usage. Leurs descendants sont eux aussi accablés par les accidents de la mort et se redressent difficilement dans un monde qui s'acharne à rester normal.

20. Dans la conception sur la vie du peuple roumain, la fin de la vie n'est pas une fin totale, mais la fin de l'existence corporelle. L'âme, qui est la partie essentielle et définitoire de l'existence de l'homme continue à vivre, au début encore accrochée à notre monde, mais elle se libère peu à peu et devient ensuite indépendante. L'enterrement et tout ce qui s'ensuit jusqu'à l'assise définitive de l'âme est une lutte pour rétablir un équilibre brisé et pour obtenir des rapports normaux entre les deux mondes dont la frontière est le lieu où agit la mort et où les conditions de l'homme changent.

Jusqu'ici le trépas et l'enterrement sont des phénomènes spirituels; c'est pourquoi les actes rituels abondent, religieux ou magiques. Si le système de croyances et les pratiques gardent un caractère dominant, cela ne signifie pas que tout se passe dans cette zone. Le trépas, par la destruction physique de l'homme, ne soulève pas seulement des problèmes spirituels mais aussi sociaux. Comme nous l'avons déjà dit, un tel événement influence aussi l'ordre social, le disparu appartenant à une collectivité, celle du village. Le nouvel état créé entraîne une série de manifestations qui essaient d'apporter quelques réparations et de rétablir l'ordre.

Le premier fait suscité par la mort de quelqu'un est un acte de conscience, de participation des hommes, vu que le problème de la mort intéresse tout le monde. La disparition d'un membre de l'unité sociale et de ces sous-unités qui sont la grande famille, les parents proches et les voisins, son élimination de ces organismes concrets de vie sociale crée des obligations et des actes à un sens public et civique. La présence à la veillée, les chants funèbres, la mise en œuvre des rituels exigés par le système des coutumes visant la dépouille, le coup de main donné à ceux qui font le nécessaire, tout cela implique un côté social.

Dans les villages du Gorj du Nord, cette participation multiple a un caractère plus profond et obligatoire au niveau de la conscience, transformant la communauté de vie dans une *communion*. Catégories de parenté, voisinage, sexe, âge, tous s'imposent selon certaines règles tradition-

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

nelles. La contagion de sang ou la contagion spatiale, d'autres contagions, fondées sur le sexe et l'âge agissent dans le processus qui se consomme et dans l'ordre qui va être restauré. Dans le cas de l'enterrement des jeunes, la participation du groupe (de l'organisation) de garçons est beaucoup plus grande du point de vue numérique et plus riche en rituels, sacrés ou profanes.

Dans ce qui suit nous allons commenter quelques données statistiques recueillies à l'enterrement de Constantin Sârbu, âgé de 16 ans, du village de Runcu – Gorj, le 31 juillet 1930.

Nous commencerons par le sexe: pour 54 hommes il y a eu 88 femmes, chose courante à tous les enterrements et qui s'explique par le rôle important qu'ont les femmes dans l'accomplissement des actes rituels et dans la préparation de tout ce qui est nécessaire pour la cérémonie (repas funéraire).

Si on examine les âges, les données statistiques présentent la situation suivante:

jusqu'à 20 ans – 30
jusqu'à 30 ans – 33
jusqu'à 40 ans – 39
plus de 40 ans – 40

Nous devons remarquer ici que le nombre des participants augmente avec l'âge, fait de nouveau courant à cet événement, tout comme aux noces les choses se passent inversement, en faveur des jeunes. Il faut remarquer qu'à cet enterrement le nombre des jeunes gens est plus grand que d'habitude, car c'était un enterrement avec sapin, le défunt ayant l'âge de 16 ans.

Quant aux catégories parents-voisins, il y a la situation suivante:

parents – 41
voisins – 30
personnes du village – 64
personnes d'autres villages – 7.

Après l'enterrement, il y a d'habitude deux repas funéraires; au premier participent d'une manière ordonnée les mêmes catégories de personnes et en plus celles qu'on peut appeler officielles. Le deuxième repas a une forme plus fortuite; il peut être défini par la participation des gens de la maison (la famille) et de ceux qui ont aidé les hôtes au travail.

Nous présentons ici la situation du premier repas, le repas principal, qui outre le prêtre, les chantres d'église, les fossoyeurs et la marraine, a eu la composition statistique suivante:

parents – 13
voisins – 11
garçons – 6
jeunes filles – 5
enfants – 5

Il est à remarquer que les groupes sont ordonnés selon deux critères: parenté-voisinage et âge; au fond ils sont tous parents et voisins, choisis d'habitude dans la foule des participants; parmi les garçons y sont présents obligatoirement ceux qui ont apporté le sapin.

Dans ces groupes, bien sûr considérés ensembles, la première place revient aux parents et aux voisins qui, selon l'usage et le système des relations sociales ont l'obligation d'y participer; plus encore, tandis que les autres gens du village viennent par hasard, à savoir à l'heure quand la cérémonie funéraire commence (tout de suite après midi, le troisième jour), les parents et les voisins se soumettent à certaines règles et sont présents à tour de rôle à partir du moment de la mort jusqu'au repas-offrande d'après l'enterrement.

Les sept participants venant d'autres villages (Dobrița, Arcani) sont toujours des parents du défunt, surtout des jeunes gens, des cousins germains (et issus de germains).

Nous ajoutons au commentaire de ces données statistiques quelques précisions qui s'imposent. On a fait l'enregistrement pendant les heures qui ont précédé la cérémonie funéraire, quand le mouvement des participants était très grand, ce qui donne aux tableaux un pourcentage de relativité de 4-5%. Parmi les 142 personnes présentes on n'a pas enregistré des enfants sous l'âge de 14 ans – même si l'on prend en compte les personnes venues par hasard et les mendiants qui ensemble élèveraient le total d'environ 30 personnes.

Actes spécifiques ou banals, actes décidés à l'avance ou accidentels, individus nécessaires im-

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

posés par l'ordre traditionnel ou de simples participants, tous forment ce corps spécial qui réagit face à l'événement. Les catégories établies et indiquées par les chiffres ci-dessus ont un caractère abstrait (statistiquement parlant, elles établissent des rapports sociaux concluants).

21. Si nous examinons de plus près la réalité concrète, à l'occasion d'un phénomène complexe, tels que la mort et l'enterrement, les gens apparaissent à chaque instant – aux moments qui constituent les grandes parties de la cérémonie – groupés de telle façon qu'on peut parler d'organismes sociaux créés spontanément et nécessairement, qui se composent et se décomposent d'un moment à l'autre, réconciliant le caractère „courent" de la vie et l'idée de l'ordre. Ils font partie d'un réseau bien mis au point, en fonction des raisons d'être spirituelles ou matérielles qui s'imposent à de tels événements, dans notre cas, à l'enterrement.

Les croyances et les coutumes en tant qu'institution et actualisation dirigent de grandes masses d'hommes, les organisent et les stimulent, les rendent à même de générer des formes et des fonctions propres à l'événement qui se déroule et aux étapes correspondantes. Chaque individu est encadré, il sait ce qu'il a à faire et il exécute tout comme il faut, tout en répondant aux exigences et aux événements imprévus. Le monde du village traditionnel avait à sa disposition, grâce à une expérience qui datait depuis des siècles, des moyens qui visaient à réordonnancer l'organisme social, à chaque fois quand il est ébranlé. L'enterrement du Gorj du Nord nous a offert de tels phénomènes du flux et du reflux social.

Soigner ses morts (cimetière à Runcu, 1930)
Photo: Archives de l'auteur

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Annexes

Le chant de l'aube
– variante –

Cette variante est la variante de „l'aube" chantée à la maison; elle a été enregistrée à l'enterrement d'une enfant, Maria I. Lepăduș, à Runcu, en août 1930.

„Réveille-toi, Maria,
Pour remercier
Tout ce monde venu
De loin ou de près,
Voisins ou étrangers,
Qui ont abandonné
Affaires de la journée
Ou repos de nuit
Pour te seconder.
Remercie-les tous,
D'avoir fait un bien,
D'être un soutien.
Que Dieu s'y joigne,
Pour caresser leur âme,
Moi, je n'y peux rien,
À l'aube est venu
Un corbeau cossu
À l'aiselle vergée,
Tout le haut gonflé,
Battant de ses ailes.
D'un seul coup il m'a
Coupé la parole,
Embrouillé les yeux,
Engourdi les lèvres.
Réveille-toi, Marie,
Pour remercier
Tout ce monde venu
De loin ou de près,
Que Dieu s'y joigne,
Pour caresser leur âme,
Moi, je n'y peux rien." (28, 29)

Le chant du sapin
– variante –

Cette variante du sapin a été chantée par cinq femmes, à midi; la variante citée dans la reconstitution a été chantée le matin, après le chant de l'aube. Pendant qu'elles chantaient, trois femmes ont eu la vedette à tour de rôle, selon leur science du texte :

„Sapin, beau sapin,
Qui t'a ordonné
De descendre au gué,
Quittant les rochers?
C'est un tout jeune gars
Appelé Constantin
Qui m'envoya
Deux gars, deux gaillards
La tête entourée
De chiffons frais lavés
Dans des pleurs mouillés
Et ils prirent leur chemin

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Hier de bon matin,
La brume sur les bras,
La rosée aux pieds,
Les haches de côté,
Les ceintures parées
De verdure dorée;
Et ils ont marché
Bas, dans les vallées,
Par la petite futaie,
Haut dans la montagne
Où poussent les petits
Par les défilés
Où poussent les plus beaux;
Quand ils m'ont trouvé
Ils ont abattu
D'un gros coup tordu
Tous les rabougris;
Puis, la hache au poing
Ils m'ont abattu
Et nettoyé
Sur leurs dos costauds
M'ont chargé, tout beau,
Pas comme les gros troncs
Qu'on envoie rouler
Bas, dans la vallée;
La pointe en avant,
Pour marquer leur deuil,
Ils m'ont dit en chemin
Qu'ils feront de moi
Fée sur une margelle
Pour que les voyageurs
Étanchant leur soif
Me disent maints mercis.
Mais ils m'ont berné
Car il m'ont planté
Au milieu du champ
Au chevet d'un gars;
Les pluies mouilleront
Mes plus belles aiguilles,
Les vents venteront,
Aiguilles tomberont.
Et j'entendais bien
À la pointe de l'aube
Litanie de pope,
Elles m'ont tout paré
De basilic en bottes
De maintes belles fleurs,
Embrasant leurs cœurs
Et de plus fanées
Pour les endeuillés.
Toi, filet de fleur,
Pourquoi tes bourgeons
Ne fleurissent jamais?
– Je ne fleurirai
Comme les autres fleurs
Avant de sevrer
Tout fils de sa mère,
De mère et de père,
De frères et de soeurs,
Des gars du village,
Des jardins en fleur." (7, 27, 29, 41, 47)

Le chant du sapin
– deuxième variante –

Cette variante a été chantée sur le chemin entre la maison du défunt et le cimetière; le nombre des femmes qui l'ont chantée a varié de 6 à 20. Les premiers 26 vers sont identiques aux vers de la première variante.

„(...) Quand ils m'ont trouvé
Ils ont abattu
D'un gros coup tordu
Tous les rabougris;
Puis, la hache au poing
Ils m'ont abattu
Et nettoyé
Sur leurs dos costauds
M'ont chargé, tout beau,
Et m'ont averti
Que je quitterai
Ma belle futaie
Pour faire de moi
Un sapin paré
Et me replanter
Au milieu du champ
Au chevet d'un gars;
Les pluies mouilleront
Mes plus belles aiguilles, (...)

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Dans le cortège vers le cimetière, le chant du sapin a été interrompu plusieurs fois – aux carrefours et à l'église, pour des offices funèbres – ce qui a fragmenté la cursivité normale de ce chant rituel qui a été présenté par fragments et en reprenant les motifs principaux; parfois apparaissent aussi de nouveaux vers intercalés.

Le chant du sapin
– troisième variante –

Cette variante a été reconstituée et recueillie lors d'une enquête, ce qui diminue à coup sûr l'authenticité de la pièce, qui est actualisée à l'occasion de l'enterrement par le vécu intérieur.

„Sapin, beau sapin,
Qui t'a ordonné
De descendre au gué,
Quittant les rochers?
C'est un tout jeune gars
Appelé (le nom du garçon)
Qui m'envoya
Deux gars, deux gaillards
La tête entourée
De chiffons frais lavés
Dans des pleurs mouillés
Et ils prirent leur chemin
Hier de bon matin,
Les haches sur leurs bras,
Force rivée aux troncs
Et ils ont marché
Bas, dans les vallées,
Par la petite futaie,
Haut dans la montagne
Où poussent les petits
Puis, ils m'ont trouvé,
Ils ont abattu
D'un gros coup tordu
Tous les rabougris;
La hache large au poing
Ils m'ont abattu
Et nettoyé
Sur leurs dos costauds
M'ont chargé, tout beau,
Pas comme les gros troncs
Qu'on envoie rouler,
La pointe en avant,
Pour marquer leur deuil,
Ils m'ont dit en chemin
Qu'ils feront de moi
Fée sur une margelle
Pour que les voyageurs
Étanchant leur soif
Me disent maints mercis.
Mais ils m'ont berné
Car il m'ont planté
Au milieu du champ
Au chevet d'un gars;
Les pluies mouilleront
Mes plus belles aiguilles,
Les vents venteront,
Aiguilles tomberont.
Et j'entendais bien
À la pointe de l'aube
Litanie de pope,
Elles m'ont tout paré
De basilic en bottes
De maintes belles fleurs,
Embrasant leurs cœurs
Et de plus fanées
Pour les endeuillés.
Toi, filet de fleur,
Pourquoi tes bourgeons
Ne fleurissent jamais?
- Je ne fleurirai
Comme les autres fleurs
Avant de sevrer
Tout fils de sa mère,
De mère et de père,
De frères et de sœurs,
Des gars du village,
Des jardins en fleur." (41)

Lamentation
– variante –

À la différence de la pièce présente dans la reconstitution qui a été recueillie sur les lieux, à l'enterrement, cette variante a été recueillie lors d'une enquête, à l'occasion du même enterrement:

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

„Constantin, mon petit
Prends bien garde à toi,
Quel chemin tu prendras.
Tu rencontreras
Une fleur de colza;
C'est pas de colza
Mais la Vierge elle-même,
Notre mère à tous.
Mets-toi à genoux,
Baise sa robe, tout bas.
Essaie de marcher
En tenant ta droite,
Car c'est la bonne voie,
Toute bordée de blé
À boeufs labourée.
Des couverts, partout,
Des flambeaux, et tout...
Prends bien garde à toi,
Et fais le bon choix,
Prend le chemin des pleurs,
Des épines en fleur,
Prends la voie toute claire
Que la Vierge éclaire." (1)

Chants funèbres

Les chants funèbres ci-dessous sont recueillis en 30 – 31 juillet 1930, à l'enterrement de Constantin Sârbu; comparés à ceux présentés dans la reconstitution, certains d'entre eux sont des variantes. Parce que beaucoup sont des improvisations du moment, quelques motifs se répètent mais dans un autre contexte, dans un autre cadre.

1.
Oh! Oh! Maman, petite mère
Réveille-toi et viens nous voir!
Gicou, Gicou, réveille-toi
Gicou, Gicou, réveille-toi
Je ne te retrouverai plus!
Tu es loin, mais n'aies pas peur
Car papa est près de toi
Et il veille sur toi, mon petit,
Mon chéri, mon tout petit! (28)

2.
„J'ai commis un grand péché
Ne te donnant pas une mémé
Car la mort t'a recherché
Et fini par te trouver.
Mais je ne savais pas, chéri,
Qui te cherche et qui t'appelle
Oh, peste soit d'elle, de la mort!
Gicou, Gicou, pardonne-moi,
Mon petit, ne me gronde pas;
Je n'ai pas su, je n'ai pas su
J'ai pas fait ce qu'il fallut,
Pour échapper à la mort
Et t'avoir tout près, tout vivant,
Oh! Oh!, oh, mon chéri." (39)

3.
„Mais je ne savais pas, mon petit,
Que toi, mon cher, mon tout chéri
Étais fiancé à la mort.
Et je n'ai pas vu, mon petit,
Qu'hier elle est de loin venue,
Ton épouse venue de loin (le sapin),
Elle était toute courroucée,
Mais alors toute courroucée,
Mon enfant, mon tout petit,
Je ne savais pas, mon chéri
Qu'elle est tellement fière,
Elle s'est assise près de la maison,
Fière, elle voulait pas de nous,
Pour causer un brin, vois-tu,
Pour bien arranger vos noces,
Oh, mon petit, mon tout chéri." (39)

4.
„Oh! mon petit, mon rejeton,
Oh! mon petit, toi, mon fiston,
Toi, ma joie depuis toujours,
L'appui de mes vieux jours,
Car je suis vieille, mon petit,
Et la mort m'attend au coin,
J'ai le cœur tout lourd, toute seule
Toute seule et sur tout veiller
Je ne peux pas me débrouiller.(...)"
Ton vieux aussi s'en est allé

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Nous, personne n'y a pensé
Dieu seul pensera à nous.
Mais il t'a pris, t'a emporté
Ton vieux pour accompagner,
Sans doute fait-il bien, là-bas
Car on t'a fait travailler,
Tu as dû trop te fatiguer
Cela l'a fait s'emporter.
Oh! mon petit, mon cher fiston,
T'es ailleurs, loin pour de bon,
Car ton vieux t'appelle, debout!" (41)

5.
Je t'en prie, te prie encore,
Ne le laisse jamais tout seul,
Faut aussi le faire manger,
Prends soin de lui, Neculai,
Tout petit, il s'accrochait
À mes jupes toujours pendait,
Mais moi, je le nourrissais
Car bien le chérissais,
Je t'en prie, mon homme, t'en prie
Prends toujours soin de lui,
La bonne voie ne la connaît
Faut toujours l'accompagner
Ne le laisse pas s'égarer.
Oh! mon petit, mon fils de glace,
Que ne suis-je pas à ta place..." (41)

6.
„Gicou, tu t'en es allé,
Gicou, petit cousin, petit frère,
Quel dommage, oh! quel beau gars
On perd là, proie à la terre
Quelle belle chair pourrira.
Oh! Gicou, le beau garçon
Tu t'es fâché pour de bon
T'en es allé chez tonton,
Il n'y a pas réconfort." (49)

7.
„Gicou, ne nous oublie pas,
Prie le bon Dieu pour nous,
Demande-lui notre pardon.
Quand tante reviendra chez elle,
Elle trouvera ton corps tout raide,
Oh! Gicou, notre espoir,
Comment peux-tu laisser choir
Tout sur terre et t'en aller?" (49)

8.
Gicou, Gicou, petit cousin,
Gicou, mon cousin germain,
Réveille-toi, faut faire bien vite,
Tant que le glas n'a sonné
Gicou, mon cousin germain,
Jamais plus on ne causera,
En prenant not' temps, comme ça;
Gicou, mon cousin germain,
Qu'est-ce qui t'aura pu fâcher,
Pour te faire tout abandonner;
Gicou, mon cousin germain,
Réveille-toi, faut faire bien vite,
Tant que le glas n'a sonné,
Les ménétriers sont là,
Pour bine jouer à tes noces,
Gicou, Gicou, petit cousin,
Mon beau, mon cousin germain." (49)

Présages de mort

Après un chant funèbre, Onica Sârbu, la mère du défunt, s'assied sur une chaise et parle toute seule, comme si personne n'était avec elle;

„Il était fort et beau et bien fier; il ne mettait que des chemises propres, chaussait ses nouvelles chaussures et marchait ensuite plein de fierté.

Depuis qu'il est tombé malade il se plaignait toujours à cause des jambes, le pauvre, et il n'était plus dans son assiette; il priait toujours Dieu qu'il emporte son mal. Il venait chez moi et me disait: allons, maman, au Jaleș[16], pour que je m'y baigne et que je guérisse.

Oh, comme il était intelligent! Oh, le pauvre! Il vint un jour du fauchage sans détour, pour qu'il arrive plus vite à la maison: oh, maman, maman, un grand oiseau a passé au-dessus de ma tête et il criait si fort que je me suis enfui à la maison.

Oh, mon Dieu, comme tu lui montrais les signes et moi, je ne comprenais pas. Parce que ce

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

soir je reste encore avec lui mais dès demain soir il ira auprès de son père (décédé). Qui est-ce que je verrai encore rentrer de l'école, qui est-ce que je verrai encore courir joyeusement vers la maison, qui est-ce que j'entendrai encore parler si joliment?

Qu'est-ce que c'est que cette mort... pourquoi emporte-t-elle de beaux jeunes et pas les grabataires? On dit que la mort ne choisit pas, mais ce n'est pas vrai..." (39)

Présages de mort

„Quand un homme est mort chez nous, dans son jardin se sont rassemblés beaucoup d'oiseaux, de toutes sortes; et ils volaient tout le temps et avaient la bougeotte. Et tout à coup un épervier est descendu tel une flèche, en poussant un cri très fort et tous les oiseaux se sont envolés.

Et quand j'ai demandé à une femme qui a beaucoup roulé sa bosse, elle a dit que c'étaient de mauvais signes, pas pour le temps, mais pour cet homme; elle a encore dit que dans cette maison-là quelqu'un allait mourir et ça s'est passé comme ça." (34)

Le moment de la mort

Si un homme se meurt, il ne faut pas parler fort, ni l'appeler par son nom, parce qu'il ne pourra pas rendre son âme; vous savez, ça l'entrave, l'empêche de partir.

Et si quelqu'un de très cher est présent et ne dit rien, ça l'entrave aussi; mais encore si un ennemi est présent, il ne peut toujours pas mourir; ceux-là doivent quitter la maison.

Quand l'homme rend son âme, il faut le laisser tranquille; que rien ne lui pèse." (14)

Le moment de la mort

„Quand un homme meurt, on lui ferme les yeux, parce qu'il est si laid; quand on lui ferme les yeux on fait aussi dessus le signe de la croix. Et puis la mort de l'homme arrive comme ça, comme un long sommeil.

Quand un homme meurt, on lui ferme les yeux; ce n'est pas bien que le défunt reste les yeux ouverts; ce n'est pas seulement qu'il est laid – mais aussi on en a peur quand on le voit les yeux ouverts – on dit que d'autres personnes de la maison mourront, que d'autres peuvent mourir.

C'est pourquoi il faut fermer les yeux du décédé." (2, 11)

Le moment de la mort – visions

– Il y a eu une vieille femme qui, quand elle a décédé a eu un air très content; elle restait les yeux ouverts et disait toujours: je ne dors pas, je reste comme ça.

– Tu es contente, ma mère? lui a dit sa fille.

– Oui, je le suis; je vois devant moi un grand jardin et des jeunes filles qui jettent des fleurs sur moi.

– Et tu n'en as pas peur, ma mère?

– Comment est-ce que j'aurais peur? Mais je regrette que je ne peux pas en prendre une; quand je veux les attraper, elles reculent.

Ces flottements étaient des battements d'ailes des anges; c'était une femme charitable et bien croyante, a ajouté l'informatrice. (8)

Le moment de la mort

„C'est quand l'homme meurt qu'on voit s'il a eu bon cœur pendant sa vie. S'il a été méchant, il ne voit que de vilaines choses et s'en effraie; il meurt difficilement et se tourmente. Celui qui a été bon, a de belles visions, il voit les siens (ses parents défunts) et s'en réjouit.

Certains gens, parmi ceux qui ont une âme pure, ne voient que des fleurs et des anges qui chantent, ils voient des jardins merveilleux avec des oiseaux qui chantent. Ils meurent facilement, sans se tourmenter, ils ferment seulement les yeux et puis dorment tranquillement."(42)

Le moment de la mort

– Quand une femme de chez nous était prête à rendre l'âme, elle a vu ses parents, ceux qui

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

n'étaient plus de notre monde; elle a vu ses parents comme on se voit, vous et moi.

– Elle disait qu'elle causait avec son mari (décédé) et avec ses enfants qui étaient morts en bas âge. Et les hommes de la maison lui posaient des questions: vieille mère, comment les vois-tu? Comment je les vois? répondait-elle, comme ils étaient; seulement l'un est plus près et l'autre plus au fond.

– J'ai entendu parler d'une autre femme qui, quand elle tirait à sa fin a vu une lumière éblouissante et puis elle est de nouveau revenue ici, dans notre monde; mais elle disait que tout était plus beau autour d'elle.

– Elle gardait certainement un peu de cette lumière dans ses yeux.

Le verre de la mort

„Le verre de la mort, il faut le boire quand on meurt, quand quelqu'un agonise; on le voit se contorsionner de maintes façons, se raidir et relâcher sans cesse. La mort lève son verre et l'homme doit obéir, une fois, deux fois, et ce n'est qu'à la troisième fois que c'est fini.

– Le verre de la mort est amer mais on finit toujours par l'avaler.

– On dit qu'il y en a qui meurent dès le premier verre, que les gens ne sont pas tous pareils; il y en a de plus faibles.

– Mais non, qu'on soit un dur ou un faible, le verre de la mort se présente trois fois; le troisième, c'est toujours fini pour de bon. (47, 48)

De la mort

Une femme bavarde avec une voisine à propos d'un jeune homme décédé:

– Oh, ma chère, je l'aimais comme s'il avait été de moi; je me réjouissais de lui comme sa mère. Nous étions impatientes de le voir grand, car il était tellement intelligent. Si Dieu a considéré que les gens doivent mourir pourquoi qu'il n'emmène pas les vieux, qui sont une charge et il emmène de beaux jeunes.

– C'est vrai, les vieux attendent avec impatience que la mort les emmène pour échapper à ce bas monde et seraient contents que la mort les emmène mais elle ne les emmène pas encore. Mais vois-tu, la mort elle aussi a peur des gens plus âgés, c'est pourquoi elle va chez les enfants.

– Je ne veux pas fâcher le bon Dieu; nous mourons tous à notre manière, mais pourquoi la mort n'a-elle pas un peu plus de sens? Pourquoi tant de chagrin et de peine?

Des pensées sur la mort

L'homme, quand il meurt, il y a l'âme qui en sort et n'en reste que cette malheureuse dépouille.

Quand un homme meurt on fait des prières; certains appellent le pope aussi. Il n'y a rien de plus difficile que de renoncer à la vie.

La mort est vilaine, mais elle arrive pour tout un chacun. C'est pourquoi quand quelqu'un meurt on lui fait des messes, vous savez, pour qu'il prenne ses adieux plus facilement

Des pensées sur la vie et sur la mort

Le lendemain de la mort de Constantin Sârbu, à midi, la mère du défunt – veuve, est sur le petit escalier de la maison, préoccupée, et elle parle toute seule:

„Comment comprendre cet ordre du monde: pour certains, rien que du bien, pour d'autres, toujours le mal; je suis restée toute seule au monde, sans homme et sans enfant. Que faire quand on n'est plus qu'une vieille femme toute seule?!

J'ai vécu et j'ai travaillé, mais à quoi bon? Tout homme a ses malheurs, mais chez moi, ça n'en finit plus. Qu'est-ce qu'il y a de plus mauvais que la mort? On peut tout arranger, mais ça non, jamais! Sans homme, sans enfant et pauvre. Que Dieu me pardonne!" (39)

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Des pensées sur la mort

„J'aime la vie; la vie est belle mais l'homme est bête. J'ai aimé la vie. Qui aime la mort n'est pas sain d'esprit; la vie, c'est Dieu qui nous l'a donnée.

La mort n'est pas pour moi; c'est pour le Malin, ce qu'elle est vilaine!

Pourquoi tous ces pleurs, quand quelqu'un rend l'âme? Et pourquoi y a-t-il tant de coutumes? Pour vaincre cette misérable mort!

Voilà je suis une vieille femme et je n'en ai plus pour longtemps; la dernière heure est proche. Mais je n'aime pas la mort, on peut s'attendre à des supplices. Celui qui veut mourir n'est pas sain d'esprit." (34)

La création et la mort de l'homme

L'informatrice à qui on a demandé pourquoi il y a trois commémorations (*pomeniri* et *pomeni*) après le décès, a répondu:

„Le troisième jour l'homme est conçu, le neuvième jour ses os sont formés et le quarantième jour l'homme en son entier est créé pour de bon". (43)

Il paraît que l'état de l'homme après la mort, jusqu'à l'assise de l'âme passe par un processus pareil, mais du point de vue spirituel, pas corporel.

Le sens de la veillée

„Il y a la veillée parce qu'on ne peut pas laisser le mort tout seul; il se pourrait que des esprits malins approchent de la maison et c'est mal; tu sais, surtout après minuit jusqu'au premier chant du coq.

On dit aussi que si on fait la veillée et on garde le mort jusqu'au matin, on vous pardonne quelques péchés; c'est pourquoi il y a plutôt de vieux gens qui y vont." (29)

Les fleurs et la lumière

Les gens apportent des fleurs et des cierges et les mettent au chevet du mort. Les jeunes, si on fait le sapin, en mettent dans le sapin pour l'orner joliment.

On apporte des fleurs et un cierge, car chacun a quelqu'un de décédé dans la famille et c'est une occasion pour lui en apporter aussi.

Il n'y a rien de plus beau que les fleurs. Si l'homme a été attrapé par le vilain (la mort) qui l'a emporté de notre monde, il vaut mieux qu'on l'aide, comme on peut: avec une fleur, avec un cierge, comme on peut ..." (22)

La signification du sapin

„Lors de la mort de jeunes gens non mariés, on fait apporter un sapin; tout paré, on le met au chevet de la tombe, tout près de la croix.

On met un sapin sur la tombe, car on dit qu'il est mort prématurément, célibataire. On le met pour que le/la défunt(e) ait une épouse/un mari." (17)

La signification du sapin

„On met le sapin sur la tombe pour que le défunt ait une femme et la défunte un mari. C'est l'usage chez nous; la croyance est comme ça et c'est mal de ne pas la respecter.

Dans le sapin on met aussi des fleurs, comme si on se réjouissait; pour que le mort ne croie pas que sa fin est si laide que ça ...

La mort est vilaine mais il ne faut pas toujours suivre son bon plaisir." (26)

La signification du sapin

En ce qui concerne le sapin dans le rituel de l'enterrement, voilà un témoignage qui semble refléter quelque chose du rythme cosmique de la vie:

„On lui met un sapin au chevet parce qu'il est jeune; on en met pour les vierges et pour les puceaux, car ils ont été à marier et ils sont morts prématurément, sans qu'ils aient eu leur part."

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Le chant funèbre

Deux femmes auxquelles on a demandé pourquoi tous ces chants funèbres quand quelqu'un est décédé ont répondu:

„Quand les femmes viennent chez le défunt, chacune le pleure devant le cercueil; au début plutôt par pure forme, plus tard de tout cœur.

Il y a des chants funèbres que l'on connaît depuis toujours – certains sont beaux – mais il y a des femmes qui en créent sur le vif, mues par la douleur qui leur brûle le coeur." (29)

„On se lamente parce que c'est l'usage; on se lamente à cause de la nostalgie, de l'affliction et on dit sa peine; on raconte des histoires de la vie du passé et de ce qui se passerait dans l'autre monde." (41)

L'éternuement

Une jeune femme éternue, lors d'une veillée funèbre. Une autre lui demande :

– Ioana, pourquoi que tu ne fais pas relâcher un bouton de ta chemise?

– Mais pourquoi, nourrice?

– Tu ne le sais vraiment pas? Quand on éternue près d'un mort, il faut relâcher un bouton de sa blouse.

– On en dit, des choses... Si on faisait tout ce qu'on dit...

– Mais pourquoi ne pas faire ce qu'il faut. Il se pourrait que tu en meures jusqu'à l'année.

– Qui pourrait le savoir?...

L'engourdissement des mains

„Je ne suis pas allée à la veillée, car si j'étais allée voir le défunt, je n'aurais plus pu travailler jusqu'à ce qu'on ne l'enterre. Et comme j'ai eu du travail, je n'y suis pas allée; et si je n'ai pas vu le défunt, j'ai pu travailler".

Voici un autre dialogue sur le même sujet:

– Je ne t'ai pas vu ici jusqu'à présent (c'est-à-dire chez le défunt), tu n'y es pas venu?

– Dame, je n'y suis pas venu jusqu'aujourd'hui, car on travaille un peu, on n'y peut rien et, vois-tu, j'ai les mains qui s'engourdissent.

– Mais pourquoi ça?

– Parbleu, c'est comme ça si on voit le défunt; si on travaille avant qu'on ne l'enterre, les mains s'engourdissent tellement qu'on ne les sens plus.

– Cela t'est déjà arrivé ?

– Oui; je suis allé voir la fillette (décédée) de Lia, la femme de Costin Popescu, ensuite j'ai travaillé et mes mains se sont engourdies; ce n'est pas qu'une impression.

Le vol chez le mort

– On va chanter encore une fois le chant du sapin.

– Comme on l'a joliment orné!

– On a mis aussi une monnaie dans le mouchoir.

– Et si quelqu'un la vole?

– Non, personne ne la prendra, dit un homme mûr. Comment la voler? Peut-être les enfants ignorants, en jouant. On ne la prend pas, car c'est mal pour celui qui la prendrait. Pendant la guerre (1916) les gens prenaient les vêtements et l'argent et ce qu'ils trouvaient encore chez les soldats morts et ceux-là... se sont vite éteints.

– C'est sûr que telle a été la cause?

– C'est sûr et certain, car Dieu ne pardonne pas, ne tolère pas ça... (24)

La mort et le pain de ménage

„Celui qui s'occupe du mort, qui le lave, qui l'habille ne peut plus pétrir le pain; il peut faire d'autres travaux, mais pas faire le pain!

Il ne peut pas faire le pain parce qu'il est souillé, c'est l'esprit de la mort qui se trouve en lui. Ce n'est qu'après avoir enterré la dépouille, après s'être lavé les mains près du tombeau, avec de l'eau fraîche, qu'il peut de nouveau faire du pain.

Tu sais, il y a la coutume, quand on fait du pain, de garder un peu de pâte pour la prochaine fois, quand on fera de nouveau du pain. Mais

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

tant qu'il y a le mort à la maison, on n'en garde pas. On dit que ce serait commettre un grand péché, car le pain, c'est Dieu qui nous l'a donné.

Les gens préparent aussi de petits pains et les offrent en aumône aux gens pauvres, que ce soit pour l'âme des morts." (45)

On ne balaie pas pendant que la dépouille est à la maison

„À partir du moment où quelqu'un est mort dans la maison, on ne balaie plus. Et même s'il arrive qu'on balaie, on ne jette plus les ordures; on les ramasse dans le vestibule ou on les met dans un panier jusqu'à ce que la dépouille soit levée.

Les gens respectent cet usage, car ils ont peur; on dit que si on ne le respecte pas, il est possible qu'une autre personne meure aussi.

Après avoir levé la dépouille, on nettoie la maison avec un balai en absinthe, pour que tout le mal s'en aille et que les traces de la mort s'effacent." (33)

À la tombe

– Quel bel enterrement! On y voit rarement tant de monde; avez-vous vu que de monde quand on le conduisait au cimetière?

– Pour sûr, il y a eu un enterrement avec des ménétriers, car il était jeune; on lui a joué sa chanson des noces ...

– Mais vous avez vu, on dit que les tziganes (les ménétriers) ont jeté leurs cordes dans la tombe. C'est bien ça, tante Ileana?

– C'est comme ça, répondit une vieille femme, c'est l'usage, mais je n'ai pas eu le temps de m'en apercevoir.

– C'est comme ça, il faut tout laisser dans la tombe, au cimetière, tout ce qui a servi au défunt, répondit une autre femme. Depuis mémoire d'homme, on jette tout le deuil là, dans la tombe. Les ménétriers jettent eux aussi les cordes sur lesquelles ils ont joué à l'enterrement et ceux qui creusent le fossé jettent là bêche et tout ... C'est mal de les garder encore ... ils ont peur que la mort ne s'y soit introduite et que quelqu'un de la maison n'en meure, ou bien de ceux qui ont travaillé pour l'enterrement.

– On a mis dans la tombe même le bâton avec lequel on a pris les mesures pour creuser la fosse.

– On croit que la mort est jalouse de ce qu'elle touche et les gens ont peur.

– Oh, les pauvres tziganes, ils ont détruit les belles cordes, ajouta ironiquement un jeune homme.

– Ils devaient bien faire ça, même si elles sont chères. Mais aujourd'hui au cimetière ils n'en ont coupé que de petits bouts et les ont jetés; ils auraient dû les jeter pour de bon, il est bon de respecter vraiment la coutume.

– Des coutumes bien anciennes...

– Oui, mais qu'il faut respecter!

La garde de la tombe

„Quand les fossoyeurs rentrent à la maison, un d'entre eux reste pour garder la fosse, car ce n'est pas bien qu'elle reste seule. C'est l'usage à la tombe; on peut faire autrement, mais ce n'est pas bien ...

La tombe c'est comme une demeure et il faut en prendre soin, que quelque chose d'impur ne s'y installe; c'est là que le mort repose et il est bon qu'on le garde." (11)

Comment apparaissent les revenants

„Si le pope ne fait pas l'office comme il se doit à la mise en terre, si le mort a le diable en lui, s'il s'est pendu, alors il se fait revenant. Il ne pourrit pas dans la tombe, il n'y a que les cheveux et les ongles qui lui poussent et il devient gros et rouge. Il sort la nuit, vers minuit, dans les rues, il grandit tel un monstre et il n'a rien d'humain, sauf la tête.

Il entre dans les enfants et dans les adultes et mange leur cœur (ou leur estomac); il entre aussi dans la tête. C'est pourquoi quand l'homme souffre du cœur ou de la tête, ça lui vient des revenants et

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

si, tu sais, le cœur marche de travers chez les enfants, c'est toujours à cause des revenants.

Quand on est sûr que c'est un revenant, les gens vont et le font sortir et le brûlent et prennent son cœur pour le faire cuire dans du vin. On le met dans une grosse marmite pour le faire cuire, mais s'il arrive que la marmite se fêle à cause du trop de méchanceté, son cœur revient dans la poitrine." (48)

Histoires à revenants

„Tu sais, une nuit, les esprits malsains (les revenants) sont venus chez nous aussi.

J'ai tout d'abord entendu la porte s'ouvrir et quelqu'un monter l'escalier – tu sais, nous avons une maison à terrasse. Je veux réveiller ma fille avec laquelle je dors ici dans le lit, je n'ai qu'elle au monde. Je la secoue: Marie, Marie, réveille-toi! Une grosse peur m'avait envahie.

Elle a bien fait de ne pas se réveiller, car elle aurait succombé sur place. Car les mauvais esprits marchèrent toute la nuit dans la cour et sur la terrasse, ils secouèrent aussi cette porte (celle de la salle).

Je ne savais quoi faire; j'étais toute glacée. Le coq fit bien de chanter plus tôt cette nuit-là et ils se dispersèrent – car après que le coq chante ils s'en vont, s'enfuient – autrement je serais morte ici, dans le lit."

Questionnée si elle les a vus, la femme répondit: Dieu m'en garde, car si je m'étais levée les voir, je serais restée pétrifiée sur place."

„Je crois que Rafila Anuțu a payé Marina Ciobanu (sorcière) ou l'autre, Marina Popescu pour qu'elle aille à l'étang envoyer ici les esprits malveillants (les revenants). Parce que Rafila a un procès avec les frères Lăzărescu pour la maison où j'habite et aurait voulu faire quelque chose de mal à leur maison ..." (33)

Les revenants et la maladie du „cœur"

„Il est arrivé une fois, tout de suite après la guerre (1916), que la mort emporta 7 – 8 de chaque rue. Ceux qui y ont échappé, ce n'est que grâce à la soupe d'orme, car la soupe d'orme est la meilleure chose contre les revenants.

Quand le médecin arrivait, je prenais tous les enfants et les faisais s'asseoir sur leur séant. Et quand il me demandait: ils vont mieux les enfants? – Mieux, je disais, et une fois le médecin parti, je les mettait de nouveau dans le lit et ne les soignais qu'avec de la soupe d'orme, de l'eau-de-vie et de l'ail. Je sortais à genoux, parce que moi aussi j'étais malade, pour traire la vache pour donner du lait aux enfants.

Voilà comment j'ai sauvé tous mes enfants, tous les cinq. Tout le monde procédait presque de la même manière. Ici tout près jusqu'à la maison d'Eve (Ceauranu), c'est-à-dire dans la rue Arcanilor, personne n'est mort. Mais vers l'école, chaque jour le pope sortait 7 – 8 cercueils.

Tu vas me demander pourquoi la soupe d'orme avec de l'eau-de-vie et de l'ail était bonne? Parbleu, le meilleur remède contre les revenants est la soupe d'orme; cette maladie du cœur, ce choléra c'est d'eux que ça venait. Les revenants entraient dans les hommes et leur mangeaient le cœur (l'estomac).

Nous mangeons de l'ail pour éloigner le diable; et l'eau-de-vie, toujours contre le diable, pour qu'il n'approche pas. On dit que l'eau-de-vie est mauvaise, mais elle n'est pas mauvaise, seulement si on en boit sans mesure, sans aucune raison." (48)

Conjurer les revenants

„Quand les gens se doutent de ce que quelqu'un est devenu revenant – tu sais, il y a des signes – ils vont au cimetière et prennent des copeaux de la croix du revenant, les allument et en enfument les malades.

Quand le revenant fait du mal, les hommes s'en rendent compte et font ce qu'il faut, pour qu'il reste à sa place... Ils vont dans le cimetière et l'exhument; on dit qu'on le trouve entortillé sur un côté ou le visage en bas." (50)

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Conjurer les revenants

„Pour qu'on trouve le revenant, il faut qu'un homme à cheval sur un étalon noir aille dans le cimetière et qu'il passe au-dessus des tombes; il passe d'abord par dessus les plus frais. L'étalon s'arrête toujours devant le tombeau où il y a un revenant; là il renâcle et ne veut plus passer.

On reconnaît le revenant parce qu'on le trouve d'un côté, ou le visage en bas, et pas comme on l'a mis. Mon frère a trouvé un revenant dans cette position. Les ongles lui avaient poussé et il avait grossi d'avoir mangé tant d'enfants; les gens ont eu peur de le soulever. C'est mon frère qui l'a soulevé, car c'est un homme courageux et les hommes se sont réunis et l'ont porté loin, près d'une forêt où ils l'ont arrosé de pétrole et lui ont mis le feu.

On brûle les revenants sans qu'il en reste un débris afin qu'ils se calment, périssent et ne soient plus revenants. On sort aussi leur cœur et on le brûle séparément du corps. On dit que certains refusent de brûler et alors il faut qu'on les enterre de nouveau." (2)

Comment se débarrasser des revenants

„L'homme qui a été méchant, celui à l'enterrement duquel le pope n'a pas officié ou celui qui s'est suicidé se transforme en revenant. Personne ne peut voir les revenants.

Ils viennent la nuit quand il fait le plus noir et sucent le sang des enfants qui pleurent. C'est pourquoi les mères font attention pendant la nuit pour que l'enfant ne pleure pas, autrement il peut arriver un malheur. Jamais les femmes ne laissent leurs enfants pleurer la nuit.

Quand on soupçonne que quelqu'un est devenu revenant, on prend un étalon noir sans tache et on va la nuit dans le cimetière. On fait passer l'étalon par-dessus les tombes: là où le défunt s'est transformé en revenant, l'étalon ne passe pas.

C'est là que les hommes creusent, exhument le mort et le font brûler. Tout brûle sauf le cœur; il reste entier. On cuit le cœur dans du vin; on peut mettre un gros caillou sur le couvercle, mais le coeur ne cuit pas. On enterre ensuite le cœur et on verse du vin dessus.

Voilà, l'un de mes frères est allé exhumer un revenant; il lui a enfoncé tout d'abord un piquet dans le cœur – dans la terre à peu près en face du cœur – puis on l'a exhumé, on l'a porté dans la forêt et on l'a fait brûler. Le feu sautillait au-dessus parce qu'il avait mangé beaucoup de gens et s'était fortifié. Quand on le brûle, il brûle tout entier, sauf le cœur.

Il y a peut-être un revenant dans notre village, mais il mange loin; les gens le cherchent ... (2)

Où va l'âme

– Après qu'un brave homme rend son âme, il marche et marche jusqu'à ce qu'il arrive devant une porte; ce sont les anges qui guident le brave homme. Ils connaissent sa pensée et ses faits et, quand ils arrivent à la porte ils le laissent entrer.

S'il a été un homme méchant, il demande qu'on lui ouvre mais personne ne lui ouvre; il essaie en vain si, pendant sa vie, il ne s'est pas préparé. Sa place est dans le noir éternel où il n'y a pas de lumière et pas de salut. Il a lui aussi ses anges rousses et contents de s'être encore emparé d'un homme.

– Mais le paradis et l'enfer où sont-ils?

– Mais, dans l'au-delà, où pourraient-ils se trouver?

– J'ai entendu dire que le paradis se trouve en plein air, dans un endroit très beau, on ne voudrait plus le quitter. En échange, l'enfer se trouve dans un endroit fermé, tu sais, on n'y respire pas.

– Ce n'est que le bon Dieu qui les connaît et l'âme qui part, qui essaie de se fixer quelque part.

De la mort et de l'âme

Plusieurs femmes devant le cercueil:

– Ce que la vie de l'homme finit vite ...

– Oui, c'est comme ça, aujourd'hui on est vi-

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

vant, demain on ne l'est plus.

– Peut-être que l'âme ne meurt pas ...

– Comment est-ce qu'elle est l'âme de l'homme? Qui le sait et qui l'a vue?

– Ma foi, on dit qu'on l'a vue; on dirait de la buée. Quand l'homme expire, on la voit. L'âme sort par la bouche du défunt et c'est comme de la buée.

– Tu sais, comme le matin quand il fait frais et la buée sort de la bouche; l'âme, c'est pareil.

– Si l'âme sort, où va-t-elle?

– Elle va tout d'abord dans le chiffon blanc de l'angle de la maison; cela pendant trois jours.

– Pendant quarante jours elle ne peut pas se reposer; on dit qu'elle fréquente les endroits qu'elle a fréquentés pendant la vie; aussi longtemps qu'elle perdure encore, pendant trois jours elle tourne toujours autour de la maison.

Des pensées sur l'âme

Après l'enterrement de Constantin Sârbu, plusieurs femmes parlent de l'âme et de son voyage:

– Le pauvre Costin, est-ce qu'il aurait pensé quitter si vite ce monde ici-bas?

– Est-ce qu'on sait par où voyage son âme en ce moment?

– Où pourrait-elle être, la pauvre ... Dieu seul le sait.

– On dit que pendant 6 semaines l'âme se pose à l'angle de la maison tourné vers le lever du soleil; c'est pourquoi on y met la toile blanche.

– On dit que si l'âme ne trouve pas un endroit convenable où se poser, elle part attristée.

– Je le savais moi aussi.

– C'est comme ça; il y a une croyance chez nous, intervient une autre femme, que pendant que le mort se trouve dans la maison l'âme voyage dans les endroits que l'homme a fréquentés toute sa vie; on dit qu'il est guidé par l'ange qui le tient par la main.

– Ce n'est que si c'est une bonne âme qu'elle reste à l'angle de la maison; sinon elle marche encore, elle marche sans savoir où, par-ci par-là; elle reste un peu et puis disparaît. Quant à l'ange...

– Moi, je connais une histoire: jusqu'à 6 semaines l'âme ne quitte pas l'angle de la maison; elle reste là; c'est pourquoi on y met une chemise blanche.

– On dit qu'après 6 semaines elle se tient dans la toile sur la croix.

– Ce n'est pas vrai, après 6 semaines elle s'assied, elle n'a plus à faire avec nous. Elle ne se tient pas à la croix, car dorénavant elle s'en va dans le ciel.

– Est-ce vrai, tante Ileana?

– Moi aussi je sais que pendant 6 semaines l'âme ne trouve pas son repos; ce n'est qu'après la messe commémorative qu'elle s'apaise. Mais qui connaît la vérité? Qui est allé là-haut pour nous dire ce qui s'y passe? De chez nous beaucoup de gens y sont allés, mais de là personne n'est encore revenu. Les femmes en disent des choses, mais ce qu'il y a vraiment au-delà, Dieu seul le sait.

– On dit que les vivants et les morts se rencontrent encore.

– On le dit, c'est vrai, mais cela ne se passe qu'en rêve. On dit que si on le voit sans vêtements dans le rêve, il faut faire encore une offrande de commémoration en son nom. Mais si on le voit bien habillé, on dit qu'il a tout ce qu'il lui faut. Ce que c'est que l'âme de l'homme!

La vie future et la chance

„Les gens espèrent avoir de la chance; s'ils sont bons ou méchants, cela ne compte pas, ce qui compte c'est d'avoir de la chance; mais la chance, ça ne peut pas exister partout.

Certains disent: si j'avais la chance d'aller dans le paradis! Comment avoir de la chance dans le paradis? De la chance au mariage, à trouver sa femme, oui, mais pas au paradis!

Là, on ne peut pas compter sur la chance. Dans l'autre monde il y a une autre coutume: combien de bonnes actions tu as faites, comment tu as respecté la loi, quel cœur tu as eu.

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Là, on ne peut pas compter sur la chance, car il y a le regard de Dieu!" (18)

Préparatifs pour le jugement dernier

„Tout ce qu'on fait pour le mort c'est pour l'autre monde, car il vient s'y ranger pour de bon.

On dit: pourquoi l'habiller de vêtements neufs, car c'est dommage de les enterrer? Au contraire, c'est encore plus dommage de ne pas habiller le mort de vêtements neufs, car le jugement arrive et il ne peut pas se présenter devant Dieu n'importe comment; au jugement dernier les défunts doivent être soignés et proprement habillés.

Autrefois on ne les enterrait même pas habillés avec des vêtements de ville, comme aujourd'hui; les vêtements du mort devaient être faits à la main, pas à la machine. C'est quelque chose de propre et d'honnête." (41)

L'immortalité de l'âme

„L'âme ressemble à la buée; on ne la voit pas mais elle existe. L'âme se trouve dans le corps, dans le cœur et dans l'esprit; c'est par l'âme que nous sommes des hommes et c'est elle qui parle dans nos paroles.

Qu'elle se trouve dans le corps, on le sait, c'est comme ça que vient la mort, quand l'âme quitte le corps. Tu n'as pas vu chez les moribonds? Elle ne sort pas brusquement; elle s'étire en haut, en haut jusqu'à ce qu'elle arrive à la hauteur de la poitrine et de la tête et une fois là l'homme meurt.

Une fois que l'âme a été créée, elle ne meurt plus; l'âme est immortelle à la différence du corps; c'est comme ça qu'en a décidé Dieu. Certains disent qu'elle se transforme encore en homme, mais ce n'est pas vrai; qu'est-ce que c'est que ça, aujourd'hui un corps, le lendemain un autre? C'est de la folie que tout cela!

L'âme, après la mort de l'homme, vit en tant qu'âme." (2)

Commémoration au cours de l'an

„Aux Pâques fleuries les femmes vont dans le cimetière avec des branches de saule; elles confectionnent des petites couronnes avec lesquelles elles ornent les croix et puis chantent des chants funèbres; elles font aussi des offrandes *(pomeni)*.

La nuit du Jeudi saint aussi – à peu près minuit passé – les femmes vont dans le cimetière avec des cierges allumés, elles vont pleurer leurs morts.

À la Pentecôte aussi on commémore les morts et on offre quelque chose aux voisins et aux gens pauvres; on offre en aumône pour les morts. Ceux qui sont plus aisés offrent des petits pains *(colaci)*, sinon du pain ou quelques œufs ou un peu de lait.

Il y a des gens qui offrent en aumône une gimblette, chaque fois qu'ils préparent le pain à la maison." (3)

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Liste des informateurs

1. Apostol I. G. Maria 57 ans, illettrée, Runcu – 1930
2. Arbagic Gh. Maria 31 ans, elle sait lire et écrire, Runcu – 1930
3. Arbagic I. Paraschiva 60 ans, illettrée, Runcu – 1930
4. Aribășoiu Ana 45 ans, illettrée, Runcu – 1930
5. Aribășoiu Lisandra 28 ans, elle sait lire et écrire, Runcu – 1930
6. Băiu Maria 45 ans, illettrée, Runcu – 1930
7. Bălu Domnica 36 ans, illettrée, Runcu – 1930
8. Bălu Elena 53 ans, illettrée, Runcu – 1930
9. Bistreanu N. Maria 33 ans, elle sait lire et écrire, Runcu – 1930
10. Cănăvoiu Iuliana 31 ans, elle sait lire et écrire, Runcu – 1930
11. Ceaureanu D. Eva 40 ans, illettrée, Runcu – 1930
12. Chirculescu V. Ileana 57 ans, illettrée, Runcu – 1930
13. Chirculescu Vasile 75 ans, illettré, Runcu – 1930
14. Cimpoieru I. Maria 40 ans, illettrée, Runcu – 1930
15. Daie a Popii Ioana 54 ans, illettrée, Runcu – 1930
16. Ilieșu Elisabeta 22 ans, elle sait lire et écrire, Runcu – 1930
17. Lepăduș Domnica 20 ans, elle sait lire et écrire, Runcu – 1930
18. Lepăduș I. Ioana 30 ans, elle sait lire et écrire, Runcu – 1930
19. Lepăduș G. Ioana 62 ans, illettrée, Runcu – 1930
20. Lepăduș Ion 30 ans, il sait lire et écrire, Runcu – 1930
21. Loghie Grigore 51 ans, il sait lire et écrire, Runcu – 1930
22. Mesteceniu Gh. Maria 49 ans, illettrée, Runcu – 1930
23. Mirea G. Elisabeta 22 ans, elle sait lire et écrire, Arcani – 1934
24. Neamțu I. Dumitru 53 ans, il sait lire et écrire, Dobrita – 1934
25. Păpulete Constantin 18 ans, il sait lire et écrire, Runcu – 1930
26. Păpulete T. Ion 30 ans, il sait lire et écrire, Runcu – 1930
27. Păpulete C. Ileana 47 ans, illettrée, Runcu – 1930
28. Păpulete Iuliana 38 ans, illettrée, Runcu – 1930
29. Păpulete D. Uleana 40 ans, illettrée, Runcu – 1930
30. Păpulete Victoria 50 ans, illettrée, Runcu – 1930
31. Popescu Gh. Ioana 23 ans, elle sait lire et écrire, Runcu – 1930
32. Popescu Ileana 38 ans, illettrée, Runcu – 1930
33. Popescu Lina 42 ans, illettrée, Runcu – 1930
34. Popescu Maria 60 ans, illettrée, Runcu – 1930
35. Popescu Paraschiva 40 ans, illettrée, Runcu – 1930
36. Rostogolea Marin 19 ans, il sait lire et écrire, Runcu – 1930
37. Runcan Mitu 67 ans, il sait lire et écrire, Runcu – 1930
38. Runcan Gheorghe 40 ans, il sait lire et écrire, Arcani – 1930
39. Sârbu C. Ana 38 ans, illettrée, Runcu – 1930
40. Sârbu C. Maria 30 ans, illettrée, Runcu – 1930
41. Sârbu P. Maria 60 ans, illettrée, Runcu – 1930
42. Scântee N. Ana 35 ans, elle sait lire et écrire, Runcu – 1930

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

43. Şerban C. Maria 40 ans, illettrée, Runcu – 1930
44. Şerban Gheorghe 81 ans, illettré, Runcu – 1930
45. Simerea V. Ioana 30 ans, illettrée, Runcu – 1930
46. Stănciulescu D. Ion 32 ans, il sait lire et écrire, Dobrita –1934
47. Stoiconiu G. M. Maria 49 ans, illettrée, Runcu – 1930
48. Văduva Anita 47 ans, illettrée, Runcu – 1930
49. Vlăduţ A. Paraschiva17 ans, elle sait lire et écrire, Dobrita –1930
50. Zugravu C. Dumitru26 ans, il sait lire et écrire, Runcu – 1930

Notes

1. „Noţiunea de concret în etnologie şi consecinţele ei metodologice" (La notion de concret en ethnologie et ses conséquences méthodologiques)

2. Voir les deux articles sur „Experienţa socială" (L'Expérience sociale) parus dans la revue *Societatea de mâine*, 1931, l'étude „Monografia sociologică – între empirism şi raţionalism în sociologie" (La Monographie sociologique – entre l'empirisme et le rationalisme en sociologie), revue *Rânduiala*, 1935, et le premier volume d'une trilogie sociologique: „Sociologia – ştiinţă concretă şi experimentală" (La Sociologie – science concrète et expérimentale), lequel, bien que discutant des problèmes très actuels, est toujours à l'état de manuscrit.

3. Leur nombre peut être supérieur à trois, mais il est toujours impair.

4. Le chant a été chanté par les mêmes femmes. Dehors comme dedans, chaque vers a été répété deux fois et chaque chant a été chanté trois fois.

5. Ce chant funèbre se chante avant l'arrivée du prêtre; plusieurs femmes le chantent devant le cercueil, comme pour le chant de l'aube lorsque celui-çi est chanté à l'intérieur de la maison. La mélodie en est la même que pour le chant du sapin; les vers se répètent deux fois.

6. Ceux-là mêmes qui ont coupé le sapin dans la forêt.

7. Elles portent des vêtements de deuil, mêm si elles ne sont pas de la famille du défunt.

8. Voir la IIe partie de notre ouvrage, où nous traitons des problèmes sociaux que pose cet événement.

9. Bărbăteşti – département de Vâlcea.

10. Sur les variations de durée, voir le paragraphe consacré à la nature et à la durée du deuil.

11. Pour les détails, voir le chapitre „Objets rituels".

12. Maria I. Lepăduş – Runcu, 8 VIII 1930.

13. Voir notre étude parue dans la revue *Rânduiala*, An III, No. 1, 1938.

14. Florica Lorinţ: „Semnificatia ceremonialului funerar al bradului în Gorj" (La signification du cérémonial funéraire du sapin dans le Gorj) in *Revista de etnografie şi folclor*, t. 13, nr. 4, 1968.

15. „Înmormântarea la Români" (L'enterrement chez les Roumains"), p. 100, Bucarest, 1892.

16. Rivière qui passe par le village de Runcu dont on croyait que les eaux guérissaient.

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Une équipe du Musée du Paysan (Costion Nicolescu et Marius Caraman – photographe) a fait en 1998 une nouvelle enquête en Olténie, dans les villages mêmes où se déroulèrent les recherches de l'École sociologique. Nous présentons ici une partie du matériau visuel (croix pour la commémoration des morts et calvaires) obtenu lors de ce nouveau terrain.

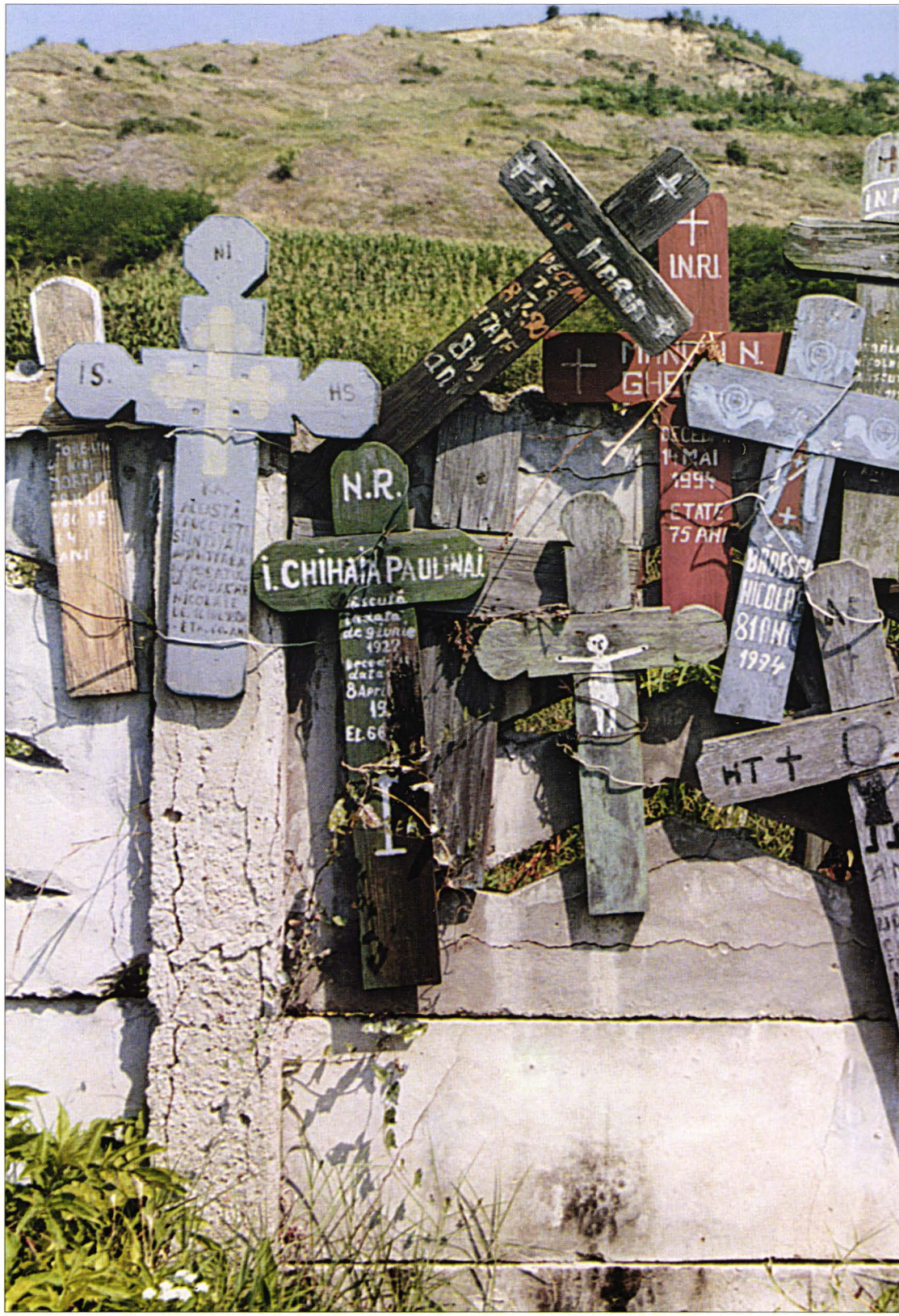
http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

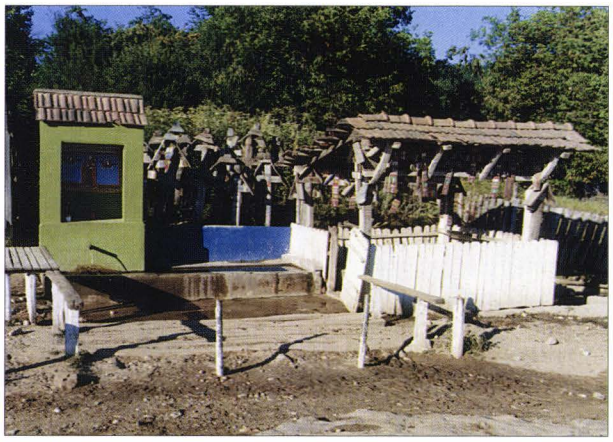
http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro



http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro



http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

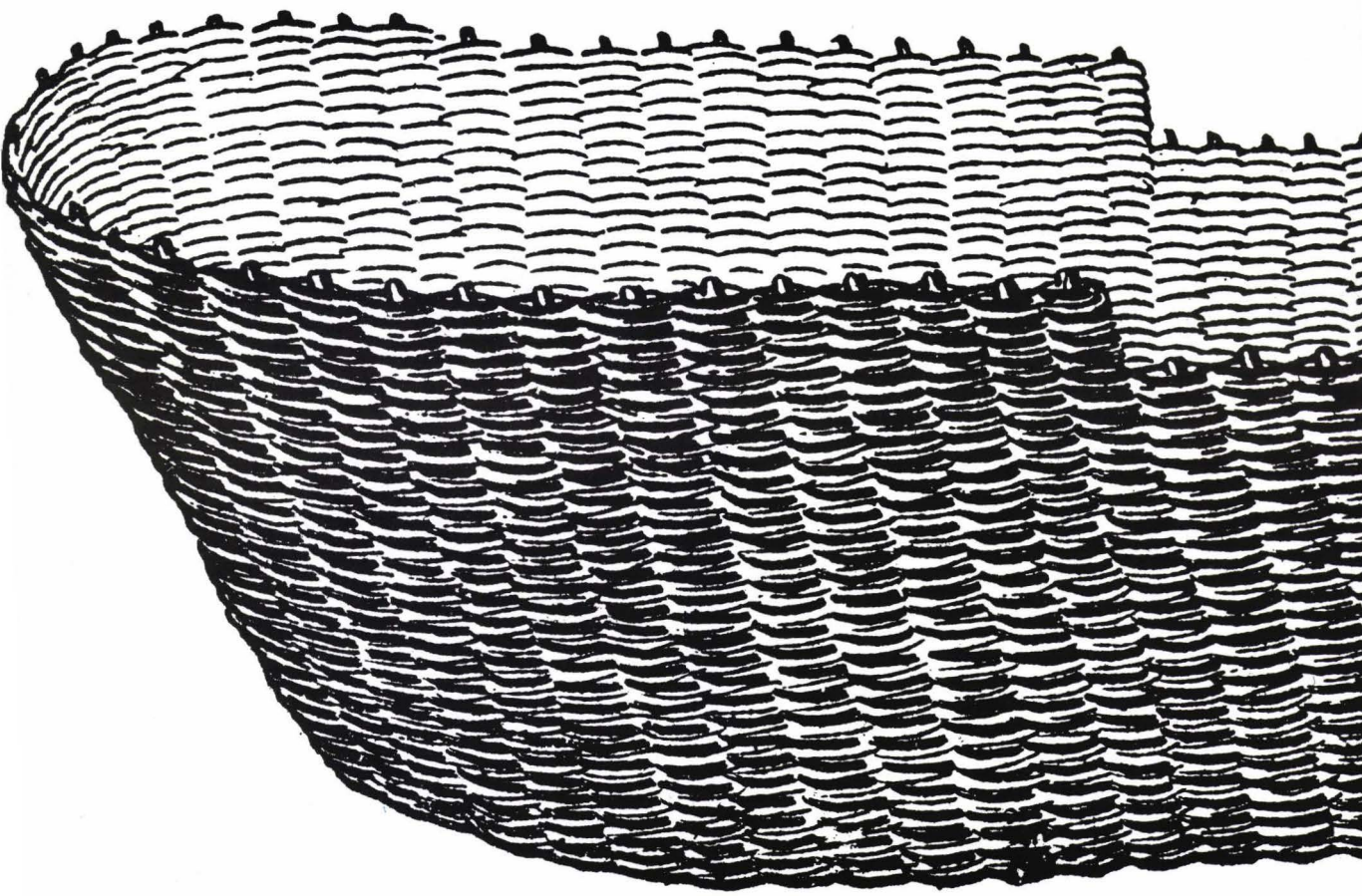
http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

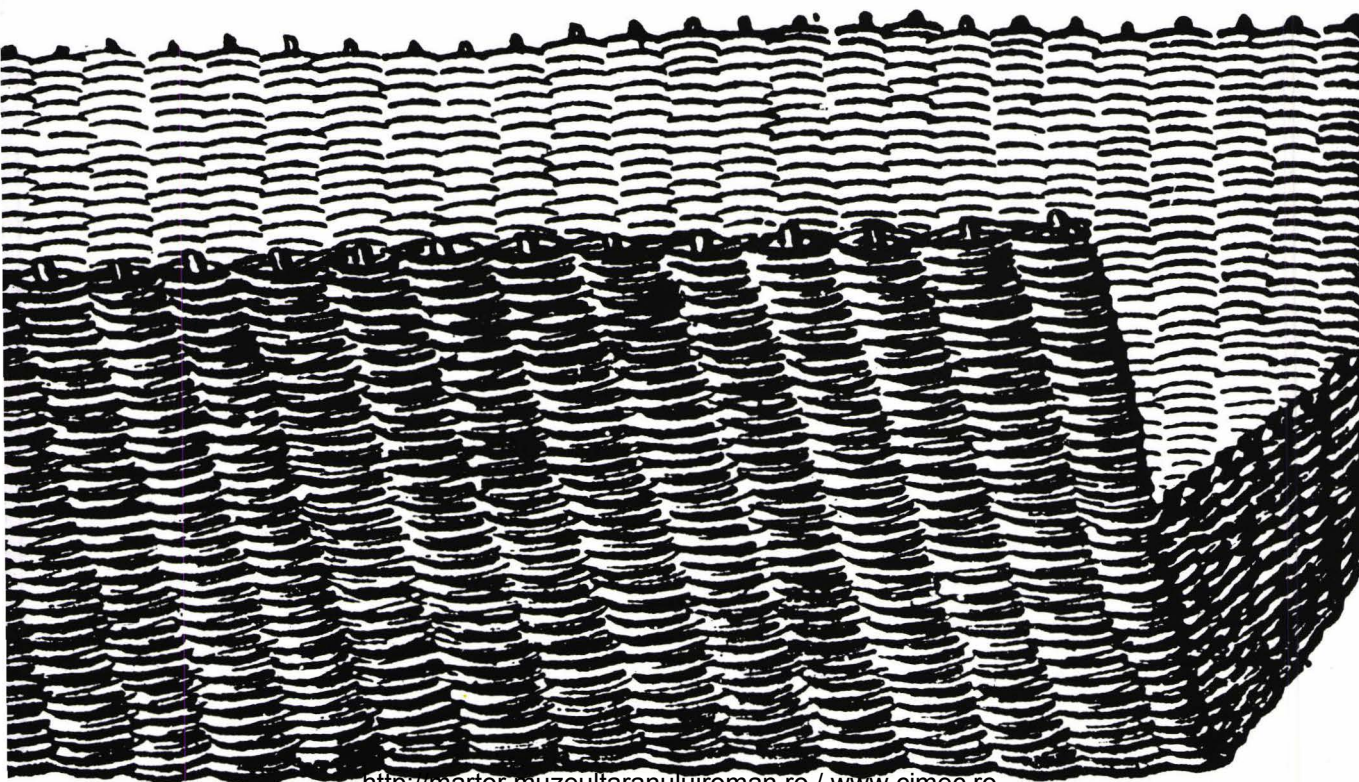
http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro



http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro



http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro

Martor Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain
The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Review

III – 1998, Supplément

Ernest Bernea (1905-1990), étudia les lettres et la philosophie à Bucarest, en prolongeant sa formation par des études de sociologie et d'histoire des religions à Paris (1930-1933) et à Fribourg, où il suivit les cours de Marcel Mauss et de Martin Heidegger. Membre de l'École Sociologique, il fut le secrétaire de la section „monographies sociologiques" de l'Institut Social Roumain (1933-1935), fondé par D. Gusti, et maître de conférences (1935-1940) à la chaire d'anthropogéographie du professeur S. Mehedinţi, où il initia l'étude de l'ethnologie en Roumanie.

De 1939 à 1962, sauf de brèves périodes de liberté, il est incarcéré ou en domicile obligatoire, accusé d'être un philosophe „existentialiste", d'orientation „nationaliste". Libéré, il reprend, recommandé par des personnalités culturelles de l'époque, son activité de recherche à l'Institut d'Ethnographie et de Folklore de Bucarest (1965-1972). Il publie, entre autres: *Contributions au problème du calendrier dans le village de Cornova* (1932), *„Le sapin" d'enterrement* (1938), *Technique et magie* (1940) et surtout le volume *Cadres de la pensée populaire* (1985), réédité en 1997 sous son vrai titre *Espace, temps, causalité chez les Roumains.*

La mort et l'enterrement dans le Gorj du Nord est fondé sur des enquêtes de terrain entreprises par l'auteur en 1930 et 1934, dont la matière a été analysée et mise en contexte théorique en 1975.

ISSN 1224 - 6271

http://martor.muzeultaranuluiroman.ro / www.cimec.ro